

LA

REVUE NATIONALE

	PAGES
Lettre de l'honorable M. Alp. Desjardins, sénateur et président de la banque Jacques-Cartier.....	109
Restons nous-mêmes, conseil aux jeunes, par l'honorable M. F.-G. Marchand, chef de l'Opposition, à Québec.....	111
Le billet de loterie, nouvelle inédite, par M. Adolphe Poisson.....	113
Les Etats-Unis et le Canada, les banques comparées, par M. John Hague.....	127
Chronique de l'étranger, par M. J.-D. Chartrand.....	136
Chez nos voisins, par M. Charles R. Daoust.....	146
A travers la vie, (suite) roman de mœurs canadiennes, par M. Joseph Maimette.....	161
Pages oubliées, les débuts de l'officier au régiment, par M. Ch. des Ecorres.....	181
Venise et la Province de Québec, en 1881, par M. Faucher de Saint-Maurice.....	186
Etude Scientifique, par Sanitas.....	202
Modes et Monde, par Françoise.....	206
Les disparus, par X**.....	213
Chanson, avec musique inédite de M. Ernest Lavigne.....	218

Illustrations : Portraits des nouveaux rédacteurs de la *Revue*.

Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur :

1° Note au public.....	III
2° Analyse du sommaire du présent numéro de la <i>Revue Nationale</i>	VI

J.-D. CHARTRAND, *directeur*
7, Place d'Armes, MONTRÉAL

LA BANQUE JACQUES-CARTIER

Bureau Principal—MONTREAL

Capital payé \$500,000
Fonds de Réserve 225,000

DIRECTEURS :

Honorable M. Alph. Desjardins, président	MM. A.-L. de Martigny, directeur-gérant
MM. A.-S. Hamelin, vice-président	Tancredi Blouvenou, assistant-gérant
Dumont Lavolette	E.-G. Saint-Jean, inspecteur
Joel Leduc	J.-E.-A. Lefebvre, asst.-inspecteur

SUCCURSALES :

Saint-Hyacinthe, A. Clément, gérant	Fraserville, J.-O. Leblanc, gérant
Drummondville, J.-E. Girouard, "	Valleyfield, Ls de Martigny, "
Beauharnois, L. Leduc, "	Victoriaville, A. Marchand, "
Laurentides, P. Q., H.-H. Ethier, "	Plessisville, E.-C.-P. Chèvrefils, "
Hull, P. Q., J.-P. de Martigny, "	Ste-Anne de la Pérade, J.-A. Rousseau, "
Saint-Simou, D. Denis, "	L'aspéblac, P. Q., H. Bourbeau, "
Saint-Sauveur, Québec, N. Dion, "	Edmonton, N. O., S.-H. Benoit, "
Québec, rue St-Jean, C.-S. Powell, "	

BRANCHES A MONTREAL :

Saint-Jean-Baptiste, M. Bourret, gérant	Saint-Henri, H. Dorion, gérant
Sainte-Cunégonde, G.-N. Ducharme, "	Rue Ontario, A. Boyer, "

DÉPARTEMENT D'ÉPARGNES—Au Bureau principal et aux Succursales

CORRESPONDANTS :

Londres, Angleterre,	Le Crédit Lyonnais
" "	Glyn, Mills, Currie & Co
Paris, France,	Le Crédit Lyonnais
New York,	National Bank of the Republic
" "	The Bank of America
Boston,	The Merchants National Bank
Chicago,	Bank of Montreal
Canada,	The Merchants Bank of Canada
" "	Bank of British North America

Emet des crédits commerciaux et des lettres circulaires, payables dans toutes les parties du monde

LA BANQUE DU PEUPLE

BUREAU PRINCIPAL : MONTREAL

ETABLIE EN 1834

Capital payé \$1,200,000
Fonds de Réserve 600,000

BUREAU DE DIRECTION :

Jacques Grenier, Ecr, président	Alph. Leclaire, Ecr.
George Brunsh, Ecr, vice-président.	A. Prevost, Ecr
M. Branchaud, Ecr.	J.-S. Bousquet, caissier.
Win. Francis, Ecr.	Win. Hicher, assist.-caissier.
Chs. Lacaille, Ecr.	Mr. Arthur Gagnon, inspecteur.

SUCCURSALES :

Québec, basse-ville : P.-B. DuMoulin, gérant.	Montréal, rue Ste-Catherine Est, A. Fournier, gérant.
Québec, St-Roch : Nap. Lavoie, gérant.	Montréal, rue Notre-Dame Ouest, J.-A. Blean, gérant.
Trois-Rivières : P.-E. Panneton, gérant.	St-Hyacinthe : J. Lafframboise, gérant.
St-Jean, Qué. : H. St. Mars, gérant.	
St-Rémi, Qué. : C. Bédard, gérant.	
St-Jérôme, Qué. : J.-A. Théberge, gérant.	

AGENTS EN CANADA :

Ontario : Molson's Bank et ses succursales.	Nouvelle-Ecosse : Bank of Nova Scotia.
Nouveau-Brunswick : Banque de Montréal.	Ile du Prince Edouard : Merchant's Bk of Halifax

AGENTS AUX ETATS-UNIS :

New-York : The National Bank of the Republic.	Boston : National Reverse Bank.
New-York : Hanover National Bank.	

Correspondants en Europe :

Angleterre : The Alliance Bank Ltd, Londres.	France : Le Crédit Lyonnais, Paris.
--	-------------------------------------

LA
REVUE NATIONALE

Recueil Mensuel
DE LECTURES CANADIENNES-FRANÇAISES

Paraissant le 1er de chaque mois.

RELIGION, PATRIE, LITTÉRATURE, HISTOIRE, VOYAGES, ARTS,
SCIENCES, FINANCES, INDUSTRIE, COMMERCE,
AGRICULTURE, &c.

ABONNEMENTS

Bell Téléphone 2883

CANADA ET ETATS-UNIS	{	1 an \$3.00
	{	6 mois 2.00
FRANCE	{	1 an 20 francs
	{	6 mois 12 "
ANGLETERRE	{	1 an 15 shellings
	{	6 mois 8 "
AUTRES PAYS	{	1 an \$5.00
	{	6 mois 3.00

Le numéro 25c.

Strictement payable d'avance

La direction ne se rend pas responsable des manuscrits refusés.

Tous droits de reproduction et de traduction réservés.

Pour les abonnements et les annonces, s'adresser aux bureaux de la *Revue Nationale*, 7 Place d'Armes, Montréal, ou à nos agents attitrés.

Toute correspondance devra être adressée à M. J.-D. Chartrand, directeur, 7 Place d'Armes, Montréal.

Un compte rendu bibliographique sera fait pour tout ouvrage dont deux exemplaires seront adressés à la Direction.

La date indiquant, sur l'adresse, la fin de l'abonnement sert de reçu à l'abonné.

EUSÈBE SENÉCAL & FILS, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

20 Rue Saint-Vincent, Montréal

LA MINERVE

JOURNAL QUOTIDIEN DU MATIN, fondé en 1826, par Auguste Norbert Morin et Ludger Duvernay

Imprimé et publié à Montréal, au No 1010, rue Notre-Dame, coin de la rue St-Gabriel, par

EUSEBE SENÉCAL

Edition quotidienne, livrée à domicile..... \$2.00
 Edition quotidienne, par la poste..... 5.00
 Edition hebdomadaire de 8 pages..... 1.00
 Les abonnements sont payables d'avance.

Annonces, 10 cents la ligne, 1ère insertion; 5 cents la ligne les insertions subséquentes. Toutes réclames seront payées 20 cts la ligne. Naissances, mariages et décès, 25 cts pour trois lignes.

Contrats réguliers—Conditions spéciales.

Toutes impressions de livres, brochures, circulaires, cartes, exécutées dans les derniers goûts et à des prix modérés.

Toutes communications doivent être adressées à :

LA MINERVE

Téléphone No 324

MONTRÉAL

LA CROIX DU CANADA

Organo des intérêts catholiques

Journal bi-hebdomadaire

Abonnement : \$2.50 par an, à la campagne,
 \$3.00 en ville

" LE JOURNAL POPULAIRE "

Edition hebdomadaire de " La Croix
 du Canada "

Abonnement : 50 cts par an, à la campagne;
 75 cts par an, en ville.

" La Croix " dans les dépôts, 1 sou le numéro.

" L'ÉVÈNEMENT "

JOURNAL POPULAIRE, PUBLIÉ A TROIS
 EDITIONS PAR JOUR

CIRCULATION 11,000
 Abonnement : \$3.00 par année

TARIF DES ANNONCES : 10 cts la ligne, première
 insertion; 5 cts la ligne, insertion subséquentes.

" LA JUSTICE " HEBDOMADAIRE

8 pages par numéro, Circulation : 4,500
 L. J. DEMERS & FRÈRE, Propriétaires
 30, RUE DE LA FABRIQUE

La Gazette de Montréal

ASPECTS PARTICULIERS

CHAQUE SEMAINE. — Hommes et choses militaires. — Dans le domaine de la femme. — Anciens et modernes. — Le monde du théâtre. — At Dodsley's, &c., &c.

La Gazette est expédiée par les trains du matin. On peut se la procurer chez tous les agents de journaux ou la recevoir par la poste ou par porteur dans n'importe quel point de la ville à

86.00 par année ou 50c. par mois

RICHARD WHITE, Directeur-administrateur
 Cie d'imprimerie de la Gazette, Montréal.

LE NATIONAL

JOURNAL HEBDOMADAIRE

Publié dans les intérêts du Parti
 Libéral

GONZALVE DESAULNIERS,

Rédacteur en chef

ABONNEMENT : A la ville . . . \$1.00
 A la campagne . . . 50 cts

No 22 Rue St-Gabriel,

Montréal.

L'OPINION PUBLIQUE

Organe des Canadiens des diocèses de
 Springfield et Hartford

REMI TREMBLAY, Rédacteur

BELISE FRÈRES, Ed.-propriétaires
 WORCESTER, MASS.

Les directeurs des maisons d'éducation canadiennes trouveront ce Journal des plus avantageux pour faire connaître parmi nos populations les institutions qu'ils dirigent.

Abonnement : \$2.00 par année

NOTE AU PUBLIC

Le public remarquera que nous donnons encore plus de 100 pages de lecture. Ceci est un peu exceptionnel cependant vu l'abondance de matières qui afflue à nos bureaux. En l'état normal, notre revue ne devrait pas dépasser 96 pages, mais nous nous efforcerons cependant d'aller au delà de ces limites chaque fois que l'intérêt de nos lecteurs sera en jeu.

Nous publions dans ce numéro dix beaux portraits demi-teinte et quelques lettres ornées et fins de chapitres. Au fur et à mesure que notre organisation progressera, nous nous proposons de faire illustrer artistiquement les nouvelles, le roman et les fantaisies.

On trouvera également à la fin de ce numéro un morceau de musique inédite et c'est encore la une innovation qui, nous osons le croire, plaira à nos lecteurs.

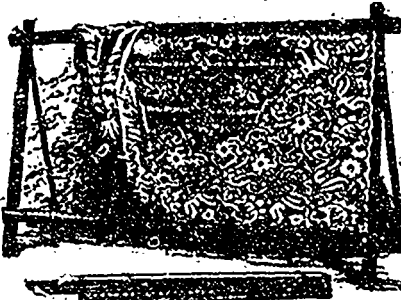
Notre premier numéro a été accueilli par le public avec une faveur marquée et le résultat a de beaucoup dépassé nos espérances. Notre premier tirage de 7,000 exemplaires est presque complètement épuisé et nous avons dû prendre des mesures pour faire un nouveau tirage. Très reconnaissants de cet encouragement, nous ferons de nouveaux efforts pour continuer à mériter cette faveur.

En retour, nous rappelons à nos lecteurs que notre entreprise est très onéreuse et que le plus sûr garant de succès existe dans le paiement d'avance de l'abonnement.

En agissant ainsi, nous prenons exemple sur toutes les publications françaises, anglaises et américaines qui sont toujours payables d'avance. Quoique possédant des capitaux plus que suffisants pour soutenir notre entreprise, nous voulons lui donner la plus grande extension possible en même temps nous procurer des rédacteurs de la plus haute valeur. Pour ce, il nous faut suivre la règle absolue de ne servir un abonnement qu'autant qu'il est payé d'avance. Exceptionnellement cependant en raison du court espace de temps écoulé depuis le lancement de notre 1er Numéro qui a pu empêché beaucoup de personnes d'en prendre connaissance— nous distribuerons encore notre 2e numéro à toutes les personnes portées sur nos listes et à celles qui nous en feront la demande. Et toute personne qui le 25 mars prochain n'aura pas payé son abonnement ne sera pas considérée comme abonné.

Voilà des principes absolus sur lesquels nous n'aurons plus l'occasion de revenir.

Nous nous sommes assurés la collaboration de plusieurs personnalités, haut placées dans le monde religieux, dans la politique, dans l'industrie, etc. Nous réservons donc, nous l'espérons, d'agréables surprises à nos lecteurs dans nos prochains numéros.



Séchoirs à Rideaux, so-
poyant, nouvelle patente, prix,
\$3.50 et 4.00.

Balais Roulants, à Tapis,
\$2.00, 2.50, 3.00.
" " Grands, \$5.50.

Rotissoire Royale, évitant
d'arroser les rôtis et épargnant
25 o/o du poids de la viande, \$1.00
à 2.25 chaque.

Ustensiles de cuisine, l'as-
sortiment le plus complet.

Chez **L.-J.-A. SURVEYER**, 6 Rue St-Laurent.

Le Champion de la cause nationale
aux Etats-Unis

LE PROTECTEUR CANADIEN

Journal Quotidien

De **FALL RIVER, Mass.**

Le seul Journal quotidien à un sou. Contenant
les dernières nouvelles du Canada, des centres
canadiens des Etats-Unis et de l'étranger.

A.-E. LAFOND, gérant.

CHARLES B. LAOUST, rédacteur.

Prix d'abonnement: \$3.00 par année

Restaurant Princesse Louise

GEO. CHARTRAND

PROPRIETAIRE

1636 RUE NOTRE-DAME

Bell Téléphone 2201 **MONTREAL**

Liqueurs de premier choix

Repas à toute heure

Prix Modérés.

Quéry Frères

Photographes attitrés du Clergé

Pendant 14 ans chez Notman & Fils

*Photographies en tous genres et d'après les procédés
les plus récents.*



NOUVEAUX procédés
américains pour plom-
bage de dents, en porcelaine
et en verre, plus résistant
que le ciment, imitant par-
faitement la dent.

Nouveau métal pour pa-
lais, extra-léger. Nouveau
procédé pour plomber et
extraire les dents sans dou-
leur.

A. S. Brossau, L.D.S.

No 7, rue St-Laurent

MONTREAL

Montréal, le 18 février, 1895

MONSIEUR J.-D. CHARTRAND
Directeur de la "Revue Nationale"

Cher Monsieur,

J'ai reçu avec grand plaisir le numéro de la Revue que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser. J'ai lu avec un vif intérêt le programme tracé pour votre publication, ainsi que la série de lettres et travaux littéraires qui remplissent si brillamment le cadre de cette première livraison. Vous pouviez difficilement entourer votre publication à son berceau d'un groupe de noms plus distingués et plus sympathiques. La pensée que vous avez eue de joindre à sa signature le portrait de chacun de vos collaborateurs devra, il me semble, augmenter chez le lecteur l'intérêt qui s'attachera à leurs écrits. L'on aime toujours à revoir les figures déjà connues de nos hommes publics, celles en particulier des écrivains qui ont su donner du lustre à notre littérature nationale. N'y a-t-il pas aussi un attrait spécial à satisfaire cette curiosité qui vous entraîne à rechercher les traits de personnages dont les écrits signés d'un nom de plume vous avaient depuis longtemps intéressé.

Dans votre passé, dans le nom que vous avez donné à votre Revue, parmi la liste de vos collaborateurs, je trouve la garantie que la direction s'inspirera toujours des traditions

et des principes qui ont fait l'honneur et la force de notre vie nationale. Vous pouvez donc compter que je serai l'un de vos lecteurs les plus assidus.

Mais vous me demandez davantage : une contribution à la rédaction de la Revue. Vous dire oui dès maintenant serait prendre un engagement pour le moins téméraire.—J'ai depuis longtemps déjà laissé tomber de mes mains la plume qui s'activait il y a de quinze à vingt ans à alimenter pour une bien modeste part les polémiques parfois ardente : des journaux de l'époque

Vous avez soupçonné sans doute mon embarras puisque vous m'accordez terme—cela me permettra peut-être un jour ou l'autre, en éveillant quelques souvenirs ou en faisant analyse de quelques faits sociaux, économiques ou autres, offrant matière à observation, de présenter à votre Revue la contribution que vous me demandez.

Veillez agréer, cher Monsieur, mes félicitations sur l'éclat de votre début et mes souhaits sincères de succès.

ALPH. DESJARDINS.



L'honorable M. ALP. DESJARDINS,
Président de la Banque Jacques-Cartier.

RESTONS NOUS-MÊMES

CONSEIL AUX JEUNES

Chaque race a ses mœurs particulières qui lui donnent un cachet d'intéressante originalité.

Nos compatriotes anglo-saxons et leurs cousins de la grande république possèdent des qualités spéciales que nous admirons et que, pour notre avantage, nous devons tâcher d'acquérir.

Nous avons aussi les nôtres qu'ils ont tout intérêt à s'approprier.

Mais il ne faut pas que, de part et d'autre, nous poussions le travail d'assimilation jusqu'à nous emprunter mutuellement nos défauts et nos ridicules.

Le canadien français n'a rien à envier aux autres éléments de population qui l'entourent en fait de bonne tenue, et lorsqu'après un séjour plus ou moins prolongé au-delà de la frontière, il nous revient transformé, c'est très rarement pour le mieux.

Il n'a souvent réussi qu'à s'adapter les travers de l'étiquette, ou plutôt le *snobysme* yankee.

Ainsi, pour citer un seul exemple entre plusieurs, il n'offre plus, dans la rue, son bras à une dame, il l'enlève pour ainsi dire d'assaut, en la saisissant au coude, lui remonte l'épaule au point de la faire paraître infirme, et la pousse de l'avant

à la manière d'un sergent de ville qui la conduirait au poste.

Rien de plus disgracieux que ce spectacle.

Jeunes gens, à qui la passion de l'originalité fait commettre de pareilles infractions aux règles les plus élémentaires du bon goût, renoncez, de grâce! à singer les petits crevés américains dans leurs excentricités inconvenantes, et restez fidèles aux bonnes vieilles traditions de la politesse française.

Vous conserverez ainsi, dans les choses du savoir-vivre, l'originalité de bon aloi qui vous est héréditaire, et vous ferez preuve d'intelligence et de patriotisme.

F.-G. MARCHAND.

LE BILLET DE LOTERIE

NOUVELLE



Un soir, dans la chambre de notre ami Paul T. nous étions trois ou quatre à deviser ensemble et à raconter les aventures plus ou moins étranges qui nous étaient arrivées, lorsque notre hôte, qui jusque là nous avait écoutés sans avoir prononcé un mot, sortit de son mutisme pour nous dire que, malgré les récits intéressants qu'il venait d'entendre, le plus singulier était encore à venir, et qu'il se chargeait de nous tenir en suspens avec une histoire invraisemblable et pourtant réelle et exacte en tous points.

Puis, jetant les restes de son cigare à demi éteint, il nous fit le récit suivant :

“ Vous vous rappelez tous sans doute la vie misérable que je menais en l'an de grâce 18. . époque où soudain un changement inexplicable se fit dans mon existence. Vous n'avez pas été lents à me demander le mot de l'énigme, mais mon silence mystérieux a déjoué votre curiosité, et de guerre lasse vous avez cessé toute tentative de me faire parler.

Sans doute j'ai souffert des soupçons de quelques personnes

toujours disposées à la malveillance et qui semblaient attribuer à des manœuvres malhonnêtes cette transformation subite dans ma manière de vivre.

Je laissai dire, satisfait de savoir que vous, mes amis, vous me saviez incapable d'une mauvaise action.

J'avais assez souvent affiché mon mépris pour l'argent mal acquis qu'il ne vous est jamais venu à l'idée, j'en suis sûr, que je pouvais avoir commis une injustice, encore moins un vol. Aussi je n'ai jamais senti le besoin de me justifier auprès de vous ; jamais je n'ai surpris dans vos regards une arrière-pensée de reproche ou de soupçon, et quoique j'aie mis votre amitié à rude épreuve par un silence qui aurait pu vous paraître compromettant, vous ne m'avez pas retiré votre confiance, vos mains sont toujours tombées franches et sincères dans la mienne, en un mot vous n'avez pas cessé un instant de me croire un honnête homme.

Et je vous en remercie. Je n'ai pas besoin de vous dire quel effort il m'a fallu faire pour garder un secret qui me brûlait les lèvres, mais aujourd'hui que chacun a fait sa confiance je vous dois à mon tour le récit de ce qui vous a si longtemps intrigués."

Cette entrée en matière nous avait singulièrement intéressés, et nous nous rapprochâmes instinctivement du conteur afin de ne pas perdre un mot d'une narration qui promettait d'être piquante. Il parut satisfait de l'intérêt qu'il excitait et continua :

" Un jour, c'était dans l'été de 18 . . j'étais dans les rues de Québec, sans position, presque sans avenir, lorsque mon regard fut attiré par un chiffon de papier froissé qui gisait par terre à trois pas de moi.

Cet objet vulgaire ne me disait rien ; il s'en rencontre tous les jours sous la vue des passants, mais je ne sais quelle curiosité intense s'empara de moi. J'allais quand même passer outre, ne voulant pas être remarqué par la foule qui à cette heure de l'après-midi encombra l'étroite rue St-Jean.

Cependant je me sentis si irrésistiblement entraîné vers

ce morceau de papier que, bravant tout respect humain, je me penchai d'un geste rapide et je l'enlevai de terre. J'allais de dégoût le laisser tomber sur la chaussée lorsque je remarquai qu'il servait d'enveloppe à un autre papier de couleur différente.

Prenant alors une rue plus déserte et me trouvant seul je les dépliai.

C'était un billet de la loterie de la Louisiane pour le tirage du 26 juillet que contenait la feuille jaunie qui l'enveloppait. Et nous étions au 15 !

Cette trouvaille étrange à l'heure où j'errais dans la ville, malheureux et désolé, éveilla dans mon esprit d'ordinaire peu superstitieux une pensée d'espoir. Les chiffres du billet lui-même avaient quelque chose de cabalistique, car il portait le No 33333 !

Qui sait, me dis-je, c'est peut-être le salut. Les secours ne viennent pas toujours d'en haut !

Et je serrai les deux papiers tout humides dans mon agenda.

L'impression que cet incident avait produit sur moi se dissipa vite, et trois semaines plus tard je n'y pensais plus, lorsqu'un soir, lisant le *Monde* à l'Institut Canadien, mon regard tomba sur la liste des numéros gagnants. J'eus à peine le temps d'y jeter un coup-d'œil rapide que je vis dans un subit éblouissement les cinq chiffres mystérieux danser devant mes yeux. Coup de fortune inouï ! le billet me faisait gagner un quart du gros lot ! sans doute pour me récompenser de l'avoir sauvé de la fange ou du crochet du chiffonnier. J'étais riche de vingt cinq mille piastres.

Fou de joie, je sus cependant me contenir et je gagnai vite ma chambre afin de donner libre cours à mon émotion.

Le premier moment d'excitation passé, j'eus un scrupule. Ce billet appartenait à quelqu'un qui sans doute l'avait perdu. Mon devoir était donc tout tracé. Je devais, me criait ma conscience, rechercher le propriétaire ou du moins publier

un avis dans les journaux. Mais une objection se présentait sérieuse, presque insoluble, et j'étais trop intéressé pour ne pas m'y accrocher. Quelle preuve pourrais-je avoir de la propriété de ce billet ? Un imposteur alléché par l'aubaine pouvait se présenter et le réclamer sans aucun titre. Pouvais-je me dessaisir de cette petite fortune sans courir le risque de la donner à une personne qui n'y avait aucun droit ? Après tout j'en étais bien le légitime propriétaire tant qu'il ne me serait pas clairement démontré que le premier possesseur l'avait perdu.

J'étais dans ces idées perplexes, roulant le billet entre mes doigts, lorsqu'il me prit fantaisie de le déplier complètement et de l'examiner avec plus d'attention. Quelle ne fut pas ma surprise de distinguer sur le papier qui contenait le billet, et que par distraction j'avais conservé, quatre lignes tracées en caractères si fins et si serrés qu'un examen minutieux seul pouvait me les faire remarquer.

Je ne pus d'abord en découvrir le sens, le contact de la boue ayant rendu plusieurs lettres illisibles. Voici ce que je pus d'abord lire.—Et pour mieux nous faire comprendre il nous passa une feuille de papier sur laquelle se lisait ce qui suit :

J'o..re .a .a.n, la..é d'a.ten.re
 Av. t qu. tu ..is fa..e ou c..dre
 Un pl.. he.r..x te ..ou..ra
 Et l. ..os lo. P....ch.r.

Maintenant, dit-il, devinez ce qui manque pendant que je vais fumer un cigare."

Nous primes la feuille pour y chercher l'énigme.

Ce sont des vers, à n'en pas douter, dit Alfred qui est poète à ses heures, et voici justement deux rimes que je trouve à l'instant : *attendre* et *cedre*.

C'est bien cela, dis-je, mais pour aller plus vite il faut d'abord se représenter la position exacte du possesseur du

billet. Il est évident qu'il s'en est défait après avoir écrit ces vers. Je le vois à sa table, placé près d'une fenêtre, écrivant puis jetant le papier par la croisée. Justement la première partie du vers doit être :

" J'ouvre la main.

C'est le geste qu'il a fait pour lancer le billet. Et voyez, en reconstituant les mots et en y plaçant les lettres qui manquent nous trouvons ce premier hémistiche du vers.

Et moi, dit Jacques, qui ne voulait pas être le dernier dans cette petite gymnastique de l'esprit, j'ai aussi trouvé quelque chose, ce n'est ni plus ni moins que le reste du vers.

" Non pas ! se récria Alfred, puisque j'ai découvert le mot *attendre*."

Mais, reprit Jacques, que peux-tu faire avec ce mot isolé si je ne viens à ton secours avec le mien qui est la clef du vers. Je lis donc le premier vers comme suit :

J'ouvre la main, lassé d'attendre. . .

Bravo ! nous écriâmes-nous, tous satisfaits d'ailleurs d'y avoir contribué.

Intrigués par ces vers mystérieux dont trois restaient encore à deviner, nous avions oublié le récit de Paul, et transformés en Champollions, nous poursuivions nos recherches pendant que notre ami souriait de nos efforts à trouver l'énigme qui n'en était plus une pour lui car le lendemain de sa découverte, ainsi qu'il nous le dit, il avait réussi à en saisir le sens.

Aussi il s'amusa de notre embarras et n'était pas fâché du répit que nous lui donnions. Du reste c'était sa faute puisqu'il avait le premier excité notre curiosité en nous mettant sous les yeux ces quatre vers tronqués. L'auteur de ce quatrain devait se préoccuper du sort de cette feuille qu'il livrait à l'espace. Le dernier mot du deuxième vers nous l'indique : *attendre*. Il devait aussi, dis-je, songer à la

boue de la rue et ce doit être le mot *fange* qui se déguise sous les lettres *fa . . e . . .* . On doit donc lire fange ou cendre.

“ Avant que tu sois fange ou cendre ! ”

s'écria triomphant Alfred qui n'aurait pas changé sa découverte pour celle de l'Amérique.

Nous fumes forcés d'avouer qu'il avait été plus perspicace que nous, et nous jurâmes de prendre notre revanche avec les deux vers suivants, qui nous paraissaient plus difficiles à trouver, puisque nous n'avions pas cette fois les deux rimes pour nous guider dans la voie du bon sens.

Nous étions à chercher depuis quelques minutes lorsque Jacques fit la réflexion suivante :

—“ L'auteur a dû songer que quelqu'un pourrait bien le ramasser, ce qui peut s'expliquer par le dernier mot du troisième vers qui finit par une terminaison de verbe indiquant le futur.”

“ Te trouvera . . . doit être le mot, dimes-nous tous ensemble. Pas un cette fois ne pouvait se vanter d'être plus habile que les autres.

Jacques cependant réclama avec assez de raison l'avantage puisque sa réflexion nous avait mis sur la piste.

Il s'agissait maintenant de lui rendre des points en déchiffrant la première partie du vers. C'est alors que me vint à l'esprit une idée qui me donnait la clef du mystère ; c'est que l'auteur sans y croire sérieusement aurait soudain songé qu'un passant ramasserait peut-être ce billet et serait plus heureux que lui. Alors le troisième vers serait tout trouvé :

Un plus heureux te trouvera,

leur dis-je. Incrédules d'abord, ils s'assurèrent que les lettres manquantes s'adaptaient parfaitement aux espaces, et le troisième vers fut unanimement considéré comme acquis.

C'était notre troisième conquête, mais il nous en restait

une quatrième à faire et non la moins difficile, car vous connaissez le proverbe latin : *In cauda venenum*. Pourtant l'idée était facile à deviner. C'est que si un plus heureux le trouve, il gagnera quelque chose. Mais de quelle expression l'auteur s'était-il servi ? Là encore la rime nous aida. "Trouvera" "devait évidemment rimer avec un mot ayant une terminaison de même consonance, à moins que l'auteur n'eut aucun souci des rimes riches. Avec ces données il nous fut facile de trouver le mot : *enrichira*. C'était beaucoup, mais il nous fallait prendre le vers à rebours. Il en est peut-être qui se lisent mieux comme cela. Mais pour le cas qui nous occupait, avoir le commencement aurait probablement mieux valu que d'être maître de la fin. Les quatre lettres "os" et "lo" formaient-elles partie d'un seul mot ou de deux ? Là se trouvait le nœud gordien.

Nous étions à nous creuser la tête lorsque, Paul désireux de continuer son récit, eut pitié de nous et nous dit négligemment :

— "Songez, mes amis, qu'il s'agit d'une loterie."

Ce fut pour nous comme un éclair dans la nuit. Les lettres manquantes vinrent comme d'elles mêmes se ranger à leur place, et tous ensemble encore une fois nous nous écriâmes : "Et le gros lot l'enrichira." C'était un quatrain que nous avions sous les yeux, un quatrain écrit dans un moment de découragement. Nous pûmes alors lire couramment :

J'ouvre la main, lassé d'attendre.
 Avant que tu sois fange ou cendre,
 Un plus heureux te trouvera
 Et le gros lot l'enrichira !

On dit que les poètes sont prophètes, et ce quatrain venait donner raison à une sentence souvent menteuse. Certes en découvrant ces vers nous ne nous faisons pas illusion sur leur valeur. Le prophète était bon, le poète plus que médiocre. Et qui était-il ce barde inconnu qui jetait ainsi ses vers par la fenêtre ?

Paul qui brûlait de reprendre son récit nous dit que si nous l'écoutions encore il nous ferait faire connaissance avec cet être singulier. Nous songeâmes tout honteux au récit si longtemps interrompu, vantant sa longanimité et lui promettant un religieux silence. Cet incident donnait d'ailleurs plus d'attrait à ce qui allait suivre.

« Vous jugez facilement, reprit Paul, quelle fut ma surprise et surtout ma joie lorsque j'eus déchiffré ces vers. J'ai dit ma joie, car ces lignes n'enlevaient tout scrupule. En effet l'intention de l'auteur était évidente. Déçu déjà bien des fois peut être, il renonçait au bénéfice de ce bille. Le fait de l'avoir jeté de plein gré, ainsi que l'indique le premier vers, soulageait ma conscience et je me sentais complètement déchargé de toute obligation envers ce malheureux qui n'avait pas cédé à un mouvement de générosité mais à un accès de dépit. Etait-ce ma faute s'il venait de repousser la fortune à l'heure où elle consentait à lui sourire? Une preuve qu'il avait agi avec délibération c'est que, connaissant sans doute les règlements et instructions de la loterie, il avait écrit ces vers sur une feuille séparée, afin que le billet, si jamais trouvé, ne fût pas nul.

Ma conscience en repos, il fallait songer à retirer cet argent inespéré, cette petite fortune représentée par un misérable chiffon de papier. Le contempler avec ravissement n'en convertissait pas la valeur en bonnes espèces, et d'un embarras de conscience je tombais dans une difficulté d'action. Faire voyager ce billet par la poste était trop risqué, aussi je n'y songeai pas une minute. Confier ma fortune au hasard de la route aurait été une imprudence folle. Et lors même que le billet se serait rendu à destination, en aurai-je eu des nouvelles? Puis quelle réclamation légale aurais-je pu invoquer contre une institution non reconnue par l'Etat? Me confier à un ami là-bas? Mais je n'y connaissais personne. Il ne me restait donc qu'une ressource, entreprendre ce long voyage.

Là encore je me butais à un obstacle presque insurmon-

table, car je n'avais pas même les cinq sous du juif errant et mon budget lourd de passif était du côté de l'actif d'un poids insignifiant. Emprunter ? mais on ne prête d'ordinaire qu'à ceux qui ont déjà de l'argent. Aussi mon crédit réduit à sa plus simple expression me défendait de faire aucune démarche auprès de mes amis. D'ailleurs je vous savais guère plus fortunés que moi. Dévoiler mon projet à un ami sûr et en état de me venir en aide me paraissait la seule alternative possible, surtout si je l'intéressais dans cette étrange affaire.

J'allais me décider à cette démarche, quand l'idée de partager une fortune si péniblement acquise me retint. C'était payer trop cher le service que je voulais demander. La suite de ce récit va vous démontrer que bien m'en avait pris d'avoir eu ce calcul égoïste, car autrement il ne me serait rien resté.

J'en étais à me tourmenter le cerveau pour résoudre ce nouveau problème lorsque je me rappelai avoir en ma possession une bague de prix, don de ma mère mourante, et que je conservais précieusement comme une relique de famille. L'idée de m'en défaire définitivement ne me vint pas un seul instant à l'esprit, car jamais dans mes heures de pire détresse je n'avais songé à m'en séparer. Je résolus donc de la déposer au Mont-de-Piété.

Cette institution n'existait pas à Québec, mais un vieux juif qui prêtait à la petite semaine et à gros intérêt y suppléait. Pour chaque objet déposé entre ses doigts crochus il prêtait le quart de la valeur. Je le connaissais pour avoir été souvent plumé par lui.

Je lui portai cette bague dont je connaissais le prix, l'ayant fait examiner par un orfèvre consciencieux qui l'avait évaluée à deux cents piastres.

Le vieux juif, après l'avoir palpée et retournée sur tous les sens, fit la moue, comme je m'y attendais, et son regard de fauve eut en même temps un éclair de convoitise qui le trahit.

“ Sur cette bague, me dit-il, je vous prête cinquante

piastres," puis il ajouta d'un ton hypocrite que seul l'intérêt qu'il me portait lui faisait faire une offre aussi généreuse.

Je refusai avec indignation car il me fallait au moins le double. J'allais le laisser lorsque le vieux ne voulant pas manquer l'occasion d'une excellente aubaine se décida à m'avancer les cent dollars que je désirais.

Tous les obstacles étant levés, je ne fus pas lent à partir. Je laissai la ville si précipitamment que j'oubliai de vous notifier de mon départ. D'ailleurs il me plaisait de faire du mystère ; le sujet s'y prêtant si bien.

Je ne vous raconterai pas les incidents du voyage ; ils furent peu intéressants. Je voyageais d'ailleurs très modestement, car de la somme que m'avait prêtée l'Harpagon de la rue St-Valier il ne me restait que vingt dollars. Ce fut une course rapide à travers l'Amérique. Aussi ne me demandez pas une étude de mœurs. Je ne voyais que le magot qui m'attendait là bas. L'horizon vers lequel m'emportait le train se teignait d'or, reflet de ma fortune, merveilleux mirage que je craignais de voir s'évanouir comme les étranges illusions d'optique du désert.

Enfin après trois jours d'une course non interrompue je saluais la Nouvelle-Orléans nonchalamment couchée sur les rives basses du Mississipi et je courais au bureau de l'administration de la loterie que je m'étais fait indiquer. Moi d'ordinaire si flegmatique, je sentais mon cœur livré à des mouvements désordonnés. Comment serait reçu cet étranger venu de si loin ? Mille objections me venaient à l'esprit maintenant que je touchais au moment décisif. J'eus même un instant le regret d'avoir entrepris ce voyage sur la foi d'un chiffon de papier qui serait peut-être refusé. S'il n'était pas authentique ? Il me semblait entendre du fond de sa boutique ricaner le vieux juif.

Il me vint subitement à l'idée d'avoir un témoin lorsque je livrerais mon billet. Justement comme j'arrivais au bureau je vis un jeune homme qui, débouchant d'une autre rue, se dirigeait vers le même endroit que moi. Il avait bonne

mine; aussi malgré ma répugnance à lui livrer une partie de mon secret, je lui expliquai le but de mon voyage et le service que j'attendais de lui.

“ D'où venez-vous ? ” me dit-il.

A peine lui avais-je répondu que je venais de Québec qu'il s'exclama :

—“ Le billet de loterie que vous avez, vous ne l'avez pas acheté ; vous l'avez trouvé ! ”

Jugez de ma stupéfaction ! S'il disait vrai, j'étais en face du premier possesseur.

“ Ce billet était à moi, reprit-il, lorsque dans un moment de désespoir je m'en défis. J'étais alors de passage à Québec, car je demeure à Détroit. Me trouvant sans le sou, j'avais offert ce billet pour la bagatelle de trois piastres sans pouvoir trouver un acheteur. Dans un moment de dépit j'écrivis quelques vers que vous avez dû trouver sur la feuille qui accompagnait le billet lancé par la fenêtre, gardant cependant dans ma mémoire le chiffre fantastique qu'il portait. De retour chez moi je vis par hasard la liste des numéros gagnants et je n'ai pas besoin de vous dépeindre le regret et l'angoisse que j'éprouvai en constatant que le billet que j'avais traité avec un si superbe dédain m'aurait rendu possesseur d'une somme de vingt-cinq mille piastres. Je m'accrochai à un dernier espoir, c'est que le billet aurait pu être retrouvé. Au cas d'une éventualité aussi douteuse je devais en informer l'administration. Pour mieux sauvegarder mes intérêts je résolus même d'entreprendre le voyage. Voilà pourquoi je suis ici depuis hier, ne vous avançant que d'une journée.”

Peu satisfait de l'attitude d'incrédulité qu'il remarquait chez moi, il voulut me convaincre par une preuve qui devait faire cesser tous mes soupçons, et il se mit à réciter le quatrain écrit sur la feuille qui accompagnait le billet.

Je ne pouvais plus douter, j'avais bien devant moi son premier possesseur.

Cet écroulement de mon rêve me jeta dans un état de

stupeur voisin du désespoir. Revenu de mon trouble, je lui dis que j'admettais ses droits mais que sans moi, sans le hasard qui m'avait fait ramasser ce chiffon il n'avait rien du tout.

“ J'ai songé à tout cela, me dit-il, aussi je veux vous faire une proposition que vous allez agréer, je l'espère. Partageons également ; la part sera bonne, et ce sera un arrangement équitable. Le hasard nous ayant favorisés ce serait faire injure à la faveur qu'il nous fait que de nous disputer le magot. D'ailleurs l'administration est avertie, et nous ne toucherons l'argent que par une entente entre nous. La position est simple ; vous ne pouvez rien sans moi ; je ne puis rien sans vous.”

Ce raisonnement était inattaquable ; aussi je répondis que je souscrivais volontiers à sa proposition.

Il ne nous restait plus qu'à toucher notre argent, ce qui fut fait le jour même non sans pourparlers car l'administration était fort intriguée de ce cas tout-à-fait nouveau pour elle.

Je ne sais par quel calcul fantaisiste, que nous dûmes accepter comme correct, il ne nous fut remis que vingt-trois mille dollars que nous empochâmes sans réclamer, après avoir partagé également.

Le lendemain nous nous séparions bons amis, lui plus heureux que moi puisque par une chance inespérée il touchait la moitié d'une somme qu'il croyait perdue par sa faute, tandis que j'étais à demi satisfait d'avoir à partager ce que je croyais m'être échu en entier.

Ne voulant pas voyager avec une somme aussi considérable je déposai mon argent dans une banque réputée la plus sûre institution financière de l'État, après m'être muni de l'argent nécessaire pour mon retour.

Inutile de vous dire que ce retour s'opéra joyeusement et que je me payai le luxe d'un char palais dans lequel, après l'excitation des derniers jours, je dormis d'un sommeil où le rêve le plus extravagant n'aurait pas été plus surprenant

VIN ST-MICHEL



Le plus efficace,

Le plus énergique

—DES—

TONIQUES STIMULANTS

Guérit infailliblement :

Faiblesse,

Pauvreté de sang,

Dyspepsie.

Trois petits verres par jour suffisent
pour rendre :

L'appétit meilleur,

La digestion facile,

Le sommeil paisible.

Le Vin St-Michel

REND LA SANTÉ AUX MALADES
LA FORCE AUX FAIBLES

En Vente Partout

MONGENAIS, BOIVIN & C^{IE}

338, RUE ST-PAUL, MONTREAL

Seuls Agents pour le Canada

L'INSTITUT KEELEY
69, RUE OSBORNE
MONTREAL

est le seul véritable Institut Keeley, dans la Province de Québec
pour la guérison de

L'IVROGNERIE
LA MORPHINE
Et L'OPIUM

Se servant des Remèdes du célèbre Dr **LESLIE KEELEY**,
de Dwight, Illinois.

L'INSTITUT DE MONTRÉAL A PAYÉ

50,000 DOLLARS

pour le privilège exclusif de l'usage de ces remèdes et est obligé d'envoyer ses
médecins à Dwight pour apprendre l'administration du traitement.

Être sur ses gardes contre les charlatans qui annoncent quelques fois qu'ils
soignent d'après le système Keeley.

Ce sont des annonces fausses, faites pour tromper les patients qui veulent se
faire guérir.

Soyez certains de vous adresser au

No 69, rue Osborne, Montréal

Téléphone 4544

"Gérant Institut Keeley"

TOUTE CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE

que l'étrange réalité que je venais de traverser. Délivré de tout souci et rendu complètement à moi-même, je songeai à vous, mes amis, à l'inquiétude que vous aviez dû éprouver à mon sujet, et je vous adressai alors ce télégramme qui vous annonçait mon retour du pays de Cocagne. Je me rappelle encore l'air mystifié que vous aviez lorsque vous êtes venus à ma rencontre. Et lorsque je vous donnai ce petit souper fin dont vous vous léchez encore les barbes, oh ! les coquins, vous avez voulu me faire boire afin de découvrir au fond de mon verre le secret qui enveloppait d'un profond mystère les deux semaines qui venaient de s'écouler. Mais j'étais sur mes gardes et vous m'avez trouvé à cette occasion des habitudes de tempérance auxquelles je ne vous avais pas habitués.

Vous savez comment depuis j'ai fait fructifier cet argent qu'un hasard m'avait fait trouver dans la boue.

Et maintenant vous allez me demander pourquoi je ne vous ai pas fait plus tôt ce récit où il n'y a rien dont j'ai à rougir. Je vous avouerai que c'est l'amour-propre qui m'a fait garder le silence. J'ai voulu attendre que le public fut en état de juger que j'étais digne de ce sourire inespéré de la fortune. Preuve est faite, n'est-ce pas, mes amis ? Aujourd'hui nul ne reconnaît dans le financier prudent le dissipateur d'autrefois. Tout de même j'ai assez longtemps souffert des soupçons de quelques uns, mais je savais que le plus grand nombre ne s'occupait plus de cet incident, pour donner encore une fois raison à cette sentence si vraie : " On ne s'informe pas d'où viennent les richesses, il suffit d'être riche."

Comme il achevait son récit l'horloge sonnait une heure de la nuit.

Etonnés de la rapidité avec laquelle les heures avaient fui, grâce à cette narration piquante d'intérêt, nous primes congé de notre hôte, non sans avoir bu à sa prospérité.

Nous étions déjà sur le seuil lorsqu'il nous cria :

" Cette histoire, va sans dire, n'est plus un secret. Racontez-la à qui vous voudrez."

Et voilà pourquoi les lecteurs de la *Revue Nationale* en ont la primeur. Je crois même que ma plume a été plus diligente que les lèvres de mes amis.

Un bon point pour eux ou pour moi, comme il vous plaira !

ADOLPHE POISSON.



LES ETATS-UNIS ET LE CANADA

LES BANQUES COMPARÉES

Parmi toutes les entreprises humaines, en exploitation à la fin de ce siècle, nous devons assurément donner la plus haute importance aux affaires de banque, qui doivent être établies sur des bases solides et dirigées d'après des méthodes pleines de sécurité et de confiance.

Les opérations de banque, en l'univers entier, dans le passé comme dans le présent, fournissent un vaste champ d'expérience, où les hommes pratiques peuvent trouver des enseignements précieux, pour les guider dans leurs travaux. Car tous les problèmes de ce genre ont déjà été résolus d'une manière aussi mathématique que ceux d'Euclide. Et si cette assertion n'était pas exacte, ce serait à désespérer de l'intelligence humaine, si solidement outillée à la suite d'une dure expérience et de terribles déboires, qui ont amenés des souffrances inouïes à tous les peuples.

Les esprits les plus distingués y ont mis leurs plus grands efforts intellectuels, et nous pouvons dire sans crainte qu'ils sont enfin arrivés à des solutions absolument pratiques et sûres. De là, nous serions en droit d'affirmer que les institutions financières qui périclitent, doivent attribuer leur défaite, non à un défaut d'expérience, mais bien plutôt à la mauvaise application des principes rigides sur lesquels doivent reposer tout opération de ce genre.



Les regards du monde civilisé sont aujourd'hui fixés sur la République Américaine et étudient avec un intérêt sympathique les prodigieux efforts que font nos voisins pour diriger leur barque financière avec sécurité, à travers les orages, jusqu'au port bien abrité, ou, pour mieux rendre notre pensée : les efforts que font les américains pour faire sortir un *monde* du *chaos*.

Nous avons une confiance absolue dans le résultat final, car nos voisins sont, non seulement bien pourvus en ressources matérielles, mais ils ont en outre un bagage d'intelligence, de cœur et de patriotisme, qui est un garant de succès.

Pour bien comprendre les causes de l'état pénible actuel des finances américaines, il faut se rendre compte de la terrible saignée produite chez elles par la guerre de Sécession. L'aspect inquiétant de leur système de banque et les bouleversements de leur crédit national qui ont amené la panique de 1893, ont pris racine dans cette affreuse convulsion nationale.

Cette malheureuse guerre a placé les Etats-Unis entre les mains des capitalistes européens, et a amené le fléau du papier monnaie, qui, dans son fonctionnement actuel, est absolument contraire aux intérêts du commerce.

Quand il est question de l'organisation financière des établissements de banque américains, nous devons dire : les *systèmes américains*, parceque ces établissements sont régis d'après des lois variées, promulguées soit par les *états*, soit par le gouvernement de Washington—nous dirions ici lois provinciales ou fédérales.—

Tandis qu'en Canada toutes nos banques sont organisées d'après des lois uniques, qui en assurent le fonctionnement régulier et uniforme.

Les deux principales divisions aux Etats-Unis sont :

Les banques nationales,

Les banques des états.

3756 banques sont régies d'après des lois nationales ; 4359 doivent leur existence à des lois des états. Chacun de ces 8115 établissements a une organisation indépendante et est gouverné par son conseil d'administration, avec tout son état-major sous un même toit.

Ces institutions n'ont pas de succursales au dehors, et toutes atteignent le succès ou marchent à la ruine selon les ressources locales.

Une sphère d'actions aussi restreinte amène fatalement des résultats problématiques et souvent désastreux. Il est facile de concevoir qu'une banque, établie dans un centre prospère, doit nécessairement acquérir chez elle un crédit solide et qu'elle a beaucoup plus d'intérêt à prêter ses capitaux sur place, ce qui lui permet de surveiller de près ses emprunteurs, tout en rendant ses engagements plus fructueux.

Maintenant se présentent beaucoup d'inconvénients, car si une banque est trop sévère dans ses méthodes, et qu'elle veuille un peu étendre ses opérations au dehors, elle suscite des froissements locaux. Ses clients s'inquiètent de voir leurs capitaux placés au loin, et bientôt un établissement rival se fonde pour lui faire de la concurrence. C'est ainsi qu'avec un capital de \$5,000 seulement, nous constatons la création de plusieurs de ces institutions, établies dans ces conditions de rivalité, avec l'engagement formel de n'exploiter que les ressources locales.

Et aussi beaucoup de ces banques culbutent et chaque semaine les statistiques américaines nous apportent la nouvelle de la fermeture de quelques unes de ces faibles institutions. L'année dernière en 1894, 106 de ces maisons abandonnèrent les affaires, soit volontairement, soit à la suite de faillite, et sur ces 106, 5 seulement furent réorganisées sur de bases nouvelles.



Il est évident qu'un pareil système qui entraîne de si fréquentes défaites, doit être absolument condamné, et qu'il est la cause principale du discrédit actuel qui pèse sur toute l'organisation financière de nos voisins. Car chez eux, le mot *banque*, qui doit être synonyme de force financière, devient par dérision, presque l'équivalent d'instabilité.

Les méthodes américaines du jour entraînent encore fatalement le voyage à l'extérieur des capitaux quand il y a pléthore de fonds chez elles, et ces capitaux, placés dans des maisons avec lesquelles il n'existe aucun rapport organique, sont exposés à des évolutions sur lesquelles la maison principale ne peut avoir aucun contrôle efficace.

Et cependant ce système défectueux de prêter au dehors est pratiqué sur une grande échelle aux Etats-Unis. C'est ainsi que d'après une statistique récente, nous voyons que les banques nationales se doivent mutuellement \$343,692,000, les banques des états : \$183,167,000, ce qui fait l'énorme somme de \$526,859,000 de dettes réciproques.

A la même époque, les statistiques canadiennes ne mentionnaient que deux de nos banques comme étant endettées à des maisons voisines et le montant de leurs dettes ne s'élevait qu'à \$62,645.

Il faut cependant remarquer ici, qu'en vertu de notre organisation qui permet à nos banques d'avoir des succursales, nous savons qu'il existe toujours un gros montant de dettes entre les maisons principales et les succursales. Mais ces dettes, somme toute, ne sortent pas de la famille, et sont toujours sous le contrôle des gérants principaux, qui les augmentent ou les réduisent selon les besoins locaux.

Tandis qu'aux Etats-Unis, ces dettes mutuelles échappent absolument à pareille surveillance, car les banques, ayant partout des intérêts différents et une organisation indépendante,

poursuivent naturellement leur avantage particulier. De là surgissent souvent des conflits préjudiciables pour toutes, et en temps de crise, comme les plus fortes se défendent comme elles le peuvent sans songer aux voisines, les plus faibles succombent et disparaissent.

Chez nous, au contraire, les maisons principales aident leurs succursales, et prennent toutes les dispositions voulues pour ne pas les embarrasser.

Et aux États-Unis les fortes banques n'ont aucun intérêt à supporter les maisons voisines, et elles les laissent se débattre sans les secourir.

Nous pouvons comparer notre système de banque canadien à une armée compacte, homogène, où le soldat est solidaire avec son chef, tandis que le système américain amène l'effort individuel, sans cohésion, sans ensemble, où chaque institution est comme un tirailleur qui combat sans contact avec ses voisins et avec le seul appui de son propre jugement ou de ses propres forces.

Aux États-Unis, nous trouvons une banque pour 8,000 habitants, ici au Canada 128,000 habitants sont servis par un seul établissement,

Chez nos voisins la moyenne du capital des 3756 banques nationales n'est que de \$179,000 et les banques des états ont encore une moyenne bien inférieure à ce chiffre.

Chez nous, la moyenne se chiffre par la somme considérable de \$1,600,000. Ainsi le capital payé de nos banques s'élève à une somme près de dix fois supérieure à celle des banques américaines.

Aux États-Unis le plus fort capital payé est de \$5,000,000; ici, avec une population plus de treize fois inférieure, nous avons une banque avec un capital de \$12 000,000, et deux autres avec \$6,000,000. Et c'est à cette concentration des ressources financières que nos banques doivent leur solidité, l'absence de toute faillite chez elles, la confiance générale et légitime dans leur force, l'éloignement de tout scandale et la sage administration de leurs moyens qui leur permettent

de diriger facilement leurs puissants navires à travers la tempête, tandis que les faibles barques américaines sont par centaines jetées à la côte, comme en 1893.

Les banques puissantes, comme les nôtres, sont non-seulement en état de résister aux bourrasques, mais elles peuvent en outre s'assurer les services de gérants expérimentés, qui leur évitent des défalcatons comme celles qui se présentent si fréquemment chez les officiers des banques américaines.

* * *

Nous inscrivons ici les rapports des principaux établissements américains :

ARTICLES	BANQUES NATIONALES	BANQUES DES ÉTATS	AUTRES BANQUES	TOTAUX
Prêts	1,991,874,273	665,988,823	1,477,640,155	4,125,503,251
Titres des E. U.....	240,154,979	604,055	122,934,317	363,693,351
Autre titres.....	193,300,072	83,937,673	802,772,185	1,080,009,930
Capital.....	668,861,847	244,435,373	154,299,817	1,067,597,237
Surplus et profits .	334,121,082	102,453,462	249,971,692	676,545,866
Dépôts.....	1,742,160,267	658,107,494	2,315,246,607	4,715,574,368
Ressources totales...	3,473,922,055	1,077,164,813	2,791,310,184	7,342,397,052

Dans la colonne "*Autres banques*" sont comprises : Les *banques d'Épargne*, les *compagnies de prêts et de confiance* et les *banques particulières*, qui toutes, d'une manière générale, agissent en affaires comme les *banques nationales* ou d'états.

* * *

En raison du différent mode d'opération employé dans les reports des banques américaines, il nous est impossible d'en pousser bien loin la comparaison avec nos banques domestiques.

Mais en examinant les dépôts des banques principales—soit des banques nationales et d'états,—nous voyons que ces dépôts arrivent à la même proportion que ceux des banques canadiennes, c'est à-dire, s'élèvent à peu près à trois fois le montant de leur capital payé. La même proportion se retrouve entre les chapitres :—*Capital et surplus*—ou *fonds de réserve*,—qui, dans les deux pays, se chiffrent par la moitié du capital total de l'ensemble de toutes les institutions. Entre les dépôts et les prêts la comparaison s'équilibre également de part et d'autre.

Mais dans les banques d'épargne des États-Unis, il existe une différence énorme entre le capital et les dépôts. Ainsi ces institutions, avec un capital de \$30,579,000 reçoivent des dépôts s'élevant à l'énorme somme de \$1,777,933,000, soit dans la proportion de \$1 à \$58. Les compagnies de prêts et de confiance, avec un capital général de \$97,068,000, ont \$471,298,000 de dépôts, et les établissements privés, au capital total réuni de \$26,000,000 arrivent à en recevoir pour \$66,000,000.

* * *

La différence frappante qui existe entre les banques américaines et les banques canadiennes se montre principalement dans l'émission de leurs billets.

Les banques canadiennes sont autorisées à émettre des billets pour une somme égale au total de leur capital-payé. Ces émissions de billets ne sont nullement protégées, ni par

une réserve particulière de titres du gouvernement, ni par aucun montant spécial en espèces métalliques, mais elles font parties du premier article de l'actif des banques intéressées, et un fond équivalent à 5 070 de la circulation de ces billets est retenu par l'Etat pour en protéger les porteurs. Actuellement, chaque billet de banque canadien de \$1.00 est soutenu par \$10.00 de l'actif de chaque banque. Notre circulation générale des billets de banque n'a jamais dépassé 61 070, des limites autorisées et elle varie entre 32 et 38 millions, augmentant et diminuant selon les circonstances.

La circulation des billets de banque aux Etats-Unis repose sur des principes absolument différents. Elle est entièrement établie sur des titres du gouvernement. L'Etat dit par exemple : " Prêtez-nous \$1 10.00 et je vous permettrai d'émettre pour \$100 de billets. Ainsi, en pratique, les billets de banque ne sont simplement que des titres de l'Etat divisés en fractions minimales de papier-monnaie.

Les institutions ne retirent aucun bénéfice de ce système qui est plutôt une source de déficit pour elles. Il en est assurément ainsi quand les billets émis descendent au-dessous du montant des sécurités données par l'Etat, car ces sécurités donnent un intérêt très minime et étouffent d'autres fonds qui seraient demandés par les prêts commerciaux.

D'après les statistiques les plus récentes, le montant des titres d'Etat retenus par les banques, pour assurer la circulation de leurs billets, se monte à \$206,463,000, et les billets au large ne se chiffrent seulement que par \$182,959,000.

Ainsi nous voyons que ces établissements immobilisent ainsi une somme de \$23,504,000 qu'elles doivent garder pour rencontrer les clauses de leurs engagements avec l'Etat, et qui se trouve complètement en dehors des opérations fructueuses auxquelles ces millions auraient pu servir.

Aux Etats-Unis nous voyons donc que le permis de circulation des billets n'est accordé que pour l'absorption des titres de l'Etat, et que tous ces billets ne concourent qu'à l'enrichissement du gouvernement.

Tandis que, au Canada, l'émission du papier-monnaie de banque a été réglementée dans l'intérêt du bien-être commercial de toute la communauté nationale.

Notre système assure la solidité à nos banques et répond comme un baromètre à la température financière du pays.

Aux États-Unis, les méthodes employées entraînent souvent des désastres, en restreignant le champ d'action des établissements financiers, qui, tout en étant débordants, ne peuvent porter secours à ceux qui sont en danger.

En conclusion, nous dirons hardiment que le système de banque américain paralyse les forces générales, les anémie et les tue par l'isolement.

C'est un système qui malheureusement est contraire à tous les principes de saine gestion financière.

JOHN HAGUE.

CHRONIQUE DE L'ETRANGER

Nous avons bien peu de choses à glaner en ce moment dans les dépêches transatlantiques.

Les affaires extérieures sont généralement tranquilles et rien de saillant n'est venu exciter la curiosité universelle pendant le dernier mois.

En Angleterre, nous avons eu la traditionnelle ouverture du Parlement avec le non moins traditionnel discours de la Reine.

C'est un document modeste, très peu chargé, rassurant comme toujours, par lequel, le Gouvernement anglais, au nom de Sa Majesté, rend compte à l'Angleterre et au monde entier, des choses de son administration et de ses relations avec les pays étrangers.

Nous y trouvons une petite querelle franco-anglaise, à propos des frontières de Sierra Léone et les possessions françaises limitrophes, qui a été réglée à l'amiable, comme toujours, depuis que les deux services diplomatiques français et anglais se montrent d'une énergie égale.

L'Arménie, théâtre de récents massacres, est également l'objet de la sollicitude de la Reine, et elle espère amener bientôt une solution favorable à cette question, grâce à l'entente unanime des puissances intéressées.

Puis viennent des considérations générales d'un ordre usuel, et le message prend fin par l'expression d'un espoir légitime dans l'accomplissement ordinaire des devoirs législatifs et administratifs de tous ses fidèles et loyaux députés, lords et ministres.

La motion sur l'adresse au discours du trône a été finalement votée avec toute la dignité possible, à la suite d'un petit conflit faisant ressortir l'opposition intempestive de Lord Roseberry à la Chambre des Lords.

Donc, là, aucune question brûlante, tout au plus un petit feu bien pâle, suffisant pour réchauffer les graves débats des Chambres Anglaises.

En France, selon l'usage immuable, un peu plus de brio, un brin de tapage, de surrexcitation nerveuse, tel qu'il convient à un peuple prime-sautier, bouillant, aussi prompt à l'attaque qu'à la riposte, quoique doué cependant d'un imperturbable sang-froid dans les circonstances graves.

M. Faure, comme on devait s'y attendre, a été très discuté ou très admiré, ainsi qu'il est d'usage pour toute personnalité, relativement effacée la veille, qui jaillit en pleine lumière par sa seule puissance et son propre mérite.

Le président, en homme politique rompu aux affaires, a pris possession de son poste avec toute la dignité d'un homme éprouvé, et les quelques bruyants personnages qui criaient à ses trousses, se sont fatigués et tus.

Le ministère a été une chose plus laborieuse à former. Dans tout pays comme la France—et ils sont bien rares—où il existe une multitude d'hommes supérieurs en politique, le choix est difficile, car la compétition est grande.

Le président, se trouve un peu, pour le choix de ses ministres dans un embarras de jolie femme, qui hésite, tâtonne

et finalement cueille une toilette de bal, parmi les centaines qui s'étalent à ses yeux.

M. Bourgeois, l'homme presque indispensable depuis quelque temps, ayant renoncé à l'honneur d'être premier, M. Ribot, encore un autre homme indispensable, a repris et mené à bonne fin la formation d'un cabinet.

Ce ministère vivra-t-il longtemps ou mourra-t-il après une existence éphémère ? Peu importe, la France continuera toujours comme par le passé à être la puissante et vigoureuse nation que tout le monde craint, déteste, aime ou apprécie sans jamais lui témoigner d'indifférence.

Les ministres passent, les présidents disparaissent, les partis s'agitent, se tordent, se housculent, mais la France reste ferme sur son immuable piédestal et, nous canadiens-français, nous sommes heureux et fiers de sa force et de son prestige universel.

Une grande figure militaire française vient de disparaître : le maréchal Canrobert, le dernier maréchal de France et le doyen des généraux du monde entier.

Né en 1809, à vingt-trois ans, il était sous lieutenant en Afrique. Après une carrière bien remplie, nous le trouvons plus tard général, commandant en chef, en Crimée. En 1859, il jouait un des premiers rôles, dans la guerre d'Italie, et il terminait enfin sa longue et brillante carrière, en 1870, comme chef du 4^e corps.

Ce fut le type du brave soldat de la vieille école, toujours prêt à se porter au danger, plutôt homme d'action que général de stratégie.

En 1870, déjà âgé, il émerveillait et électrisait ses soldats par une splendide insouciance. Montant un magnifique cheval, qu'il maniait admirablement, il se portait aux points

les plus dangereux, au petit galop de chasse, avec une aisance souriante. Les cheveux longs et flottants en boucles soyeuses, toujours un couvre-nuque sous sa casquette, il assistait en amateur aux luttes gigantesques des environs de Metz, exposé à tous les coups, donnant tranquillement ses ordres, un peu au désespoir de son état-major, qui tombait comme mouches à ses côtés.

Avec Canrobert disparaît une belle et glorieuse tradition.

En Russie, rien de particulier. Le jeune czar, un peu ballotté entre le désir de faire du bien à son peuple et la crainte de déplaire à sa puissante bureaucratie, ne paraît pas avoir encore tout conquis son individualité.

Pour le moment, la bureaucratie et la noblesse semblent tenir le premier rang dans ses faveurs, mais les bourgeois et le peuple veulent lui déclarer la guerre. Et nous savons tous que si des milliers paient leur opposition de leur liberté ou de la mort, le czar finit quelquefois par succomber dans la lutte.

Souhaitons au jeune souverain russe, ami de la France, qu'il saura surmonter les difficultés rencontrées aux débuts de son règne.

M. de Giers, le ministre des affaires étrangères russes vient de mourir dernièrement. C'est une grande perte pour la Russie.

Avec lui disparaît une des plus hautes figures diplomatiques de ce siècle. Dès l'âge de dix-huit ans, il entra dans la carrière qu'il n'a quittée qu'à sa mort.

En 1882, il succédait à Gortschakoff comme grand-chancelier, et depuis il n'a cessé d'être l'apôtre de la paix universelle.

En Allemagne, absolument rien à trouver.

L'empereur Guillaume s'agite comme toujours. Il donne des bals merveilleux, dont tous les journaux du monde rendent compte avec force éloges. Le souverain allemand est très amateur de réclame et il est passé maître dans l'art de faire savoir au public ses pas et démarches. C'est assurément un grand talent que beaucoup de journalistes—hommes parfois friands de publicité—doivent absolument lui envier.

Guillaume a de grands projets sous roche. Il se propose de régénérer le monde, de changer notre vieille société un peu ébranlée et de ramener partout la bonhomie heureuse de l'âge d'or. Ce sont là des intentions assurément dignes d'éloges, et comme ami de notre pauvre humanité, je dois lui souhaiter plein succès.

Le souverain allemand ne serait pas complet s'il ne préparait également de formidables et intéressantes grandes manœuvres. Cette fois, tous les chefs de la Triple-Alliance assisteront à ses triomphes de stratège : François-Joseph d'Autriche, Humbert d'Italie, le roi de Saxe et d'autres menus souverains d'importance moindre. Le plan de ces manœuvres n'est pas encore connu mais il sera certainement vaste comme tout ce qu'entreprend le jeune empereur allemand.

En Italie, absence complète également de tout événement important.

De Rome, le Souverain Pontife a lancé une encyclique au monde américain. Ce document, est comme tous les précédents d'une ampleur et d'une profondeur de pensée et d'intentions absolument admirables.

Cette encyclique donne l'historique du catholicisme aux

Etats-Unis. Elle explique le but de la mission de Monseigneur Satolli, et enjoint aux évêques et aux fidèles de se soutenir entre eux et d'encourager les établissements catholiques du pays. Par une conduite exemplaire, les catholiques feront l'admiration des protestants et contribueront grandement à les ramener sous l'égide de l'Église de Rome.

Un procès retentissant vient de se terminer en Belgique. Madame Joiniaux, femme d'un ingénieur en chef des ponts et chaussées d'Anvers, a été trouvée coupable de trois empoisonnements et condamnée à mort. Cette sentence, en dernier lieu, a été commuée en celle des travaux forcés à perpétuité.

Cette terrible punition est très justifiée d'après les débats émouvants qui ont fait ressortir la culpabilité de cette malheureuse et maintenant célèbre criminelle.

Prodigue, hautaine, très lancée dans le monde où elle voulut longtemps soutenir un rang au-dessus de sa fortune, elle s'était vue acculée à des impasses fermés par des dettes criardes. Elle ne trouvait pas d'autres moyens d'en sortir que de prendre des assurances sur la vie pour sa sœur, son oncle et son frère, et, ensuite, de les empoisonner tous les uns après les autres pour toucher les primes.

A ce jeu dangereux, on épuise bientôt ses forces et madame Joiniaux finissait enfin sa carrière sur les bancs de la Cour d'Assises, d'où la prison l'a cueillie pour toujours.

La vie de récluse perpétuelle doit lui sembler rude après une existence de mondaine belle et adulée.

Le mois dernier a été témoin de trois des plus dramatiques événements maritimes de l'époque.

En premier lieu, nous apprenions que l'*Elbe*, grand vaisseau allemand transatlantique, avait été coulé en dix minutes par le vapeur anglais, le *Crathie*.

C'était le matin, tout le monde dormait. Soudain un grand choc, une horrible bousculade, un tourbillon qui s'engouffre partout, puis le grand silence de la mort. Trois cents personnes périssaient ainsi en quelques instants.

Le vapeur anglais, accusé de n'avoir pas essayé de sauver les naufragés, se défend avec énergie, alléguant que la rapidité de la catastrophe a paralysé des deux côtés tout moyen de sauvetage. Ceux qui ont voyagé sur mer savent très bien que pareils arguments sont acceptables, car dans tout accident de cette gravité, il se produit, chez les âmes les mieux trempées, un moment de stupeur qui dure toujours quelques minutes. Les officiers les plus énergiques ne peuvent surmonter la panique générale et donner des ordres clairs, précis et exécutoires qu'après un certain laps de temps.

Dans le cas de l'*Elbe* la chose nous paraît avoir été impossible. Le bateau, crevé dans le flanc, culbute à bâbord, noyant les chaloupes de ce côté, rendant presque impossibles les manœuvres de celles de tribord, à cause de l'inclinaison effrayante du pont.

Personne, d'après nous, n'est réellement à blâmer dans cette catastrophe, qui doit être purement attribuée à une cause toute accidentelle.

Les journaux américains rapportent le récit d'un essai de sauvetage émouvant opéré sur une barque naufragée.

Le bateau de sauvetage s'approche du navire en détresse et le patron fixe sa lorgnette sur les mâts, où sont accrochés sept formes humaines. Trois sont pendues par les pieds et les quatre autres se tiennent immobiles dans les cordages.

Pendant la nuit, les trois malheureux marins étaient morts, et leurs corps, raidis par le froid, avaient pivoté la tête en bas,

retenus aux vergues par les cordages qui leur liaient les jambes aux mâts.

Les quatre autres paraissent en vie.

Le patron du bateau de sauvetage leur lance une corde. Rien ne bouge à bord. Un autre cordeau jeté un peu plus près d'un des marins attire son attention et il essaie de le saisir. Lentement il s'en approche, fait des efforts pour le prendre, hésite, puis, tournant des yeux tristes et mornes du côté des sauveteurs, avec des hochements de tête, il retourne à son poste et s'entoure de voiles et de cordages.

Un autre essaie après lui, mais sans plus de résultats.

La mer absolument démontée, empêchait les sauveteurs d'aborder le navire, et pendant plusieurs heures, ils assistèrent impuissants à l'agonie et à la mort des malheureux naufragés.

Un autre épisode maritime, moins triste dans ses effets, quoique terrible par l'anxiété qu'il a causée pendant une semaine, vient d'avoir un dénouement heureux par l'arrivée de la *Gascoigne*, grand paquebot de la Compagnie Transatlantique.

Le voyage de ce bateau a été des plus pénibles et des plus dramatiques.

Parti du Havre, avec des machines neuves, trois jours après un des pistons moteurs se brisait et le désarmait complètement. Les mécaniciens se mettaient de suite à l'œuvre et réussissaient bientôt à monter un appareil de fortune.

Le navire reprit sa route à une vitesse bien diminuée.

Quelques jours après, par une tempête affreuse, la machine se détraquait de nouveau et pendant quarante-huit heures le bateau fut ballotté sans contrôle par une mer affolée. Les mécaniciens, malgré leurs efforts courageux, ne parvinrent pas à réparer la machine.

Enfin, après neuf jours de retard, la *Gascoigne* arrivait à New-York, sans avoir eu de secours de personne, et tout le monde à bord était sain et sauf.

De ce voyage mouvementé se dégage un sentiment de sécurité pour ceux qui s'aventurent à traverser l'Atlantique. Avec les solides navires modernes, même quand ils sont désarmés, l'expérience est faite qu'il n'y a pour ainsi dire aucun danger grave. En dehors des collisions, des explosions et du feu, éventualités très rares, on n'a rien à craindre des fortes tempêtes.

Les collisions sur l'Atlantique ne sont guère probables, car les navires vont tous dans une direction parallèle, aller et retour ; aucun vaisseau important naviguant du nord au sud dans ces parages. Les collisions sont plutôt à craindre dans les petites mers où les bateaux se croisent en tous sens. L'*Elbe* a été la victime d'un pareil accident dans la mer du Nord.

Il y a encore une constatation réconfortante à faire à l'occasion de l'aventure de la *Gascogne* : c'est le calme souriant, le sang-froid, le dévouement et la force de résistance des marins français, dans les grands dangers.

Le rapport du capitaine de la *Gascogne* est un modèle de simplicité, de laconisme et de modestie. Dix lignes pour raconter un des plus dramatiques voyages qu'il soit possible de se figurer.

Un étranger qui assiste à l'arrivée ou au départ d'un navire français, est en droit de se dire que tous ces gens-là sont des emballés. Dieu ! qu'il se trompe, car toute cette belle ardeur bruyante, tout ce tapage sont absolument superficiels. Vienne une épreuve sérieuse et on est tout surpris de voir ces gens à cris et à courses devenir froids comme glace, clairs et précis dans leurs commandements, prompts et agiles dans l'exécution des ordres. Et cela avec une prodigieuse rapidité.

Oui, qu'on ne s'y méprenne pas : le caractère exubérant du français est entièrement factice, car je ne crois pas qu'il existe au monde une race plus maîtresse d'elle-même, quand elle a un danger à vaincre.

J'aurai souvent l'occasion de revenir sur ce sujet qui a besoin d'être développé avec de nombreux exemples à l'appui.

En attendant, mon papier est fini pour ce mois-ci. Au Revoir!

J.-D. CHARTRAND.

CHEZ NOS VOISINS

SOMMAIRE

La politique américaine.—Revue rétrospective.—Les candidatures présidentielles.—L'épuration à New-York.—Les religieuses en Pensylvanie.—Le fanatisme dans le Nébraska.—Les Canadiens de Danielsonville et Mgr Satolli.—Indigents et Millionnaires.—Le problème de l'immigration.

L'étranger qui suit de loin les événements politiques de la République Américaine, se basant, pour s'en former une opinion, sur les rapports, variés à l'infini, de la presse du pays qui, comme celle du Canada, ne voit toutes choses qu'à travers les lunettes du directeur de la rédaction, doit, depuis plusieurs mois déjà, en être réduit aux abois.

De fait, il y a en ce pays même une foule de politiciens, ayant pourtant la réputation—bien méritée d'ailleurs—de se tenir au courant des variations spasmodiques du baromètre de notre politique, qui se trouvent complètement désorientés à l'heure actuelle et sont activement occupés à faire des recherches pour retrouver leur boussole égarée.

* * *

Les difficultés actuelles remontent à quatre ou cinq années passées, quand, sous l'administration républicaine de Harrison, le Congrès, ayant une puissante majorité pour appuyer les



M. CHARLES R. DAoust.

vues du dernier président, adopta sans broncher la politique ultra-protectionniste de McKinley, alors membre du Congrès, aujourd'hui gouverneur de son état, l'Ohio.

Le pays, soulevé par les virulentes dénonciations des adversaires du nouveau système fiscal,—qui y voyaient une menace pour nos institutions dans l'enrichissement trop rapide des capitalistes et manufacturiers *protégés* aux dépens de la classe travaillante,—subit une crise de frayeur et renvoya dans leurs pénates tous les protectionnistes enragés, à commencer par McKinley lui-même.

Le nouveau Congrès, élu en 1890, comptait une bonne majorité démocratique qui fut augmentée aux élections générales de 1892, lorsque l'apôtre même de la réforme du tarif, Grover Cleveland, fut réélu à la présidence. Choisi par le collège électoral en décembre 1892, celui-ci ne pouvait entrer en fonctions qu'au mois de mars 1893.

Le nouveau Congrès lui-même ne devait, de par la constitution, siéger qu'à la fin de l'année 1893.

Mais le parti démocratique, qui commandait alors la majorité dans les deux branches de la législature et qui avait le contrôle de l'exécutif, était engagé par son programme de Chicago à reviser le tarif, à réduire les droits sur tous les articles de consommation et à les abolir complètement sur un certain nombre d'entre eux.

Les manufacturiers, anxieux de se venger de ce qu'ils appelaient l'aveuglement de l'électorat qui avait décrété de leur enlever les privilèges que leur avait accordés le bill McKinley, et incertains, d'ailleurs, sur l'étendue de la réforme qu'opèreraient les nouveaux représentants élus par le peuple, provoquèrent une crise industrielle dont les effets se firent sentir par toute la république.

Les manufactures fermèrent leurs portes, les banques mirent leurs fonds sous double-clef, les capitalistes serrèrent la poigne—et la classe ouvrière, fut plongée dans une misère extrême.

Pour compléter leur œuvre, les protégés du McKinleyisme

attribuèrent le désarroi financier, dans lequel se trouvait le pays, aux démocrates qui avaient eu le grand tort d'être préférés à leurs adversaires protectionnistes par les deux tiers de l'électorat.

On ignorait à dessein que le pays était encore sous l'effet des lois adoptées par des majorités républicaines sous une administration républicaine, que la nouvelle administration démocratique n'avait d'autre devoir, dans le moment, que de faire exécuter, jusqu'à nouvel ordre, une législation républicaine qu'elle condamnait, mais qu'elle devait subir en silence.

Sur ces entrefaites, Cleveland convoqua le nouveau Congrès en session extraordinaire.

Attribuant la crise à l'effet de la loi Sherman sur la monnaie, il enjoignit aux législateurs de rappeler au plus tôt la clause 5 de ce bill, qui forçait le gouvernement à acheter mensuellement quatre millions de dollars valant en argent brut. Après bien des tergiversations et des tiraillements, et grâce surtout au concours de plusieurs républicains, plus patriotes que partisans, la clause néfaste à laquelle on attribuait tous les malheurs du temps, fut enfin rappelée.

Le pays respira plus librement pendant quelques jours, mais la crise se continuant quand même, nos hommes d'Etat réalisèrent qu'ils n'avaient enlevé qu'une épine du membre blessé et que l'opération n'avait été faite qu'à demi.

A la session régulière qui s'ouvrit à la fin de 1893, les démocrates se rémirent à l'œuvre avec un nouveau courage, ayant pour but cette fois-ci de réformer le fameux tarif McKinley, selon la promesse qu'ils en avaient faite au pays.

Le résultat de cette longue session est connu ; c'est l'histoire d'hier.

Les chefs démocratiques les plus sincères rencontrèrent sur leur passage un obstacle qu'ils n'avaient point prévu ; la dissension se mit dans leur propre camp. Ils s'étaient crus assez forts pour exécuter le programme tracé ; ils se rendirent compte que la tâche était impossible.

Après des mois et des mois de délibérations, de concessions,

d'échecs de toutes sortes, ils ne réussirent à donner au pays que la loi hybride connue sous le nom de Gorman-Wilson Bill.

Personne n'en fut satisfait. Les protectionnistes étaient furieux du renversement de leur idole, le bill McKinley; les réformateurs du tarif étaient mécontents des concessions qu'ils avaient dû faire et de la demi-mesure qu'ils avaient été forcés d'accepter.

Le peuple, constatant l'incapacité des démocrates, prononça leur déchéance.

La condamnation fut formelle. A tel point que, dans tous les états du Nord, il y eut à peine dix démocrates élus sur un total de deux cents représentants, et dans le Sud, qu'on s'était toujours complu à appeler le *Solid South*, plusieurs candidats républicains furent élus.

Cette nouvelle chambre des représentants, aux deux tiers républicaine, ne siègera qu'en novembre prochain; mais le peuple a parlé et il a déclaré qu'il était fatigué du système actuel.

Pourtant, aujourd'hui, il est admis, des deux côtés politiques, que la loi fiscale ne sera plus amendée et que toute la discussion se fera sur la question de la monnaie.

La réserve d'or du Trésor, fixée à cent millions de dollars, est sans cesse entamée par nos exportations et la situation en est devenue des plus critiques.

Voilà deux fois déjà que le secrétaire du Trésor, alarmé, a dû émettre de nouvelles *déventures* de \$50.000,000 et aux derniers rapports, le fonds était de nouveau baissé à \$62,327,080. Il faudra lancer de nouvelles obligations à courte échéance.

Le secrétaire Carlisle — secrétaire du Trésor — a soumis au Congrès un projet de loi qui, d'après lui, prévendra la banqueroute inévitable.

Mais le malheur est qu'il y a des représentants qui croient en connaître bien plus long que lui sur ce sujet et qui ont chacun un projet de loi différent. Tous admettent la nécessité impérieuse d'un changement dans notre système de

monnaie ; mais il n'y a pas d'accord sur la manière de l'améliorer.

Il est probable que la discussion se terminera, comme celle sur la réforme du tarif, par l'adoption d'une loi qui ne satisfera personne.

* * *

Dix-huit mois seulement nous séparent des grandes conventions nationales des différents partis politiques pour le choix d'un candidat à la présidence. Et de tous côtés on se trémousse déjà pour celui-ci ou pour celui-là

Les succès récents des républicains donnent naturellement plus de poids—ou d'importance, si l'on veut,—aux divers candidats du parti républicain. Occupons-nous d'abord de ceux-ci

Aujourd'hui surtout, après le choix fait par les différents états de l'Union des nouveaux membres du Sénat des États-Unis, les candidatures républicaines s'imposent.

La lutte en 1896, à la convention républicaine, se fera, s'il faut en croire les pronostics, entre Harrison, Reed et McKinley

A moins d'un *dark horse*, c'est entre ces trois hommes-là que la convention nationale républicaine aura à choisir.

Aussi, au fur et à mesure que tel ou tel état élit ses représentants au Sénat, les partisans de l'un ou l'autre candidat possible se remettent à computer leurs chances de succès.

Jusqu'à ce jour, les amis de Harrison, l'ex-président, prétendent avoir pris de l'avant.

Ils réclament l'élection d'Elkins, dans la Virginie Occidentale, comme un signe précurseur de victoire. Elkins a été secrétaire de la guerre sous Harrison et il est toujours dévoué à son vieux chef. Il obtiendra certainement le vote des délégués du Sud pour le porte-étendard de 1888.

Il faut ajouter à cet appui, celui du général Lewell, de New-Jersey, de Carter, dans le Montana, et de Dolph, dans l'Orégon.

Mais les amis de Reed n'ont pas été inactifs. Le vétéran du Maine a pour lui toute la Nouvelle-Angleterre.

D'abord, M. Frye, du Maine aussi,—celui qui tout probablement le mettra en nomination,—a été réélu sénateur dans son état. Hoar, du Massachusetts, et Chandler, du New-Hampshire, sont aussi pour lui. Dans le Nord-Ouest, Burrows et Walcott sont pour Reed.

McKinley a gagné un bon point dans la Caroline du Nord, M. Pritchard.

Il est admis aujourd'hui que Harrison a de son côté les meilleurs agents d'élection et Reed, les meilleurs orateurs du parti.

McKinley n'a pour le supporter que son prestige comme auteur du projet de loi qui porte son nom. Il aura ses amis dans la convention.

Son plus terrible adversaire sera Reed, qui gagne des partisans tous les jours.

Harrison n'a guère que l'influence de son premier terme comme président.

D'après nous, tout indique que Reed sera le candidat républicain à la présidence.



Du côté démocratique les candidatures se dessinent moins.

Hill, de New-York, aurait une bonne chance, sans son opposition systématique à Cleveland.

Gorman était le préféré jusqu'à ce qu'il se fût livré au syndicat du sucre.

Les deux démocrates les plus en vue sont le sénateur Harris, du Tennessee, qui a servi le parti dans la Législature depuis près d'un demi siècle et l'honorable M. Wilson, de la Virginie Occidentale, l'auteur du projet de réforme du tarif.

On ne parle guère aujourd'hui de l'ex-gouverneur Russell, du Massachusetts, mais il est un candidat qui n'est pas à dédaigner. Il remporterait la Nouvelle-Angleterre et New-York mieux qu'aucun des autres ci-dessus nommés.

Le nom du vice-président actuel, l'honorable M. Stevenson, est aussi mentionné et il a d'autant plus de chance d'arriver qu'il ne porte aujourd'hui ombrage à personne et qu'il est le mieux qualifié. Stevenson est de l'Illinois.

Une chose certaine, c'est que, dans les deux partis, on donnera la préférence à un candidat de l'Ouest, qui sera à peu près certain de remporter l'état de New-York.

Faute d'autre, pour gagner la victoire, les républicains choisiront le gouverneur actuel de New-York, l'honorable M. Levi P. Morton, ex-vice-président des Etats-Unis.

Le choix de Plower, ex-gouverneur de cet état, s'imposera peut-être à l'attention de la convention démocratique.

Plower et Morton ont, tous deux, un gros sac et cela décidera probablement l'un et l'autre parti, car, aux Etats-Unis, peut-être plus que partout ailleurs, le dieu de l'argent a son trône et les pauvres gens lutteront des années avant de faire reconnaître leurs droits parce qu'ils faut trop de courbettes au pied de ses autels.

* * *

Il y a un peu plus d'un an, les républicains, ayant obtenu le contrôle de la Législature dans l'état de New-York, décidèrent de donner le coup de mort à leur plus rude adversaire, le Tammany Hall, de la cité de New-York.

Etabli depuis plus d'un demi siècle sur des bases rendues solides par un système de spéculation politique établi par la force même des circonstances, Tammany Hall avait la réputation d'être inexpugnable.

Ses adversaires, comprenant le point faible de cette institu-

tion, résolurent de tenir une enquête sur le système municipal de New-York, le chateau-fort des Tammanistes.

Le sénateur Lexow, qui avait proposé cette motion, fut nommé président du comité d'enquête.

Ceux-ci eurent un champ magnifique à exploiter; le système était pourri jusqu'à la moëlle des os.

Jamais dans l'histoire de la république une organisation, politique ou autre, n'avait porté plus loin un mode de spéculation plus corrompu.

Les révélations faites devant le comité Lexow ont étonné les plus ardents adversaires de Tammany Hall par la grandeur même de la dépravation de cette institution.

Le résultat de l'enquête fut tout ce que les républicains pouvaient désirer: un écœurement général et un soulèvement de l'opinion publique.

Comme l'on devait s'y attendre, il y eut un revirement étonnant aux élections qui survinrent sur ces entrefaites. Tous les candidats républicains aux plus hautes fonctions de la ville et de l'état furent élus par des majorités surprenantes; c'est à peine même si les démocrates réussirent à faire élire six représentants au Congrès sur un total de trente-quatre.

Mais l'épuration promise n'a pas encore eu lieu.

Les coupables véritables n'ont pas été punis et le parti des "honnêtes gens," qui est aujourd'hui au pouvoir, est en bonne voie de damer le pion à ceux qu'on a convaincus des fautes les plus graves.

Comme cela se pratique dans tous les pays du monde, les sauveurs du peuple, les hardis vengeurs de la morale publique, font preuve à leur tour d'une grande faiblesse, et tout indique que le système de corruption se continuera avec la seule différence que ceux qui en profiteront appartiennent à l'autre parti politique.

Les *bosses* du Tammany Hall sont aujourd'hui impuissants, mais les grands chefs républicains, Boss Tom Platt en tête, vont essayer à prouver bientôt au pays, qui a les yeux fixés

sur eux, que dans la voix du *boodlage* ils valent bien leurs devanciers.

Il n'y a guère qu'un ou deux apôtres indépendants de la morale publique et encore plusieurs doutent de leur sincérité.

Le plus sur de l'affaire c'est que les républicains ont réussi à merveille dans la partie hardie qu'ils ont engagée et, qu'ayant tous les atouts en mains, ils vont jouer à leur profit l'ancien jeu qu'ils avaient tant décrié.

Avec Morton pour gouverneur, Strong pour maire et le Boss Platt pour tirer les ficelles qui font danser les marionnettes à Albany, les républicains pourraient bien perdre en peu de temps tout le terrain qu'ils ont gagné dans l'estime du public.

L'avenir le dira !

* * *

Il y a partout des bigots et des fanatiques ; on en a découvert jusque dans la Pensylvanie, le grand état fondé par l'apôtre du libre arbitre par excellence.

Il y a quelques mois on y a traduit devant les tribunaux des religieuses auxquelles on reprochait un crime capital : celui de porter leurs robes sévères et modestes dans les écoles où elles avaient la permission d'enseigner.

Toutes les cours de l'état donnèrent gain de cause aux bonnes religieuses en décidant que chaque institutrice avait le droit de porter le costume qu'elle préférait, du moment où celui-ci ne blessait ni les convenances ni la morale.

Mais les fanatiques, furieux de cet échec et surtout du ridicule dont ils s'étaient couverts aux yeux de tout ce que le pays compte d'hommes aux vues larges et libérales, ne se sont pas tenus pour battus à si bon marché.

Ils ont décidé de s'y prendre autrement et de faire poursuivre par la Législature même l'habit religieux en ce qui concerne les institutrices.

Aucun d'eux n'a l'audace de dire un seul mot contre le caractère individuel des religieuses, ni même contre leur travail dans les écoles ; car les protestants les plus fanatiques admettent qu'elles sont les meilleures institutrices possibles.

Ce qui les fait enrager, c'est l'habit seul des bonnes sœurs.

Il est admis que l'*apaïsme* est plus puissant dans la Pensylvanie que dans aucun autre état du Nord et, pourtant, tous sont portés à croire que jamais la Législature de cet état n'aura une majorité assez bigote, fanatique et dépourvue de sens commun pour prêter l'oreille aux demandes ridicules des ennemis jurés des bonnes robes noires.

Ce serait un comble, surtout chez les pensylvaniens qui vantent chaque jour l'esprit libéral du fondateur de leur état.

C'est pour cela que personne ne croit ici que les bigots aient chance de succès.

La richesse et l'influence sont du côté des descendants de Penn et de ses disciples, et ceux-ci ne favoriseront jamais une loi qui proscrirait un habit de quaker si une femme de cette conviction religieuse jugeait à propos de porter le vêtement particulier à son sexe suivant cette croyance.

Aussi longtemps qu'on conservera en Pensylvanie le caractère neutre des écoles publiques, les électeurs de cet état ne sauraient exclure les religieuses de leurs institutions scolaires ; ce qui arriverait infailliblement si on les forçait à changer leurs vêtements caractéristiques.

* * *

Une autre espèce de détraqué, du même moule que ceux auxquels nous venons de faire allusion, vient de se distinguer dans un état plus éloigné, dans le Nébraska.

Son nom est Meyers, et il représente le comté de Brown dans la législature de l'état.

Sa marotte à lui, c'est l'expulsion de Mgr Satolli, le délégué

apostolique, qui a le grand tort de représenter le Souverain Pontife en ce pays.

Il vient de proposer à la législature une motion ayant pour effet, si elle est adoptée, d'insister sur le renvoi du saint prélat.

Le préambule déclare que la présence du légat italien est un empiètement sur la liberté individuelle par un pouvoir ecclésiastique étranger.

La résolution elle-même se lit comme suit :—

“ Résolu par la Législature de l'Etat du Nébraska que nos sénateurs et nos représentants au Congrès soient requis d'obtenir que le représentant non reconnu du pouvoir ecclésiastique, Mgr Satolli, soit renvoyé au delà des frontières des Etats-Unis d'Amérique.”

Cette proposition a été référée au comité des résolutions qui ne la renverra probablement pas en chambre pour discussion.

Même en ce cas, il est fort douteux que la majorité la prenne en considération.

Que diront M. Meyers et les quelques autres exaltés de son acabit, quand le Vatican aura élevé Mgr Satolli à la charge de nonce papal auprès du gouvernement américain, comme cela est fort probable dans un avenir très rapproché ?

* * *

A propos de Mgr Satolli, on doit lui soumettre ces jours-ci, un cas qui nous intéresse spécialement, nous, canadiens des Etats-Unis.

Nos frères de Danielsonville, Conn., ont à se plaindre de leur évêque.

Celui-ci, n'a pas cru devoir accorder à nos compatriotes de cette ville le droit d'avoir au milieu d'eux un prêtre parlant et comprenant le français.

Ils forment les neuf dixièmes de la paroisse, ils ont élevé

l'église à leurs frais et dépens, ils ne comprennent pas l'anglais, généralement parlant, et malgré tout cela Sa Grandeur veut leur imposer un curé et un vicaire irlandais, qui ne parlent pas un mot de la langue immortelle des Lamartine, des Victor Hugo et des Lafayette.

Le Dr Leclair, un brave patriote de la localité intéressée, a été choisi pour se rendre auprès de Mgr Satolli auquel il doit exposer ses griefs.

Nous n'avons pas le moindre doute que sa mission sera couronnée de succès et que Monseigneur de Danielsonville rendra ensuite justice à nos compatriotes.

* * *

Pour beaucoup de gens, les Etats-Unis ont été regardés depuis des années comme la Terre Promise. La très grande majorité sont bien revenus de cette illusion, mais on en rencontre encore un grand nombre qui croiront toujours et quand même qu'il suffit d'y venir planter sa tente pour arriver millionnaires en peu de temps.

On ne comprendra jamais, en certains quartiers, qu'il faut y travailler aussi fort qu'ailleurs pour amasser sa petite fortune, et que, si le soleil de l'or y luit pour tout le monde, ses rayons ne se font pas également sentir pour tous ceux qui recherchent sa lumière bienfaisante.

Un fait certain, cependant, c'est que, toutes choses considérées, la république américaine compte plus de millionnaires qu'aucun autre pays du monde.

Mais parce qu'on a des millions en est-on plus heureux ?

Les rapports récents de la presse semblent indiquer le contraire.

En effet—pour n'en mentionner que quelques-uns, en passant :—M. J.-K. Vanderbilt est en délicatesse avec sa femme à propos d'affaires d'intérieur.

Drayten, qui a épousé la fille du millionnaire Astor, est

aussi en instance auprès des tribunaux à propos églagement de dissentiments intimes.

Et ainsi de suite. Elle n'est guère gaie la vie du millionnaire américain.

Mais même si nous comptons des centaines de millionnaires, il ne faut pas oublier que nous avons en ce pays des milliers de pauvres gueux qui, bien que ne mourant pas de faim, sont convaincus que le Pactole ne coule dans aucun des quarante-quatre états de notre République.

La grande sécheresse de l'été dernier a créé une extrême misère dans plusieurs parties des états de l'Ouest central, surtout dans le Nébraska.

D'après les compilations du *Manufacturers' Record*, basées sur les rapports officiels du département de l'Agriculture, il appert que la récolte de 1894 n'a donné dans le Nébraska, que treize millions de minots contre cent-cinquante-sept millions, en 1893.

Dans le Dakota-Sud, que l'on vient d'ouvrir à la culture, on n'a récolté qu'un million et demi de minots l'année dernière contre vingt millions et demi de minots, l'année précédente.

Le Kansas a diminué de cent millions à quarante et un, et l'Iowa, de deux cent cinquante millions à quatre vingt-un.

Ainsi le déficit total dans ces quatre états seulement a atteint le chiffre énorme de 361,000,000 de minots, soit en argent, la valeur de cent cinquante et quelques millions de dollars.

On peut se faire par là une idée de l'indigence et du dénuement des cultivateurs de l'Ouest.

Et personne ne s'imagine—on est trop pratique pour cela en ce pays—que ceux qui ont des millions à jeter par les fenêtres, vont se donner la peine de porter leur or si loin pour venir en aide à des milliers qui sont menacés de mourir de faim.

Il s'est fait récemment un mouvement parmi nos représentants dans le Congrès ayant pour but de restreindre les lois de l'immigration.

Il y a place en ce pays pour des millions et des millions, mais encore faut-il que les nouveaux arrivants ne soient pas de cette classe dangereuse qui menace aujourd'hui la civilisation dans le vieux monde et qui pourrait avoir ici un champ plus libre pour mettre à exécution leurs projets impossibles de régénération sociale. Cependant, s'il faut en croire les chiffres fournis par le bureau des statistiques à Washington, il n'y a guère lieu de s'alarmer outre mesure.

En effet, on a constaté que le nombre total d'immigrants venus ici en 1894 n'a été que de 288,020 contre 440,793, en 1893.

On s'attendait à un décroissement, à cause de la crise générale qui s'est produite, mais on ne croyait pas qu'il serait aussi considérable.

Et pourtant il y a encore mieux que cela.

Si l'on compare ces chiffres à ceux du bureau d'émigration—c'est-à-dire au nombre d'américains émigrés pour ne plus revenir—on constate que la population n'a augmenté, que de 97,180.

En effet, on a compté que 190,840 personnes étaient parties du pays pendant l'année écoulée.

Si ces statistiques officielles ont une signification quelconque, elles veulent dire que l'immigration s'est restreinte d'elle-même, sans la nécessité de lois à cet effet, et que, d'un autre côté, le surplus de notre population s'en va à l'étranger se créer de nouvelles demeures.

On ne sait à quelle catégorie de citoyens appartiennent ceux qui sont partis, mais il est connu que la majeure partie de ceux qui nous sont arrivés sont de cette classe

d'immigrants que le bon oncle Sam aimerait mieux voir chez eux qu'ici.

Aussi il est plus que probable que le projet de loi, ayant pour but de restreindre l'immigration, sera adopté sous peu par le Congrès.

Cela n'empêchera pas nos frères du Canada de venir grossir notre petit million, car, de tous les immigrants, les américains préfèrent les nôtres aux représentants de toutes les nations européennes.

Pour le bien du Canada, nous préfererions que nos compatriotes n'abandonnent pas leur cher pays, mais quel est l'homme qui osera s'opposer aux décrets de la Providence, qui dirige vers nous le flot incessant de l'émigration canadienne ?

Nous n'invitons personne à venir grossir notre nombre, mais à tous ceux qui croient devoir se joindre à nous, nous souhaitons la plus cordiale bienvenue.

Fall River, Mass.

CHARLES R. DAoust.

“ Enregistré conformément à l'acte des droits d'auteur.”

A TRAVERS LA VIE

ROMAN DE MŒURS CANADIENNES

PAR

JOSEPH MARMETTE

PREMIÈRE PARTIE (*suite*)

AU COLLÈGE

CHAPITRE III

LA VIE AU COLLÈGE

Après ces vacances bien remplies, nous retrouvons Lucien Rambaud au collège de S***, sur le déclin d'une des premières journées de septembre, 186*. Depuis deux mois, les échos, endormis dans ces murs séculaires et maussades, n'ont pas été réveillés dans leurs niches poussiéreuses par messieurs les élèves. C'est le jour de la rentrée.

Après nous être frayés un chemin malaisé à travers une infinité de véhicules, remplis d'effets de tout genre, et qui bloquent les abords de la porte d'entrée, après nous être glissés entre des entassements de malles, de matelas, de lits de sangle et de lave-mains, nous parvenons dans le grand

corridor, près d'un groupe d'élèves qui s'agitent, parlent, crient et rient tous à la fois.

— Bonjour Lucien !

— Bonjour Jules !

— Tiens, Paul !

— Ça va bien !

— Merci, et toi ?

— Très bien.

À la conversation animée de ces messieurs, à leur désinvolture, au laisser-aller de leur *capot*, (1) de leur ceinture et de leur casquette crânement aplatie sur l'oreille droite, nous reconnaissons tout de suite en eux des *anciens* et des *bons vivants*. Le type en est partout le même, classique comme les auteurs sur lesquels ils pâlisent depuis septembre jusqu'en juillet.

Pour être ancien au collège, il faut avoir fait au moins un pèlerinage de deux ou trois années dans les sables arides des déclinaisons et des verbes latins, usé trois ou quatre paires de manches sur l'épitomé, avoir eu enfin les honneurs d'une présentation préliminaire aux héros de l'antiquité par l'entremise de l'assommant auteur du " De viris illustribus."

Mais ces avantages ne suffisent pas à un ancien pour lui mériter le titre de bon vivant. Ennemi du silence et des leçons, cauchemar des maîtres de salle, victime du maître d'étude et souffre-douleur des professeurs, le bon vivant a toujours un pensum en perspective, un pion à ses trousses et un livre prohibé dans son pupitre ou dans la doublure de son capot. Il parle quand il devrait se taire et se tait quand il lui faudrait parler, devenant tout à coup muet à l'heure redoutable de la leçon. Ayant du reste généralement bon cœur, du talent et beaucoup d'amis.

Si le jour de la sortie des classes lui représente l'idéal du

(1) Le *capot* fut à l'origine une imitation du costume des coureurs de bois et remonte, avec ses lisérés blancs, à l'époque de Mgr de Laval. Ceci, me dit M. l'abbé H.-R. Casgrain, est mentionné dans l'histoire manuscrite du séminaire de Québec.—J. M.

bonheur, celui de la rentrée en est bien l'antipode. Pendant deux mois il a nargué la sérénité, les pensums, le latin et le grec, fait fi des maîtres, des excentricités et des abominations culinaires, ainsi que des odeurs rances du réfectoire ; pendant huit semaines il s'est roulé dans le plaisir et la joie, comme l'abeille dans le calice et le pollen d'or des fleurs, et, le dernier jour des vacances arrivé, il lui faut brusquement tourner le dos à toutes ces jouissances et reprendre mélancoliquement le chemin cahotant qui mène à la science entre deux haies épaisses dont l'une est faite toute d'abnégation, tandis que l'autre laisse pendre aux bords de la route quelques fleurs souvent, hélas ! trop près des épines.

Deux mois de vacances ! Que c'est long... avant la sortie, mais court quand on se retrouve après quelques semaines de francs et joyeux ébats ! Mais le bon vivant a un grand fond de philosophie à lui. Ça l'ennuie ferme la rentrée, mais il n'en laisse rien paraître. Aussi semble-t-il déjà tout entier à ses amis qu'il revoit avec plaisir, et aux *nouveaux* qu'il va bien taquiner un peu pendant quelques jours.

Le nouveau ! En voici un dont l'existence n'est pas rose aux débuts de la vie collégiale ! Voyez cet adolescent au teint rosé, aux cheveux fraîchement coupés sur un front candide. Le *capot* boutonné jusqu'au menton, la ceinture de laine verte, vierge de plis et de taches et dont les franges lui descendent modestement sur la hanche gauche, la casquette roide sur la tête comme le couvre-chef d'un pompier, il passe sans bruit entre les groupes d'anciens, les regarde étonné, va furtivement de ci, de là, hésitant, sans trouver ce qu'il cherche. Enfin il se hasarde à demander en rougissant où se trouve le dortoir.—La première chose à faire pour l'élève est d'aller placer son lit et ses effets dans cet entrepôt du sommeil, endroit chéri des paresseux.

Par malheur, notre ingénu s'est adressé à Paul Morel, grand joueur de tours, et qui lui indique la première porte en vue. Le nouveau s'y dirige, trainant son lit de sangle à

la remorque. Il ouvre la porte et va entrer quand de grands éclats de rire l'arrêtent sur le seuil. C'est la salle d'étude.

—Ah! ah! s'écrie Paul en s'esclafant de rire, tu n'as pas besoin de porter ton lit à l'étude. On y dort assez bien sans cela!

Grâce à quelque camarade moins facétieux, le nouveau trouve enfin le dortoir, habituellement situé sous les combles et où il place naturellement son lit dans un endroit bien exposé aux regards du maître: les anciens, le bon-vivant surtout, plus expérimentés, ayant eu soin de s'emparer tout d'abord des meilleurs postes, de ceux où l'on est caché par une cheminée, par l'angle d'un mur et derrière lesquels on peut s'ébaudir et se livrer à quelque gaminerie sans être aperçu du maître qui surveille le coucher.

Laissons le dortoir, où il reste à peine assez de place entre chaque lit pour y laisser passer un maigre écolier, et descendons rejoindre le gros des élèves.

La cloche se fait entendre. Il est six heures du soir, heure néfaste où prennent fin les jeux non-interrompus de huit semaines de liberté, pour commencer les dix longs mois de contrainte qui composent l'année scolaire. A ce signal, auquel ils sont habitués d'obéir comme des troupiers au clairon, les anciens prennent le chemin de la salle. Les nouveaux suivent, emboitant le pas derrière leurs aînés.

Pour donner une idée du contraste qui devait si désagréablement frapper Lucien, entre la vie libre qu'il menait au grand air pendant les vacances et la réclusion pénible dans laquelle il lui fallut, durant sept années, passer dix interminables mois, nous allons résumer la vie d'un interne depuis l'heure du lever jusqu'à celle du coucher. En analyser un jour, c'est faire l'histoire de toute l'année scolaire.

A part un pensum de plus ou de moins, une aile de poulet aux jours de très grandes fêtes, la visite d'un parent au parloir et quelques-unes de ces escapades qui excitent la hâte et font redoubler la vigilance des maîtres de salle e:

d'étude, tous les jours de la vie collégiale sont tissus de la trame la plus uniforme.

A cinq heures du matin, l'été, durant l'hiver, à cinq heures et demie, premiers coups de cloche dont les tintements, désagréablement prolongés, agacent le tympan des dormeurs. Le maître se précipite hors de sa chambre et fait faire un saut de cœur aux plus endormis, en criant d'une voix de stentor :

—*Benedicamus Domino ! . . .*

S'il n'en souvient bien, cette injonction de louer le Seigneur rencontre assez peu d'enthousiasme chez le plus grand nombre des élèves qui ont, du reste, pour excuse, d'avoir les idées encore un peu noyées dans les brumes du sommeil. Adieu, repos ! adieu, beaux songes ! et toi, cher bon lit, si douillettement chaud en hiver, il faut s'arracher brusquement de tes enlaçantes couvertures !

Le temps accordé à la toilette est des plus restreints, et si les miroirs sont tolérés au dortoir, c'est qu'il est bien établi que l'élève n'a pas le temps de s'y regarder. Quinze minutes après le réveil, la cloche fait entendre de nouveau sa voix impitoyable et tous doivent être prêts à partir. Malheur à celui dont la main trop empressée a fait sauter le bouton qui retient le faux-col à la chemise ; on ne lui accorde pas dix secondes pour y suppléer ! Il lui faudra remplacer par des épingles, à la salle ou à l'étude, le bouton absent ; opération qui offre le double agrément d'être fort ardue et de gêner les mouvements du cou pour le reste de la journée.

On se dirige vers la salle. Lorsque le bon vivant a décidé de dormir à l'étude du matin, il a soin de s'y préparer de la manière suivante. Il s'habille en deux tours de mains et se jette sur son lit en attendant qu'on laisse le dortoir. Et puis, il se lève bien doucement, ne regarde que d'un œil l'aurore qui flamboie à travers les fenêtres, et marche le plus lentement qu'il peut derrière ses chefs de file ; de cette façon il garde au logis ses facultés somnolentes qui lui tiendront fidèle compagnie jusqu'à l'heure du déjeuner.

Mais si quelque lecture attrayante, ou une fièvre de paresse, ne lui a pas permis de faire son thème ou sa version aux heures d'étude de la veille, il lui faut se tenir bien éveillé pour réparer tant bien que mal, le matin, tout le temps perdu le soir précédent. A cet effet, il se remue le plus possible en descendant du dortoir. Il donne un croc-en-jambe à celui qui le précède, guette le détour d'un corridor pour pousser brusquement Lucien sur Paul qui dort en marchant, et ne finit ses taquineries que lorsque, la prière du matin terminée, il se voit mis à la question *ubi, quo, quâ, undè*, empêtré dans une tournure latine, tenu en échec par la césure introuvable d'un hexamètre sien aussi boiteux de rythme que dépourvu d'idée.

Cette heure d'étude qui précède le déjeuner est la plus silencieuse de la journée ; chacun s'y occupant, à part les dormeurs obstinés, à errer dans les steppes arides de la syntaxe latine, à brouter les chardons du jardin des racines grecques, à tendre toutes les fibres de son cerveau sur les verbes contractes, ou à éculubrer un thème qui vaudra probablement au moins une heure de retenue à son coupable auteur.

A sept heures, nouvelle volée de cloche qui coupe ici un vers en deux, met là, fin aux divagations d'un traducteur de Platon en train de prendre Criton pour le Christ, arrête plus loin un malheureux fabricant de thème sur l'écueil d'un dix-septième barbarisme, et tire brusquement du sommeil un élève de quatrième endormi par la cadence monotone d'une décade rétive aux freins de la mémoire.

Sautons à pieds joints par-dessus le maigre quart-d'heure d'un déjeuner plus maigre encore et dont le pain et le beurre, avec une espèce de liquide rougeâtre désigné sous la dénomination fantaisiste de thé ou de café, faisaient autrefois tous les frais.

Suivent dix minutes de récréation et puis la messe basse, qui se dit habituellement au chant des cantiques. La messe terminée, les internes après avoir été prendre à

l'étude leurs livres de classe, se rendent à la grande salle où ils attendent silencieux que l'on appelle à son tour chaque division.

Peu à peu la pièce se vide, et les portes des différentes classes disséminées dans le vaste édifice se referment sur leurs habitués de tous les jours.

Quelles sont longues pour le bon vivant les soixante minutes qui précèdent neuf heures ! Chacune de ces trois mille six cents secondes renferme ses angoisses et son cauchemar. Heure redoutable entre toutes, pendant laquelle la crainte et l'espérance, l'abattement ou la joie finale tiraillent tour à tour les cerveaux indolents ; temps où l'écolier fautif oublie tout autre chose pour concentrer ses facultés mentales sur une seule et muette interrogation : *me la demandera-t-il ?*, heure plus lourde que le rocher d'Enclade, heure de remords et d'expiation, heure de la leçon, c'est de toi qu'il s'agit enfin !

Le maître et les élèves se sont assis.

Pendant que le professeur range solennellement ses livres sur sa tribune, et met à portée de main son redoutable cahier de notes, avec le crayon qui les doit marquer, tout à côté de sa tabatière et de son mouchoir à larges carreaux rouges, ceux d'entre les élèves qui ne savent pas la leçon du jour se précipitent sur le livre qui la contient et dilatent tout leur être dans les aspirations effrénées d'une mémoire aux abois. Courbés sur le volume, se bouchant les oreilles pour n'être pas distraits par les chuchotements des voisins, les muscles du front saillants par suite d'une immense tension d'esprit, ils sont là immobiles, pompant avec une avidité fébrile tout ce dont leur mémoire—éponge parfois mal formée par la nature et souvent durcie par la paresse—peut s'imprégner en quelques instants.

Hélas ! ce zèle intempestif cause la perte de plus d'un malheureux. Le maître—souvent malin—avise le plus absorbé des étudiants, et, d'une voix qui tonne à l'oreille de celui qui est interpellé, comme retentira la trompette de l'archange au jugement dernier :

—Monsieur Rambaud ! dit-il en se mouchant bruyamment.

La première victime ainsi désignée sent un frisson courir jusque dans la moelle de ses os, et se lève en brûlant du regard les premières lignes à réciter.

Avec quelque assurance, Lucien part, passe sans broncher sur la première phrase, hésite un peu, puis s'embarrasse à travers la seconde, s'arrête, en jetant un regard navrant de détresse sur son voisin pour qu'il lui souffle ce qui doit suivre —tricherie aussitôt prévenue par l'œil d'Argus du professeur—et finit, après un pénible silence de plusieurs secondes, par retomber sur son banc, écrasé par cette apostrophe terrifiante du maître :

—Vous ne savez pas votre leçon ! Vous me l'étudierez pendant la récréation, *en silence*, jusqu'à ce que vous me l'ayez récitée !

Et le maître passe à un autre cancre qui, ayant eu cinq minutes de plus que le premier, bredouille une phrase en sus et s'assied bientôt à son tour avec la triste perspective d'être privé d'une heure ou deux de récréation. (1)

Enfin, l'heure terrible a égréné sa dernière seconde sur la classe silencieuse, et l'on passe à la traduction des auteurs latins ou grecs.

(1) Il n'y a pas très longtemps que l'on a changé, dans plusieurs de nos collèges, le genre de punition qui consistait à faire étudier les élèves négligents pendant *toutes* les heures de récréation, ainsi que les jours de congé. Autrefois, pour peu qu'un maître s'acharnât contre un élève—cela s'est vu, je le sais !—celui-ci pouvait être privé d'exercice durant la plus grande partie de l'année, ce qui était on ne peut plus préjudiciable à la croissance de l'adolescent.

Nous avons connu des victimes de cette absurde et barbare coutume, qui, pendant les dix mois de l'année scolaire, ne prenaient pas quinze jours d'exercice. Aussi ces enfants finissaient-ils par devenir parfaitement abrutis et anémiques, et ni le professeur, ni l'enseignement ne gagnaient rien à une discipline aussi cruelle qu'inconsidérée.

Aujourd'hui, je crois, on se contente, dans la plupart de nos collèges, de faire passer les paresseux trois heures à la salle d'étude pendant les jours de congé ; ce qui est suffisant pour les punir et ne saurait du moins affecter leur santé.

Habituellement, le bon vivant ne fait pas grand effort pour écouter ce que disent ces doctes mais peu récréatifs auteurs, et se livre alors à une foule d'occupations qui n'ont rien de commun avec les graves écrits des anciens. Il lit à la dérobée, orne de dessins fantastiques les marges de ses livres, découpe des hiéroglyphes sur la table avec la pointe de son canif, badine avec son voisin, si celui-ci lui ressemble, ou le fait endêver s'il est soupçonné d'espionnage.

A dix heures, l'on prend un quart d'heure de récréation après lequel on se rend à l'étude. L'heure qui suit voit peu de travailleurs frénétiques ; beaucoup lisent, un grand nombre flânent, et quelques-uns, enfin, mâchent en ruminant l'herbe coriace de l'instruction classique.

A onze heures et quart, on ferme livres et pupitres pour aller marmotter à la salle un court chapelet après lequel a lieu le dîner.

Il paraît que sur ce dernier article, il y a encore eu amélioration dans nos collèges en ces derniers temps. Aussi en offrons-nous nos félicitations cordiales à messieurs les directeurs de nos pensionnats, et surtout aux élèves—Car tous ceux de mon temps se rappellent l'abominable cuisine collégiale qui a fait de presque nous tous une génération de dyspeptiques à outrance. — Le coût de la pension n'était pas bien élevé, c'est vrai ; mais vraiment aussi la table ne valait pas cher, et notre estomac justement rancunier a gardé une aversion éternelle pour les infâmes ragoûts *spartiatiques* qui composèrent la pitance ascétique de notre adolescence.

Après le dîner, une heure de récréation, toujours passée dans la cour, les jours de beau temps. L'amusement de fondation est le jeu de balle, et c'est celui que pratiquent le plus grand nombre d'élèves. Quelques-uns, cependant, doués d'une nature moins remuante, se promènent par groupes qui adoptent chacun son coin et n'en sortent pas ; mal reçu serait l'intrus qui oserait s'y aventurer, surtout dans celui des bons vivants qui n'aiment pas les mouchards.

Entre une heure et deux, étude suivie de deux heures de

classe dont la première partie est traversée par les mêmes angoisses que l'heure de la leçon du matin.

Après la classe vient une demi-heure de récréation pendant laquelle on grignotte à belles dents autrefois le pain sec de la collation. C'est alors que le liseur fait le tour de la salle pour emprunter un livre amusant. Car l'heure et demie d'étude qui va suivre est pour lui le temps de grande débauche de lecture. Quel plaisir n'a-t-il pas alors, lui, captif, à battre les prairies et les bois avec les héros aventureux de Fenimore Cooper, de Gustave Aymard ou de Gabriel Ferry dont l'admirable *Coureur des Bois* a exalté et fera rêver encore bien des jeunes cervelles.

Un livre qui avait beaucoup de vogue parmi les collégiens de mon temps, c'est le siège de la Rochelle, roman archidémoté de Mme de Genlis. Cette œuvre fadasse a fait soupirer bien des cœurs adolescents et suscité les perquisitions sévères de plus d'un pion flairant quelque brochure suspecte.

Si la surveillance est rigoureuse à ce sujet, les ruses pour la déjouer n'en sont pas moins ingénieuses. Il est très facile au maître de s'apercevoir, de la tribune élevée où il préside, si un élève lit ou étudie. La tension d'esprit étant moins forte chez le liseur, sa physionomie offre une expression plus calme qui le trahirait tout de suite, quand même le mouvement des pages qu'il lui faut tourner souvent ne le dénoncerait pas.

Mais la question est de reconnaître ceux qui font de la lecture de contrebande et de les surprendre en flagrant délit de roman. Là git la difficulté, les liseurs de livres défendus au collège étant habituellement gens d'esprit fort inventif de leur nature. Aussi se méfie-t-on de ces Machiavel en herbe et les place-t-on sur les bords de l'allée qui coupe perpendiculairement les rangées de pupitres par le milieu, et dans laquelle rôde souvent le pion qui, *sicut lupus, circuit quærens quem devoret*, et jette, en passant, un regard scrutateur sur les livres qui sont à la portée de son regard.

Cependant, comme ce douanier à l'affût de contrebande de brochures prohibées ne saurait rester debout pendant une heure et demie, il faut bien qu'il s'en retourne s'asseoir.

A peine a-t-il tourné le dos pour gravir les trois ou quatre degrés de la tribune que plusieurs délinquants, placés près de l'allée, ont vite fait de replacer par-dessus la grammaire latine ou grecque, ouverte en évidence sur le pupitre, un livre qu'ils avaient fait glisser sur leurs genoux en voyant le gardien descendre de son observatoire.

Une fois là, celui-ci n'est guère à craindre et les coupables s'enfoncent dans la sécurité de leur crime, derrière un rempart de livres de classe savamment élevé sur le point culminant du pupitre, dès le commencement de l'étude, et jetés là avec une négligence que l'on dirait innocente.

Mais, " toujours ce beau désordre est un effet de l'art," d'un art affiné, tout comme ce petit trou de la grosseur d'un pois et percé dans la grande visière verte dont beaucoup d'élèves se coiffent, soit disant pour se protéger la vue contre la lumière du gaz. C'est par ce mâchicoulis que le liseur, sans qu'il y paraisse, observe l'ennemi et fait disparaître d'un coup de doigt félin la pièce du délit, si la sentinelle soupçonneuse vient à descendre de son poste d'observation.

Il en est de plus retors qui feignent l'inquiétude, l'anxiété, pour attirer sur eux l'attention du pion et se faire confisquer quelque production bénigne de la bibliothèque de Mame et qui, tandis que le ravisseur s'en retourne glorieux avec ce trophée dû à sa vigilance et à sa perspicacité, sortent sournoisement de leur *capot*, un vrai roman, recouvert de papier gris, comme un livre de classe, et le lisent effrontément au nez du maître dont l'âme candide ne saurait soupçonner une pareille dépravation. (1)

(1) Que l'on n'aille pas conclure qu'il s'agisse habituellement de mauvais livres. Pendant nos sept années de collège l'un des romans les plus osés qui ait circulé parmi nous fut l'anodin *Siège de la Rochelle* que nous avons mentionné plus haut. On voit qu'il n'y avait pas de quoi fouetter un maigre chat.—J. M.

De six heures à six heures et demie, on dit le chapelet et l'on fait une lecture spirituelle qui souvent ne doit pas l'être outre-mesure, puisque bon nombre s'endorment à la voix monotone du lecteur.

Suit le souper, autrefois composé de pain et de beurre, ainsi que d'un hachis auquel son apparence et sa saveur équivoques ont valu depuis longtemps une dénomination des plus naturalistes.

L'heure de la récréation du soir est surtout celle de la causerie, vu qu'on la passe généralement à la salle. Les plus avancés, les studieux, parlent sciences, lettres ou histoire, tandis que les autres causent des mille et un riens qui peuvent s'ébattre dans la cervelle d'un écolier de douze à dix-huit ans : souvenirs de vacances, récits de niches faites aux maîtres de salle ou d'étude, sourdes imprécations contre la vie d'internat, aspirations à voir se rompre bientôt la monotonie d'une existence détestée de la plupart.

Les trois-quarts d'heure d'étude subséquents sont les plus silencieux de la journée. Peu de travailleurs ; quelques-uns lisent ou rêvent, à moitié éveillés, les autres dorment sur les deux poings. Il n'est pas jusqu'au maître lui-même qui ne subisse l'influence de cette atmosphère de somnolence répandue dans la salle et qui ne se surprenne à dodeliner de la tête.

Enfin, neuf heures sonnent et toute la communauté prend le chemin béni du dortoir.

Tandis que chacun se déshabille, il se fait à haute voix une lecture édifiante, tirée de la vie des saints et que personne n'écoute, pas même souvent le maître qui préside au coucher. Ainsi, il me souvient que nous lûmes pendant plusieurs semaines toujours la vie du même saint personnage qui, au dire de son biographe, avait eu la mésaventure de mourir de la pierre. Ce qui, tous les soirs, nous procurait un moment de douce gaieté.

Une facétie de ce genre réussit moins à Lucien Rambaud qui ayant à dire que saint Benoit passait ses jours entre les

LA COMPAGNIE D'ASSURANCE SUR LA VIE

The Manufacturers'

Capital autorisé - - - \$2,000,000.00

Surplus au-dessus de - - - 671,000.00

Président :

G. GOODERHAM, président de la Banque de Toronto

Gérant pour la Province de Québec :

J.-F. JUNKIN - - - - - Montréal

Bureau de Direction pour la Province de Québec :

Président : ROBERT ARCHER - - - - - Montréal

Directeurs :

HON. J.-A. OUMET, M. P., Ministre des Travaux Publics.

R.-R. McLELLAN, M. P., pour Glengarry

A.-G. McBEAN, Marchand de Grains - - - Montréal

J.-D. ROLLAND, Fabricant de Papier - - - " "

A.-F. GAULT, Marchand en Gros - - - " "

D.-D. MANN, Entrepreneur - - - " "

WM. STRACHAN, Industriel - - - " "

Les Polices émises par cette Compagnie sont non confiscales et sans condition, et la seule clause obligatoire est le paiement des primes.

C'est une Compagnie Canadienne et c'est la compagnie d'assurance qui possède le plus fort capital du continent ;

Cette Compagnie fera des avances comme prêts sur la garantie de ses polices ;

L'immense somme d'affaire qui est déjà en voie prouve qu'elle a la confiance du public ;

Le nombre considérable de ses riches actionnaires garantit amplement le règlement de toutes les obligations de la Compagnie ;

Dans chaque cas, les primes sont réduites aussi bas que le permet une sûreté absolue ;

Les taux sont les meilleurs et vous épargnez de l'argent en vous assurant dans cette Compagnie ;

Quatre-vingt-dix pour cent de toute accumulation de profits léchoit aux assurés.

On peut obtenir tous autres renseignements du Gérant du Département Français.

H. C. BELLEW,

Gérant du Département Français.

Chambre 4a, No 162, rue St-Jacques,

On demande de bons agents.

MONTREAL.

Le Traité Français

BONS VINS A BON MARCHÉ

La Compagnie des Vins Clarets de Bordeaux

établie à Montréal en vue du traité français, offre comme encouragement, durant ce mois seulement, aux Connaisseurs Canadiens des bons vins purs, à \$3.00 et \$4.00 la caisse de 12 grandes bouteilles d'une pinte, aussi bons qu'importe quels vins de \$6.00 et \$8.00, vendus si longtemps partout sous son étiquette. On les trouve dans tous les hôtels et clubs de première classe, et ils sont recommandés par les meilleurs médecins comme étant parfaitement purs et tout à fait convenables pour l'usage des invalides. Ils comprennent des

Clarets, Sauternes,

Vins de Porte et Sherries

Ne prenez pas d'autres marques et
épargnez de l'argent

Vendus par tous les Epiciers de première classe

Si nous ne l'avons pas en stock, adressez directement pour la liste
des prix et renseignements, à la

BORDEAUX CLARET Co'y

(LA CIE DES VINS DE BORDEAUX)

30 Rue Hopital, Montréal.

Tél. 2424

jeûnes et les veilles, lut hardiment qu'il les passait entre les jeunes et les vieilles ! Lucien connaissait déjà cette figure du discours si drôlement appelée contre-petterie ; mais mal lui en prit de l'avoir trop hardiment appliquée.

—Benêt vous-même ! Allez vous coucher, et vous me copierez mille vers ! hurla le pion, au milieu de l'immense éclat de rire provoqué justement par les prétendues mortifications peu édifiantes du très grand saint.

Les lumières s'éteignent, les lits de sangle craquent sous le poids de ceux qui s'y installent en y cherchant la position la plus agréable. Déjà quelques ronflements grondent dans le vaste dortoir, et puis un rire étouffé s'échappe d'un coin perdu dans l'ombre.

—Silence ! hurle le maître qui se dirige vers l'endroit d'où est parti le bruit. Mais le farceur, qui feint d'abord de dormir du sommeil du juste, finit bientôt par être la propre victime de sa ruse et s'endort en paix avec sa conscience qui, après tout, n'a pas grand'chose à lui reprocher.

Et, tandis que cent bruits divers font encore tressaillir au loin la ville, le silence étend ses grandes ailes d'oiseau nocturne sur le collège endormi.

D'après cet aperçu de la vie d'interne, l'on comprend combien Lucien Rambaud, avec son tempérament sensible et rêveur, était peu fait pour une existence aussi monotone et d'une rigidité monacale. Aussi, à mesure qu'il croissait en âge et que ses penchants pour les choses miroitantes du monde se développaient en lui, sentait-il s'accroître de jour en jour son aversion pour la vie collégiale.

Pendant l'année qui suivit les vacances où il s'était épris d'Alphonsine Ménard, il chercha à se consoler de l'éloignement de sa cousine en se jetant dans les bras de la poésie. La Muse se vengeait de la violence que Lucien lui avait fait subir, en poursuivant à son tour le jeune homme de ses taquineries.

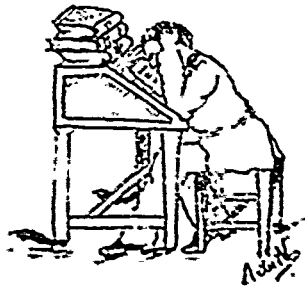
Il emprunta d'un voisin le traité de versification française que l'on n'étudie qu'en seconde—il n'était encore qu'élève de

troisième—et se mit à chercher en tâtonnant l'art de rimer en français cadencé. Pour ce qui est des vers latins, il en évitait la fréquentation avec une terreur profonde, ne se sentant jamais si malheureux que lorsque le devoir du jour consistait à aligner une douzaine d'hexamètres.

En cachette,—il était sévèrement défendu de faire en français la cour aux vierges du Parnasse—Lucien se mit à rimaiter à toute heure du jour. Il va sans dire que le nom d'Alphonsine figurait dans la plupart de ces élucubrations remplies d'*yeux bleus comme les cieux*, de *soupirs*, de *séplirs*, inondées de *pleurs* et de *fleurs*.

Comme ces productions étaient par trop débordantes de sentimentalité et qu'elles auraient pu attirer quelque mauvaise affaire à leur deux fois coupable auteur, il avait soin de les porter sur lui, dans un calepin qui renfermait une note que lui avait donnée sa cousine.

En dépit de ces incursions furtives, souvent répétées dans les plates-bandes de la Muse Erato, Lucien n'en fit pas moins une assez bonne année : les compositions françaises que l'on commence à écrire en troisième l'intéressant assez pour qu'il y apportât toute l'attention dont il était capable. Avec ses nombreuses lectures et sa grande imagination, il fut tout aussitôt le premier de sa classe en composition : succès qui le réhabilita de beaucoup aux yeux du professeur et de ses camarades, car il n'avait guère brillé jusque là. Aussi cette année lui parut-elle moins désagréable que les précédentes. Ce qui n'empêcha point qu'il vit arriver de nouveau les vacances avec une ultime satisfaction.



CHAPITRE IV

PREMIÈRES AMOURS



LUCIEN Rambaud avait maintenant plus de dix-sept ans. Quoiqu'il fût encore assez petit de taille, on ne pouvait plus le considérer comme un enfant, dans la supposition même où le léger duvet noir qui se dessinait en accent-circonflexe sur sa lèvre supérieure n'y eût pas encore élu domicile. Il est vrai que ce léger indice de virilité repré-

sentait aussi bien des coups de rasoir !

Cette année-là, Alphonsine Ménard ne vint pas à Saint-Omer, ce qui fut cause qu'une autre la remplaça, mais plus sérieusement cette fois, dans les aspirations amoureuses et poétiques de son cousin.

Deux jeunes parentes de M. Morel, invités au mariage d'une de leurs amies qui habitait non loin de Saint-Omer, profitèrent de l'occasion pour aller passer quelques jours chez leur cousin Morel qui les en avait souvent priées. Celui-ci était l'hospitalité personnifiée, et il faisait bon voir son excellente figure apparaître, lorsqu'il allait au-devant de ses hôtes, dans l'encadrement de la porte au-dessus de laquelle il avait fait graver, en lettres d'or, cette invitation si charmante dans sa simplicité : ASILE CHAMPÊTRE.

Ce fut par une tiède soirée de juillet, que Paul Morel amena chez son père son cousin Lucien Rambaud, par le

présenter aux deux étrangères arrivées durant l'après-midi. Celles-ci, en compagnie de la famille Morel, se tenaient accoudées sur la balustrade d'une terrasse qui s'étend autour de la maison.

L'une des deux jeunes filles, Mlle Julia Beauvais, était brune et de carnation chaude. Ses yeux étaient noirs, vifs, gais ; et ses lèvres, d'un dessin spirituel, étaient sans cesse caressées d'un sourire qui buïnait aux joues de mignonnes fossettes. D'abondants cheveux noirs, frisés, suivant la mode du temps, encadraient de leurs torsades épaisses cette figure pleine de jeunesse, qui respirait le plaisir de vivre et le communiquait.

L'autre, Mlle Caroline de Richemond, était frêle, pâle et blonde. Ses grands yeux bleus étaient pleins de ciel et de rêverie quand elle était au repos ; mais, venait-elle à parler, ils s'animaient soudain, et l'étincelle qui jaillissait des prunelles éclairait d'un vif rayonnement la finesse de la pensée, qui s'élançait ailée de ses lèvres fines contractées alors par une délicieuse moue de raillerie bienveillante. L'apparence générale de sa physionomie était pourtant rêveuse, même un peu triste ; et son nez droit, un peu long, comme celui des statues grecques, accentuait l'expression sérieuse de sa figure. Svelte, mais élégante dans sa démarche, comme dans son langage et dans ses manières, Mlle de Richemond, qui appartenait à l'une des grandes familles historiques du pays, était bien le type qui devait impressionner tout d'abord Lucien le rêveur, le poète en herbe. Aussi s'empressa-t-il de lui adresser la parole après les présentations d'usage

Quant à Paul Morel, les jeunes filles commençaient à faire chanter en lui une corde qui ne vibrait pas encore dans son organisme, l'année précédente, et la voix cristalline de Mlle Beauvais, ses yeux noirs, ses dents de racre, ses allures pétulantes, faisaient depuis trois heures frémir l'adolescent, comme une guitare que pince une main savante.

Lucien et Paul s'appuyèrent sur la balustrade, auprès des

jeunes filles, et se mirent à échanger avec elles des phrases d'abord insignifiantes mais qui, partant de la bouche de ces demoiselles, résonnaient comme un chant suave aux oreilles de nos deux jounvençaux.

Le soleil se couchait, et ses derniers rayons jetaient une poussière d'or sur le faite d'un bosquet d'ormes qui se dressaient à deux cents pieds, en face, au-dessus d'un étang calme comme la nuit tombante.

Sur la gauche, dans un ravin qui sépare l'étang de la maison, s'élevait le moulin seigneurial dont la lourde masse carrée commençait à se fondre avec l'ombre qui envahissait la profondeur du vallon.

Sur les eaux bleues et polies de l'étang, à travers les massifs de feuillage qui vaguement s'y réfléchissaient, se mirait bientôt la figure blonde de la lune qui se levait comme le soleil venait de s'enterrer à l'occident, derrière les Laurentides.

Le silence de la soirée n'était troublé que par le sourd grondement des meules du moulin, et par les coassements d'une centaine de grenouilles qui se donnaient, sur le bord de l'étang, l'innocent plaisir d'un concert de famille.

Dans ce calme de la nature assoupie, Lucien sentait la sève de la jeunesse qui fermentait dans son cœur dont les battements devenaient plus vifs. C'est que, tout à son côté, une épaule gracieusement arrondie effleurait son bras, tandis que deux yeux troublants de femme se fixaient par moment sur les siens avec une langueur pénétrante, et que sur le cou blanc de sa compagne, où frissonnait un duvet de follets cheveux blonds, il lui prenait des envies de poser ses lèvres brûlantes.

Mais il sentait bien que si, dans un moment de vertige, il eût eu pareille audace, il serait tombé, là, éperdu de honte, aux pieds de la fière jeune fille.

Comme ses yeux allaient tour à tour de la figure de sa voisine au paysage qui se déployait devant eux, il aperçut, à la surface et au bord de l'étang, la réflexion de l'étoile du

soir dont les rais sintillaient sur l'eau brunie, au milieu d'une échancrure creusée dans le rocher du rivage.

— Oh ! voyez donc, s'écria-t-il, ne dirait-on pas un diamant dans son écrin de velours bleu ?

— Vous êtes poète ? lui demanda Caroline, après avoir admiré la gracieuse image de l'étoile.

— Malheureusement non, mademoiselle, répondit Lucien. Mais en vous contemplant, il me semble que je pourrais le devenir.

— Savez-vous que ce n'est pas mal tourné, pour un collégien, ce que vous dites-là ?..

— Mon Dieu, mademoiselle, il se trouve, au collège comme ailleurs, des âmes pour sentir le beau, des yeux pour l'admirer et des lèvres pour exprimer l'impression qu'ils en ressentent.

— De mieux en mieux ! repartit en souriant Mlle de Richmond. Eh ! savez-vous, ajouta-t-elle, pour corriger l'effet désagréable que le mot *collégien* paraissait avoir produit sur son interlocuteur, savez-vous que l'on rencontre dans le monde, parmi les beaux moineaux qui daignent nous accorder leur attention, très peu de ces messieurs qui sachent si bien dire ?

Lucien, encore peu habitué à ces joutes de salon qui, la plupart du temps, consistent dans un échange de mots d'autant plus sonores qu'ils sont plus creux, restait un peu confus et à bout de réplique, lorsque M. Morel pria ses hôtes de rentrer pour faire un peu de musique. Chez les Morel, on est musicien de père en fils, et de la bonne école.

Ce soir-là, Mme Morel avait invité une belle jeune femme de passage à Saint-Omer, Mme Desiles, qui chantait à ravir. Elle se mit au piano et chanta cette romance plaintive d'Abadie, alors très en vogue, *Les Feuilles Mortes*, que toute une génération d'amoureux a roucoulée avec langueur et soupîrs.

Tout en écoutant la voix chaude et sympathique qui savait ajouter encore à la note si triste de cette composition attendrissante, Lucien regardait à la dérobée Mlle de Richmond

assise auprès de lui. Lorsque la chanteuse attaqua pour la dernière fois le refrain :

“ Quand vous verrez tomber, tomber les feuilles mortes,
 “ Si vous m’avez aimé, vous prierez Dieu pour moi ! ”

leurs yeux attendris se rencontrèrent, et il y eut entre Caroline et Lucien une communion d’âmes dans un même élan de poétique mélancolie.

Lucien n’oublia jamais le souvenir de cette romance ni celui de la jeune femme qui l’avait si bien interprétée. Ce fut même une des impressions les plus douloureuses de sa vie quand il revit cette dame, quinze ans plus tard. Hélas ! ce n’était plus la jolie jeune femme, aux joues rosées, aux yeux rayonnants d’espérance et de vie. Quinze années de ménage, de revers de fortune, de maladies et de douleurs morales avaient flétri ce visage, maintenant parcheminé, qu’avaient creusé les pleurs. Tous les déchirements d’une vie malheureuse avaient passé par là, ne laissant que des ruines à la place des fleurs de la vingtième année. La vue de ces ravages fit monter un sanglot à la gorge de Lucien, tandis que le refrain de la romance qui l’avait autrefois tant ému traversait douloureusement sa pensée :

“ Quand vous verrez tomber, tomber les feuilles mortes,
 “ Si vous m’avez aimé, vous prierez Dieu pour moi ! ”

Cependant, les autres invités se firent entendre à tour de rôle. Mlle de Richemond, qui avait la voix fraîche et agréable, chanta : “ S’il voulait m’aimer un peu ! ”, romance d’Arnaud. Lucien dut aussi s’exécuter et interpréta la composition du même auteur : “ En parlant de ma mère, ” avec une chaleur qu’il n’avait jamais éprouvée ni fait ressentir, et qui lui valut un long regard des beaux yeux de Caroline.

Mais le succès de la soirée était réservé à Mme Desiles. Priée de charmer encore ceux qui avaient eu la jouissance de l’entendre, elle se recueillit un instant, et, d’une voix frémissante d’émotion, elle chanta cette poignante mélodie.

“ Le Crucifix, ” qu’inspirèrent au compositeur Gariboldie les accents profondément douloureux arrachés à Lamartine par la mort d’une femme aimée :

“ Toi que je recueillis sur sa bouche expirante,
 “ Avec son dernier souffle et son dernier adieu,
 “ Symbole deux fois saint, don d’une main mourante,
 “ Image de mon Dieu !

“ Que de pleurs ont coulé sur tes pieds que j’adore,
 “ Depuis l’heure sacrée où du sein d’un martyr,
 “ Dans mes tremblantes mains, tu passas, tiède encore
 “ De son dernier-soupir.

“ Le vent qui caressait sa tête échevelée,
 “ Me montrait tour à tour ou me voilait ses traits,
 “ Comme l’on voit flotter sur un blanc mausolée
 “ L’ombre des noirs cyprès.

“ De son pieux espoir son front gardait la trace,
 “ Et sur ses traits empreints d’une auguste beauté,
 “ La douleur fugitive avait empreint sa grâce,
 “ La mort, sa majesté ! ”

Cette jeune femme à voix d’ange avait comme un presentiment de ses futures souffrances. La voix prophétique du malheur se lamentait dans son âme, et voilà pourquoi elle chantait si bien les humaines tristesses !

Lucien retourna chez lui complètement fasciné par les yeux rêveurs de Mlle de Richemond. Une vie chaude, exubérante, courait dans tout son être et bouillonnait dans ses artères. En lui des voix suaves murmuraient des mélodies étranges qui le ravissaient dans une telle extase, qu’il lui semblait plutôt flotter dans l’air que marcher sur cette misérable terre. Sa tête voyageait dans les nuages, en compagnie des étoiles, dont le doux rayonnement jetait une clarté mystérieuse sur le village endormi.

JOSEPH MAIMETTE.

(à suivre)

PAGES OUBLIÉES

DÉBUTS DE L'OFFICIER AU RÉGIMENT

Voici notre jeune homme officier. Sa première épaulette, gaie et sautillante, le fait loucher de bonheur et de satisfaction.

Il est très jeune. Vingt ans à peine, dix poils de moustache, un jarret bien tendu, de l'œil, de la dent, tous ses cheveux, beaucoup d'illusions, de l'ambition, et une très grande bonne volonté. Et puis de la hardiesse, une ferme envie d'arriver, une solide confiance en son étoile, beaucoup de recommandations—ceci de très grande importance—et avec cela des connaissances et une forte instruction militaire.

Il débute dans un régiment d'Afrique.

Il arrive, modeste, soumis, poli; les anciens lui ont appris que les officiers de l'armée d'Afrique sont généralement de vieux durs à cuire. Il s'agit de faire bonne impression à l'arrivée.

Il débarque un peu désenchanté, car la mer l'a remué un tantinet, et les côtes dénudées de l'Afrique lui ont laissé un certain froid, coupant un peu les ailes aux idées poétiques qu'il a puisées dans les bouquins du cru.

Il arrive enfin au régiment.

Au rapport du matin, le colonel lui fait un accueil parfait, les camarades sont très affables, les hommes le guignent avec une curiosité bienveillante.

Puis il cherche un logement.

Tous s'empressent pour lui donner des renseignements. Généralement, il se case dans un trou quelconque, affectant de mépriser la molesse, voulant montrer à ses amis qu'il se contente de peu. S'il a de la fortune, il se garde bien de le montrer, craignant de froisser ses camarades moins favorisés. Il est correct en tout.

Vient la question de l'ordonnance.

Il consulte son capitaine qui lui donne un brave garçon, bon paysan généralement, très heureux d'être aux petits soins pour son officier.

Au cercle, chaque jour, il fait la partie des anciens, perd sans désinvolture, gagne sans bruit, consulte un peu l'annuaire pour faire comme les autres, paraît écouter avec intérêt les vieilles histoires de campagne, empressé sans obséquiosité, le cœur sur la main, généreux partout avec discrétion.

C'est l'âge d'or.

Puis les exercices deviennent un peu fatiguants.

Diable, aussi, tous les jours debout à 3 h., deux lieues pour aller au champ de manœuvre, deux heures d'exercice et encore deux lieues pour revenir, par un soleil de feu, à 9 h., ça commence à secouer les belles illusions.

Et avec cela que ça ne marche pas toujours comme sur des roulettes.

Les hommes ne manœuvrent pas très bien, le capitaine grinche, le commandant critique parfois durement et le colonel arrive avec ses remarques sévères.

Tout cela jette un peu de froid dans l'âme du jeune homme.

Et puis, à la pension, les discussions sont souvent fouettées d'une certaine aigreur. On est exigeant, les mets sont toujours exécrables, et, notre jeune camarade, comme dernier arrivé, est chargé de transmettre, à chaque repas, les plaintes générales au patron de l'établissement.

Après la pension, au cercle, le journal favori est toujours en main, le café est mauvais il manque un quatrième à la partie, le capitaine, qui a raté sa manœuvre le matin, est maussade. Ça ne va pas du tout.

De là, il faut aller à la caserne, où quatre heures de surveillance et d'explications sont peu récréatives.

Le soir, quelques distractions, qui laissent souvent des regrets, et le lendemain, ça recommence.

C'est l'âge d'argent.

Il faut maintenant faire des visites aux femmes des officiers.

Madame la colonelle d'abord. Elle est bienveillante, très gracieuse, mais un peu blasée et distraite. Elle en voit tant de ces petits officiers. La conversation languit un peu et ne sort pas des banalités d'usage.

—Étes-vous heureux, monsieur, d'être venu au régiment ?

—Mais, oui, madame ; je l'avais demandé avec instance, car mon père servait autrefois dans un régiment d'Afrique.

—Ah ! vraiment, il a bien dû s'ennuyer dans ce pays exécrable, car les habitants sont insupportables, les relations, impossibles.

—Ah ! j'aurais cru le contraire cependant, madame, répond le sous-lieutenant, un peu défrisé.

—Ho ! Ho ! Détrompez-vous, monsieur, allez, vous changerez vite d'opinion.

Chez la commandante.

Il sonne deux fois et pas de réponse. Enfin un troisième coup de sonnette amène une querelle à l'intérieur.

—On a sonné, François, n'avez-vous pas entendu ? Toujours la même chose. Jamais à votre service. J'en rendrai compte au commandant qui vous apprendra votre métier.

C'est une voix de femme fâchée qui parle.

La porte s'ouvre. Une ordonnance, en savates éculées, un tablier de toile grise sur le ventre, les bras nus jusqu'aux coudes, introduit le visiteur dans un petit salon sans feu.

Attente d'une grosse demi-heure. On grelotte là-dedans.

Madame arrive enfin, souriante, empressée, demandant pardon du retard, accusant l'ordonnance qui ne l'a pas prévenue qu'un visiteur était au salon.

—Il est bien difficile, monsieur, de se faire servir. Tous les quinze jours je suis forcée de renvoyer mes ordonnances. Impossible de leur apprendre quoi ce soit.

—Je croyais pourtant, madame, que les soldats étaient très dévoués et faciles à dresser.

—Ah ! monsieur, si vous saviez comme ils sont bêtes. Tenez, ici dans ma maison, il n'y a absolument rien à faire ; le marché, la cuisine, les appartements, quelques raccommodages, promener les enfants, soigner les chevaux du commandant, cirer les chaussures, brosser les effets, à part cela, rien du tout. Et jamais le moindre reproche. Et bien, malgré cela tous demandent à s'en aller au bout de quinze jours. Ils sont bien stupides, allez.

Le sous-lieutenant garde un respectueux silence. Après une pause pénible :

—Vous êtes allé voir madame la colonelle, monsieur ?

—Oui, madame.

—Elle est charmante, n'est-ce pas, un peu poseuse, un peu raide avec les nouveaux officiers, mais bonne personne cependant, je l'aime beaucoup.

—En effet, madame, elle est charmante.

—Ah ! elle nous a fait beaucoup de mal, mais je ne lui en veux pas. Mon mari devait être proposé cette année pour la croix d'officier de la Légion d'Honneur et je sais, de sources certaines, que c'est elle qui a défendu au colonel de le faire. Elle mène son mari par le bout du nez. C'est une bien méchante femme.

?

Chez la capitaine, même accueil, même conversation aimable, avec une petite pointe légère de critique.

Le sous-lieutenant rentre chez lui, pensif.

Il est convaincu que ces dames s'aiment entre elles d'un amour tendre, car, dit le proverbe, "*Qui aime bien, châtie bien.*" Pour la première fois, il éprouve le désir de se marier, de s'unir à une gentille petite femme, qui le dorlotera bien. Qu'importe si parfois elle casse du sucre sur le dos de ses compagnes et maltraite un peu son ordonnance pourvu qu'elle

aime son logis, qui, en ce moment, semble bien froid dans sa banalité de garni.

Trois mois se sont passés. C'est le capitaine adjudant-major qui parle :

—Monsieur, vous étiez en retard de dix minutes hier à la manœuvre. Vous garderez les arrêts simples pendant quarante huit heures.

C'est décidément l'âge de fer qui commence.

L'officier rentre chez lui, triste, avec des illusions bien brouillées. Réflexion faite, il reprend courage, car si tout se déchire aux ronces de la réalité, il lui reste toujours le devoir à accomplir. Et cela lui suffit.

Je mets en garde les personnes délicates contre les serremments de cœur que cette petite peinture réaliste pourrait leur causer. L'officier est un être humain ordinaire. Il a ses déboires, ses ennuis, ses mille tracasseries quotidiennes, mais il n'en est pas plus malheureux qu'un autre pour cela.

Les compensations sont nombreuses, et si quelquefois, les règlements serrent la vis un peu trop fort, il se console en philosophe, savourant les joies quand elles se présentent, dédaignant les tristesses de rencontre, en songeant que l'honneur de servir son pays comme officier vaut bien quelques épines.

CH. DES ECORRIES.

VENISE ET LA PROVINCE DE QUÉBEC

EN 1881,

*Souvenirs de voyage détaillés, avec permission, à
Leurs Excellences madame la comtesse d'Aberdeen,
et monsieur le comte d'Aberdeen, gouverneur-général
du Canada.*

FAUCHER DE SAINT-MAURICE.

I

En 1881, je recevais, à Paris, l'ordre d'aller représenter la Province de Québec à l'Exposition Internationale de Géographie, tenue à Venise. Cette agréable mission m'était confiée par mon vieil ami, l'honorable M. Paquet, alors secrétaire de la Province. Devant cet acte de courtoisie de mon protecteur, de mon futur collègue à l'Assemblée législative, il n'y avait pas à hésiter. Je courus acheter mes billets pour l'Italie. Nous étions au 8 septembre ; le congrès international allait s'ouvrir.

À six heures et demie du soir j'étais en route pour la gare de Lyon. Il pleuvait à verse : à peine pouvais-je, du fond du fiacre, entrevoir le dos du cocher. Cet automédon après m'avoir infligé trois quarts d'heure d'embarras de voiture, s'arrête et se met en tête d'allumer ses lanternes. Je crie, je hurle, je tempête. Il reste impassible comme la pluie qui tombe. Ses allumettes ne partent pas, mais le train part et me passe au nez comme un éclair. Je ne veux pas rester battu pour si peu et je prends l'express qui ne quitte qu'à 8 heures 30. Nous sommes cinq voyageurs dans un compartiment de première, et de la nuit il m'est impossible de fermer l'œil. Mon voisin est un ancien militaire. Il a la goutte, me prend pour un lit d'ambulance, étend sans façon sa jambe sur mes genoux sans se douter le moindrement que je suis l'ambassadeur de Québec



M. FAUCHER de SAINT-MAURICE.

auprès de l'ex-sérénissime république de Venise, et mâche entre ses dents des jurons qui n'auraient pas déparé ceux de Cadillac ou les vivacités du capitaine Tic. En face de moi se prélassent un couple d'amoureux. A tout instant le pigeon pousse un soupir étouffé et roucoule :

— Ah ! si nous pouvions être seuls !

— Et moi donc, saperlipopette ! pensai-je, comme je dormirais ! Ah ! ce n'est pas vous, mes amours, qui me donnerez les tentations de Saint-Antoine ; d'autant plus que ce grand saint ne se laissait pas embêter, ni par pigeons, ni par tourterelles.

Mon service d'ambulance et de gâte-sauce dure ainsi jusqu'à six heures. Il fait jour : nous sommes à Lyon, dans la seconde ville de France. C'est d'ici, de la terrasse de Notre-Dame de Fourvières, que l'on peut jouir d'une des plus belles vues de l'Europe. L'œil ne saurait se rassasier de ce spectacle. L'hôtel de ville mérite d'être visité ; il y a aussi une fort belle statue du maréchal Suchet ; d'admirables peintures d'Hyppolite Flandrin dans l'église d'Ainay : une très belle chapelle de Saint-Louis ; un palais des beaux-arts. Il renferme des collections précieuses, des tableaux admirables des écoles française, italienne, hollandaise, flamande, allemande. J'y ai vu des Philippe de Champagne : pas un seul n'est aussi beau que le "*Jésus chez le Pharisien*," conservé au monastère des Ursulines de Québec. Charles Blanc dans son *Histoire des Peintres*, le croyait perdu. Ce sont les filles de Sainte-Ursule de notre vieille cité de Champlain, qui sont les propriétaires de ce chef-d'œuvre du peintre que Paul Bourget nous représente comme "maître vigoureux mais sobre, ardent mais judicieux, dans les portraits duquel vous trouvez toujours à admirer plus et qui ne vous laisse jamais rien à rabattre à la réflexion."

Victor Duruy, dans son admirable "*Introduction à l'Histoire générale de la France*," dit en parlant de cette ville et de ses grands hommes :

"A Lyon et aux environs se trouvent Ballanche, qui montre le côté mystique de la grande cité, un des premiers et encore aujourd'hui au des plus ardents foyers du catholicisme ; de Jussieu, Ampère, Jacquart, qui en sont l'expression scientifique et industrielle ; J.-B. Say qui en est l'économiste. Lémontey, le juge sévère de Louis XIV, reproduit l'esprit critique de cette classe bourgeoise et marchande qui ne se laisse pas éblouir par le coûteux éclat de la gloire."

Cette nuit nous sommes passés par Fontainebleau connu par son château, ses carpes, ses échaldas, sa forêt, les adieux de l'Empereur et l'hospitalité si large de ses habitants ; Montereau, ville de bataille où Alexandre Dumas père a placé la scène de l'un de ses romans de cape et d'épée ; Montbard la patrie de Buffon ; Dijon la ville à la moutarde, la cité préférée des ducs de Bourgogne. le coin de terre de France où l'on rencontre le plus de maisons historiques, et curieuses ; Dijon la patrie de Saint-Barnard, de Bossuet, de Madame de Sévigné ; Beaune la reine des vins qui trône sur

ses sujets les clos Vougeot, Volney, Pomard, Nuits, Muersault et Chambertin ; Maçon la bien-aimée de Lamartine et des dégustateurs de vieux crûs.

Plus tard, je devais visiter Saint-Point, le château du grand poète. Il se trouve à deux petites lieues de Maçon.

— C'est dans les profondeurs du parc, disait Lamartine, que j'ai bu la solitude jusqu'à l'ivresse, jamais jusqu'à la satiété.

“ Au moyen âge, assure M. Duruy, la Bourgogne renfermait les plus grands monastères de France ; Cluny, de qui relevaient en Europe plus de 2,000 maisons religieuses ; Cîteaux, d'où sortirent quatre papes, un grand nombre de cardinaux, et qui fonda Clairveau et Morimond, l'un chef d'ordre de 3,252 monastères, l'autre qui posséda 700 bénéfices et eût sous sa dépendance les ordres militaires de l'Espagne et du Portugal.”

En quittant Lyon on passe Avignon, où Pétrarque, l'*inamorato* de Laure, a écrit ses plus fraîches, ses immortelles poésies. L'ancienne ville papale est aussi célèbre par son pont. C'est de là que fut précipité le maréchal Brune, cet ancien prote, devenu maréchal de France. En parlant de lui, à Sainte-Hélène, l'Empereur disait :

— J'ai eu tort de ne pas me confier à Brune en 1815. Il connaissait tous les vieux de la révolution ; il avait conservé de nombreuses et importantes relations avec les meneurs des faubourgs de Paris : pour eux il était resté le *prote* de 1787.

Avignon est renommée par son palais et par son petit Château-Neuf du Pape. Ce clos produit un vin délicieux qui ne coule que dans les gosiers des banquiers juifs ou des princes qui ne sont pas encore trop décavés.

Voici Tarascon, encore mieux connu dans l'univers par le Tartarin de Daudet que par ses chasseurs de casquettes qui—le croira-t-on—ont véritablement existé. Demandez-le à leurs voisins, aux gens de Beaucaire. Ils habitent de l'autre côté du pont, et ils le savent mieux que Daudet ; celui-ci n'osant plus se risquer parmi les tarasconais.

Arles me laisse le profond souvenir de ses grands profils de femmes taillés en camées antiques. Belles, fraîches, imposantes on dirait qu'elles viennent de sortir des Arènes, et qu'elles ont encore au bout de leurs doigts de fées le signe de clémence ou de condamnation, qui sauvait ou faisait mourir le gladiateur vaincu. Rognac nous laisse assez froid ; enfin nous arrivons à Marseille, Marseille l'antique cité des Phocéens, la ville de Notre Dame de la Garde, de la Cannetière, du palais de Longchamp, des *cap de Dieu ! du tê mon bon ! des as pas pour bagasse ! de l'aioli, de la bouille-à-baisse, de la cuisine si délicate de Roubion Réserve ; Marseille la patrie de Barbaroux, “ le plus intrépide des girondins,” le paradis des gens d'imagination, des poètes, des têtes chaudes, des cœurs larges, des mains loyales, des toits hospitaliers.*

J'ai parlé de toutes ces villes dans mes précédentes relations de voyages. Ne quittons donc pas le chemin de fer et prenons le train omnibus. Il nous dirige vers Toulon. Pour y arriver nous traversons une zone couverte par un immense champ d'oliviers ; cette culture constitue une des grandes ressources de ce riche pays. Toulon est au bout de ce jardin. C'est une belle ville, encadrée dans des collines. Elle est depuis longtemps un point militaire important. Napoléon Ier—retour de Sardaigne—où il fit son premier coup de feu, lors de l'expédition maritime entreprit contre l'îlot de la Magdalena, dans le mois de février 1793—y débûta comme grand artilleur et comme grand capitaine. Aujourd'hui Toulon est le premier port militaire de France.

Un officier de marine qui est aussi un écrivain distingué, me décrivait ainsi une des parties les plus curieuses de Toulon.

—“ C'est une visite bien intéressante, que celle de notre grand port de la Méditerranée. Seul, avec Cherbourg, il s'étale en longueur sur le bord de la mer, tandis que Rochefort, Lorient, Brest sont situés le long d'une rivière, ce qui nuit à l'aspect de l'ensemble. L'arsenal de Toulon occupe la moitié des bords d'une superbe rade qui peut contenir les flottes les plus nombreuses. C'est une véritable ville et des plus mouvementées. Les chantiers, les ateliers, les magasins, les hangars, les immenses bassins de radoub s'y touchent, et sans cesse on doit multiplier les uns et les autres, car les besoins du port augmentent chaque jour. Dès qu'on a franchi la porte d'entrée, on est frappé de l'activité qui y règne. Le bruit des marteaux résonne sur le fer, les chaloupes à vapeur lancent leurs coups de sifflet stridents, les panaches de fumée s'élèvent au-dessus des toitures par les hautes cheminées. Les quais, aux assises de pierre, sont sillonnés par des rails laissant courir des wagons et des locomotives jusqu'aux portes des ateliers. Des chalands remplis de matériaux sont déchargés au moyen de grues placées de distance en distance. Ici les canons, les boulets s'amoncellent en piles régulières, là, les ancres rangées parallèlement ; plus loin de gigantesques tas de charbon de terre mettent de grosses taches noires dans un paysage presque toujours éblouissant de clarté sous le beau soleil de la Provence. Et dans chaque coin des trois énormes darses qui forment ce vaste port, sont amarrés, tout près les uns des autres, des navires des genres les plus divers, vaisseaux cuirassés, transports, gardes-côtes, avisos, torpilleurs. Voici d'abord un navire à moitié gréé, ses mâts sont à demi guindés, mais l'équipage y est en pleine activité. Les ouvriers y travaillent, la muraille extérieure est couverte d'échafauds pour les charpentiers, les calfats ou les tôliers ; c'est un bâtiment en armement qui bientôt va prendre la mer. Il faut enfouir, caser, arrimer dans les profondeurs de ses flancs, l'innombrable matériel nécessaire pour accomplir une campagne lointaine. A côté, c'est un navire en désarmement. Le mouvement n'y est pas moindre, l'agitation n'y est

pas moins vive, car il faut restituer un à un dans les magasins tous les objets qui avaient été pris avant le départ.

“ Et tout autour de ces navires s'entre croisent dans un pêle-mêle pittoresque les corvettes, les remorqueurs, les chaloupes, les baleinières, les chalands, les citernes, tous allant et venant dans un sens et dans un autre. Une intensité de vie coule incessante à côté de ces géants de la mer, enchaînés le long des quais, immobiles, inoffensifs, semblables à de gros monstres marins captifs.”

Toulon maritime ne saurait être mieux décrit ; quant au vieux Toulon c'est une ville à rues noires, visqueuses, où les savants ont les plus précieuses découvertes bactériologiques à faire. Passons donc vite et enfonçons-nous dans les terres. D'ici à St-Raphaël nous ne verrons que des oliviers, encore des oliviers, toujours des oliviers. A St Raphaël tout change : là commence à proprement parler le merveilleux chemin de la Corniche. C'est dans cet endroit charmant qu'Alphonse Karr, fatigué de sa découverte, Etretat—la perle des bains de mer de la Manche—était venu cultiver des roses et mener la vie calme de l'horticulteur et du pêcheur. C'est l'homme de St-Raphaël ; son nom y est dans toutes les bouches. De cette plage ensoleillée le chemin de fer va maintenant longer la Méditerranée jusqu'à Gènes. Nous faisons la plus belle route du monde ; en certains endroits les embruns de la mer viennent toucher presque le remblai de la voie ferrée. C'est ainsi que nous côtoyons le golfe de Napoli ; Cannes et ses villas recouvertes en tuiles ; les rivages du golfe Touan d'où, j'aperçois en passant l'escadre de la Méditerranée ; Antibes ; Nice et ses anglais ; Monaco, ville féérique jetée sur un promontoire pour avertir le passant qu'il peut y perdre tout, même l'honneur ; Menton avec ses grottes préhistoriques ; Vintimille et ses douaniers.

Ici nous sommes en Italie. Les gabeloux italiens se montrent courtois et le train se remet en marche, défilant Bordighera, célèbre par la bataille de ce nom, San-Remo, Oneglia, Albenga, Savone, pour nous déposer sur le quai de la gare de Gènes.

Il est minuit ; nous ne partons qu'à trois heures. Ereinté, je vais coucher à l'*Hôtel du Commerce*, rue Victor Emmanuel ; ancien hôtel, où ma foi, il faut se mettre au lit en ayant à sa portée un revolver et une boîte d'insecticide.—vicat.

J'avais déjà visité Gènes en 1869—(1).

(1) C'est dans cette ville que dix ans auparavant, le 12 mai 1859, on pouvait lire cette proclamation adressée par le syndic, aux Italiens à l'occasion de l'arrivée des troupes françaises.

“ Après avoir épousé notre cause avec une incomparable magnanimité, l'empereur des Français, non content d'envoyer instantanément une armée formidable à notre secours, vient lui-même, accompagné des vœux de toute la France, en prendre le commandement . . .

“ Exprimons donc, avec toute l'abondance du cœur, nos profonds sentiments d'admira-

L'aspect de ses rues étroites, tristes, m'avaient frappé. Je m'étais figuré qu'elle avait mérité le nom de la ville de marbre que lui donnent tous les touristes. Très vrai, si vous ne vous rappelez que des palais de la via Nuova, de la via Balbi, de ses églises, de son université, du palais Ducal, des palais Spinola, del Municipii, de Brignole Sale, de Durazzo, de Balbi, du palais Royal, de celui d'André Doria. Ces splendeurs ne peuvent arracher de mon souvenir l'aspect du port. Tout y est vîté, visqueux, moisi. On m'assure que cela a été refait; je veux bien le croire et je passe outre; mais avant de quitter Gènes je veux me rappeler un rêve que j'y ai vu il y a vingt cinq ans. C'était jour de fête religieuse. Des femmes drapées dans le *mezzaro*, voile blanc qui les enveloppait de la tête au buste, suivaient la procession. On m'a assuré alors que c'était le costume national, mais qu'il tendait à disparaître. Existe-t-il encore? Ce serait vraiment dommage de voir disparaître l'usage de ce nuage diaphane qui allait si bien aux génoises et leur donnait si grand air.

Quatre heures de la nuit nous surprend à traverser les plaines de la Lombardie. Voilà les terrains les plus fertiles du monde, on y fait en ce moment—14 septembre,—une troisième récolte. Hélas! de la mort naît la fécondité! Nous sommes en ce moment à l'endroit où se sont décidées les plus grandes batailles de l'humanité.

La Lombardie se prête admirablement aux combinaisons stratégiques. Le terrain est plat, entrecoupé de bouquets d'arbres. Le paysan lombarde est né cultivateur; il fait plaisir surtout de voir combien il a soin de ses bois.

Partout où l'œil peut atteindre il ne voit que d'immenses rideaux de ce peuplier qui s'est si bien acclimaté au Canada. Cet arbre a sa légende, et M. Marmier me racontait un jour pourquoi le peuplier avait été condamné à un frémissement perpétuel.

—Dans une église, me disait-il, au sommet d'une montagne, résonne une suave mélodie, une musique religieuse. La Sainte Vierge s'approche pour l'entendre et tous les arbres se taisent à l'exception de l'arrogant peuplier. Alors la mère de Dieu lui dit.—“ Presque tous les autres arbres porteront des fruits; toi seul n'en porteras pas, et tu soupireras et tu trem-

tion et de reconnaissance pour l'auguste chef de cette grande nation qui, tendant une main fraternelle à l'Italie, vient l'aider efficacement à conquérir enfin l'indépendance si longtemps convoitée.”

Le 28 décembre 1894, la dépêche suivante nous arrivait de Gènes :

“ La cour d'appel a confirmé purement et simplement le jugement du tribunal de San-Remo qui condamne le capitaine français Roman à quatorze mois de prison.”

Tout commentaire serait superflu, ajouté le *Courrier des États-Unis* en rappelant ces faits.

bleras sans cesse, même dans les jours les plus calmes de l'été, même quand aucun vent léger ne soufflera sur tes rameaux."

Très jolies n'est-ce pas la légende ? mais nous avons bien d'autres choses à faire que de vivre ainsi dans le merveilleux.

— *A la partanza !* En route ! nous crie le chef de train. Et bientôt l'écrêteau de la gare suivante nous indique que nous sommes à Novi. Encore une bataille et toujours une victoire française. Passons "oultre" : nous en saluerons presque partout sur cette terre lombarde.

La station la plus importante qui nous attend maintenant est Alexandrie, une des grandes villes fortes de l'Italie. En retour, elle est aussi ennuyeuse que Turin, ce qui n'est pas peu dire. Ses rues sont alignées au cordeau, tout comme les villes ordinaires des Etats-Unis, et ce n'est pas pour voir ce que l'on peut observer chez nos voisins que l'on se donne la peine de traverser l'Atlantique.

D'Alexandrie nous passons par Pavie que "Lautrec livra au pillage pendant sept jours, pour la punir de la joie qu'elle avait montrée de la captivité de François I." Montebello défile devant nous avec ses souvenirs du grand Empereur et de son fidèle Lannes ; puis nous entrons à Milan tout comme la *Fille du tambour-major*. La cathédrale, le *Dôme* est simplement une pétrification des *Mille et une nuits*. On ne saurait rêver rien de plus aérien, de plus mystique, de plus divin. C'est à Milan que St-Augustin, dont je devais plus tard revoir le tombeau à Hippone, reçut le baptême. De là, il retourna en Afrique, "pour y servir le Dieu de sa jeunesse auquel, il venait de se consacrer (1).

Brescia se montre tout-à-coup : la locomotive dévore l'espace. Par le store soulevé du wagon nous entrevoyons, assise au pied de ses montagnes, Dezenzano. Elle annonce Solferino. Encore le sang ! toujours le sang dans cette plantureuse et riche Lombardie ! A Dezenzano, nous côtoyons le lac de Garde, nappe d'eau ravissante : elle a été chantée par Catulle dans ses heures de mélancolie.

Vérone, ville unique en son genre, se montre bientôt à nous. Presque tous les guides d'Italie font naître ici les Scaliger, ce qui est une erreur. Le vaniteux Jules-César Scaliger, philosophe et médecin italien, naquit à Padoue et mourut à Agen en 1558. Son fils, Joseph-Jules, encore plus célèbre que lui, naquit dans cette dernière ville en 1540 et mourut à Leyde en 1609.

A la fin du siècle dernier, la garnison française de Vérone, fût massacrée et les corps jetée dans l'Adige.

— Quatre cents soldats tant malades que blessés, disait Napoléon à Sainte-Hélène, furent inhumainement égorgés dans les hôpitaux Malgré les ordres du Directoire qui avait été en partie corrompu par les

(1) Gaston Boissier— "Revue des deux mondes."

Véronnais, je déclarai la guerre à la vieille république de Venise. Baraguay d'Hilliers y entra avec sa division, renversa l'oligarchie, et bientôt tous les Etats vénitiens furent *républicanisés*.

De Novare nous passons à Vicenze "riche en monuments d'architecture," dit notre cicerone, que nous croyons sur parole—il nous coûte assez cher — Padoue, la ville universitaire sur laquelle j'aurai l'occasion de revenir, enfin Mestre qui n'est plus qu'à trois kilomètres de la lagune, et nous voilà à Venise !

II

Dans Venise la rouge
Pas un bateau qui bouge
Pas un pêcheur dans l'eau
Pas un falot.

Seul assis à la grève
Le grand lion soulève
Sur l'horizon serein
Son pied d'airain.

Autour de lui, par groupes,
Navires et chaloupes
Pareils à des hérons
Couchés en ronds,

Dorment sur l'eau qui fume
Et croisent dans la brume
En légers tourbillons
Leurs pavillons.

Et les palais antiques,
Et les graves portiques,
Et les blancs escaliers,
Des chevaliers ;

Et les ponts et les rues,
Et les mornes statues,
Et le golfe mourant,
Qui tremble au vent.

Tout se tait, hors les gardes
Aux longues hallebardes
Qui veillent aux créneaux
Des arsenaux.

Venise a toujours exercé sur Alfred de Musset le prestige de sa mélancolie et de sa sauvage solitude. En la quittant il écrivait à son frère Paul :

— Au retour je vous apporterai un corps malade, une âme abattue, un cœur en sang, mais qui vous aime encore.

Plus tard quand la maladie, le découragement, le dégoût des choses de la terre, la présence continuelle de "la face humaine et de ses men-songes" s'en vinrent démontrer à Alfred de Musset que tout n'était ici-bas que cendres, que fleurs fanées, que promesses violées, qu'amitiés perfides, il parlait encore de Venise, à la sœur Marcelline qui le soignait à son chevet. C'est au sortir d'une de ces conversations, que pendant une nuit de fièvre il lui adressait ces vers qui ne se trouvent pas dans ses œuvres complètes :

Pauvre fille, tu n'es plus belle.
A force de veiller sur elle,
La mort t'a laissé sa pâleur :
En soignant la misère humaine,
Ta main s'est durcie à la peine,
Comme celle du laboureur.

Mais la fatigue et le courage
Font briller ton pâle visage
Au chevet de l'agonisant.
Elle est douce ta main grossière
Au pauvre blessé qui la serre
Pleine de larmes et de sang.
.....

Poursuis ta route solitaire,
Chaque pas que tu fais sur terre
C'est pour ton œuvre et pour ton Dieu.
Nous disons que le mal existe
Nous dont la sagesse consiste
A savoir le fuir en tout lieu :

Mais ta conscience le nie,
Tu n'y crois plus, toi dont la vie
N'est qu'un long combat contre lui :
Et tu ne sens pas ses atteintes,
Car ta bouche n'a plus de plaintes
Que pour les souffrances d'autrui.

En le quittant la sœur Marcelline remit à son convalescent une plume qu'elle avait brodée avec des fils de soie de diverses couleurs, et sur laquelle on lisait :

“Pensez à vos promesses religieuses.” A dix-sept ans de là, cette plume, ainsi qu'une petite amphore en laine tricotée, furent enfermés dans le cercueil du poète.—C'était une de ses dernières volontés. Voilà ce qu'affirme son frère Paul dans la vie d'Alfred de Musset.

Venise m'a subjugué comme tous les autres, mais j'y apportais plutôt les pensées de l'homme mûr que les élans de cœur et les ardeurs de la jeunesse.

Lors de mon retour de la vieille cité des Doges, M. Marmier, qui voulait bien m'honorer de son amitié, me disait :

—“Sauf les cités de l'Inde et de la Chine, où s'il plait à Dieu, j'espère bien aller un jour, j'ai visité les capitales du monde entier, et ce que j'ai éprouvé à Venise, je ne l'ai éprouvé nulle part : rien de si étrange, de si grandiose, hélas ! et de si triste. Car, tout ce qu'on a devant soi, autour de soi, sur cette place élevée au milieu des flots, c'est le cœur même de Venise. C'est là que pendant quatorze siècles, s'est concentrée l'action, la vie de ce peuple étonnant qui, du sein de ses barres de sable, donna des lois à la Grèce, subjuga Constantinople, prit le royaume de Lusignan. C'est là qu'il recevait les rois et les papes ; c'est là qu'il amassait les trophées de ses victoires et de son commerce. C'est là que ses peintres, ses sculpteurs, ses mosaïstes consacraient leur génie à glorifier ses saintes traditions, ses épopées populaires.

Puis sa voix prenant un ton mélancolique, M. Marmier ajouta :

—“Toute ma vie j'ai été voyageur ; j'ai vu toute la terre excepté mon rêve : la Polynésie et la mer de l'Inde. A mon âge il faut s'arrêter : il y a le voyage de la mort qui intercepte tout.

—“Et pourtant.” ajoutai je. “il n'y a pas de reporters là-bas.

M. Marmier avait en horreur le reportage.

Il me regarda fixement et me dit lentement ces mots que je n'oublierai jamais :

—“Si, mon ami ; il y a la trompette du jugement dernier. Chacun de nous, qui sommes appelés à faire le “saut dans le trou noir,” ainsi que disait Hobbes, sera réveillé par le clairon qui sonnera la diane de la Résurrection ; alors tous ceux qui sont disparus dans les régions du formidable silence se lèveront. Ils proclameront la Vérité.

C'était le 23 septembre 1881, dans son modeste logement du numéro 1, rue Saint-Thomas d'Aquin, que M. Marmier me disait ces grandes paroles. Le 11 octobre 1892, ce véritable ami du Canada et des Canadiens-français entra à son tour dans “le trou noir,” après avoir pendant 85 années fait connaître au monde et à sa compagnie l'Académie française, tout ce que peut laisser derrière elle une plume saine conduite par une main

honnête, bien dirigée par une âme droite, respectueuse des dons de Dieu.

Le Canada français peut s'incliner devant cet homme. La Société Royale du Canada peut s'honorer de l'avoir compté au nombre de ses membres.

Un autre écrivain, M. Charles Yriarte décrivait ainsi le souvenir que lui avait laissé Venise :

—“ Pour que le voyageur ressente dans toute sa plénitude l'impression que cette ville peut produire pour la première fois, il faut qu'il y arrive par l'Adriatique, à midi, en plein soleil. A mesure que le vaisseau qui le porte entre dans les passes, il verra la ville sans pareille émerger peu à peu du sein de la lagune avec ses fiers campaniles, ses aiguilles dorées, ses dômes argentés et ses coupoles grises. En avançant dans les étroits canaux, les pilotis et les estacades, qui tachent d'un ton noir cette nappe d'eau, donneront un corps à ce rêve en faisant des premiers plans réels et solides à la prestigieuse toile du fond. Tout à l'heure, tout ce monde enchanté, cette architecture féérique flottait dans l'azur ; peu à peu tout est devenu distinct : les points vert-sombre forment la pointe des jardins ; cette masse d'un rouge sombre c'est la ligne des fabriques de la marine avec ses vieilles maisons atteintes de la lèpre et ses cales noirâtres où se dressent les vertèbres des polacres et des felouques en construction ; la ligne blanche éclatante sous les rayons du soleil, c'est la rive des Esclavons, toute frémissante de son monde bariolé de gondoliers, de marchands de *pepini*, de matelots grecs et de Chioggiotes. Le palais rose aux arcs trapus, c'est le palais Ducal. Le bâtiment va jeter l'ancre devant la Piazzetta, il côtoie l'île blanche et rose qui porte Sainte Marie Majeure, la fille du Palladio, dont le campanile ferme et d'une élégance grecque se détache sur le ciel. En face de lui, à la proue, le voyageur a le Grand Canal avec la Douane, où la Fortune tourne au vent avec sa boule d'or ; devant elle se dressent les doubles dômes de la *Salute* avec leurs grandes consoles renversées, faisant à cette avenue liquide, bordée de palais, la plus majestueuse des entrées.

“ Celui qui aborde ainsi pour la première fois Venise a réalisé un rêve ; le seul qui soit peut-être dépassé par la réalité, et s'il a le bonheur de jouir des choses de la nature, s'il fait sa joie d'un reflet dans l'eau, d'un ton rose qui se mêle à un gris d'argent, s'il aime la lumière et la couleur, le mouvement pittoresque des places et des rues italiennes, la bonhomie du peuple et son doux parler qui semble un gazouillement d'oiseau, il aura devant lui tout un avenir de jouissances sans secousses, rien qu'en se laissant vivre pendant quelques jours sous le ciel vénitien.”

Hélas ! je n'ai pas eu cette chance. Je suis arrivé chez la Reine de l'Adriatique, à minuit, et en passant par le viaduc du chemin de fer. La gare est encombrée de voyageurs et de bagages. Ne pouvant avoir le mien et tout

abasourdi par ces cris, ces bousculades, ces jurons, je prends le parti de m'en remettre à un commissionnaire. Il a grand air, l'œil honnête, n'est pas quémantoux comme ses collègues. Cela m'engage à lui confier mon billet. Il me conduit à une gondole, et comme dans la chanson de cet excellent Pranshnikoff.

Vogua ! vogua sur la mare !

Etudiant, quand on songe à Venise on ne rêve que gondoles, sérénades : si l'imagination se tourne du côté de l'Espagne ce ne sont plus que des cliquetis de castagnettes ce ne sont plus que *boleros* et *fandangos*. Eh ! bien rira de moi qui voudra, mais j'ai frissonné en mettant le pied dans ma première gondole. Il m'a semblé que j'entraais tout vivant dans un corbillard. Elle en avait les draperies, la forme, et je crus à une mystification de mon commissionnaire. Mais il n'y avait plus à s'en dédire, nous avons poussé au large et j'étais à la recherche d'un hôtel pour y passer la nuit. C'est alors que je puis me rendre compte de l'impression que son arrivée à Venise, par la voie que je suivais avait causé sur un ancien officier devenu aujourd'hui homme de lettres :

« Quelle étrange impression ! Glisser silencieusement en pleine nuit sur des eaux sourdes et noirâtres, voir passer à droite et à gauche des falots qui tremblotent, entendre le bruit d'une rame qui effleure l'eau, défiler entre des haies d'architecture, des processions de palais fugitifs qu'on sent plutôt qu'on ne les voit comme dans une eau forte de Piranèse ; passer sous des ponts, entendre des cris dont on ne saisit pas le sens, frôler à tout moment de noirs catafalques qui glissent dans l'ombre aussi silencieuse que votre gondole ; puis de temps en temps, apercevoir, comme dans un rapide éclair, une silhouette qui se penche à l'avant sur sa rame, une lampe qui brûle au coin d'un canal tournant et se reflète violemment, une fenêtre éclairée qui fait un trou flambloyant, s'engager dans des ruelles étroites, tourner, virer, naviguer, sans avoir le sentiment du mouvement, et aborder tout d'un coup à un escalier qui plonge ses marches dans l'eau, dans un grand vestibule noble et fier, d'une haute architecture, dans un palais tout ruisselant de lumière, plein de vie et de mouvement, encombré d'hommes d'affaires qui nous rappellent, après ce singulier voyage, aux banalités de la vie d'auberge ; c'est certainement le plus étrange des songes et une sorte de cauchemar idéal. »

Cauchemar idéal ! me plait.

Cette nuit là nous avons fait les hôtels de l'Europe, l'*Hôtel Danieli*, *Beau Rivage*, le *Grand Hôtel*, l'*Hôtel d'Angleterre*, sans pouvoir trouver à se gîter. Venise est débordée par ses visiteurs, et de guerre lasse je propose à mon conducteur de passer le restant de la nuit dans sa gondole.

—Mais si Son Excellence n'était pas trop difficile, je la conduirais chez mon beau-père ?

—Va ! pour le beau-père, lui répondis-je ; j'ai toujours eu un faible pour eux.

Et nous repartons cette fois-ci pour la *rue du Lion*. La gondole accoste à la *corte* San Antonio, et me voilà installé chez il signor Giovanni Panizotti. Pour dix hres par jour ou plutôt par nuit, j'ai le droit de me prélasser dans un lit vénitien de cinq pieds de largeur sur six de longueur. Comme supplément, on me sert le plus moustique de tous les moustiques ; le comte de Puyjalon, j'en suis certain n'en a pas rencontré de semblables au Labrador.—Dans la rue qui est large de 10 pieds, cinq de plus que mon lit—on fait un tapage infernal. Un chaudronnier lutte de bruit avec un marchand de poulets.—Le chaudronnier bat du marteau ; le marchand de poulets fait chanter ses coqs et glousser ses poules. Un piano est installé au-dessus de ma tête : on joue à grand renfort de pédale et d'arpèges.

La dona emobile.

Partout on prélude, on détonne, on criè. Les odeurs du canal sentent la moisissure. N'importe, je suis à Venise. J'ai quatre jours de chemin de fer sur les reins, et je m'endors au bourdonnement des cousins, aspirant à pleins poumons les odeurs d'ail et de fromage qui montent de la rue du Lion, convaincu qu'il faut tirer le meilleur parti de tout ce qui arrive, et riant de mes amis du Canada qui, en ce moment, s'entendent unanimement pour envier mon sort.

Mon sommeil ne fut pas long. A huit heures mon fidèle commissionnaire m'éveillait. Il avait mes bagages ; sa gondole m'attendait à la porte de son beau père. De suite je suis allé à la place Saint-Marc—au palais des Doges où se tenaient les séances du Congrès International de Géographie. J'ai exhibé mes lettres de créances. On me fait entrer dans la salle du Conseil des dix. M. de Lesseps parlait, puis la parole fut donnée au prince Teano, puis au maire de Venise, M. Allighieri, l'un des descendants du Dante. J'étais tellement ébloui par les merveilles de sculpture, de peinture, d'architecture que je voyais que mon oreille distraite ne put suivre complètement les paroles de bon accueil que nous donnaient ces savants et ces illustrations. Tout ce que je sais c'est qu'en sortant, je me suis trouvé tout près du Roi et de la Reine d'Italie. J'allais saluer, lorsque celui-ci me prévenant porta la main à son casque. A cette époque le roi Humbert était un jeune homme. Il a forte carrure, a l'œil bon, le visage souriant. Il ressemble à s'y méprendre à l'un de nos principaux magistrats de Québec. Une foule chamarrée et couverte de décoration le suivait. Celui qui me guidait en avait à gauche, à droite, au milieu. Il était chauve : et quand la foule, en le coudoyant, le forçait à me tourner le dos, il se complétait alors ; vu par derrière, ce disque argenté faisait l'effet d'une plaque de Commandeur. Enfin je sors de cette fournaise humaine et j'arrive sur

la place Saint-Marc au coup de canon du midi. Que de pigeons ! grand saint protecteur de Venise, que de pigeons ! Ils sont bleus comme les nôtres, mais là où ils diffèrent des nôtres c'est qu'on ne les mange pas. Une colombophile quelconque leur a légué, il y a quelque 80 ans, une rente destinée à leur nourriture. Aussi faut-il les voir au coup de deux heures s'abattre sur la place pour y prendre leur déjeuner. Cette vue me fait penser que je n'ai pas encore songé au mien, et ma bonne étoile me conduit chez *Quadri* où je fais la connaissance de mon voisin de table, le directeur de la revue maritime de Barcelone. A cette époque là, en 1881, on commençait déjà à parler de socialisme et d'anarchie, en Espagne ! Depuis, Barcelone a tenu parole et a donné raison aux prophéties de mon voisin de chez *Quadri*. Une promenade de digestion nous mène aux Procuraties. Ces galeries sont tout simplement admirables. On y voit des boutiques où ruissellent des rivières de diamants, de pierres précieuses. Les coraux, les mosaïques, les petites gondoles en or, en argent, les verreries de Murano, les filigianes, les bijoux, tout cela passe devant vous comme dans un rêve. Tout à coup vous vous sentez arrêter doucement. C'est une gentille bouquetière qui vient mettre une fleur à votre boutonnière. Vous voulez la payer : nenni : le compte ne se règlera qu'à votre départ. Elle saura bien vous retrouver. Sous certains aspects les Procuraties ressemblent au Palais Royal de Paris, mais ce dernier est aux Procuraties ce que seraient les communes de Versailles au château du Roi Soleil. Je me trouvais en face du Campanile. Deux personnes causaient ensemble. L'une me regarde fixement et se précipite dans mes bras.

—Vous ici ? quelle joie !

—Mais oui toute la joie est pour moi ; mon cher de Breganze.

—Eh ! bien vous jouez le bonheur, voici notre vieil ami Viola.

Et Viola me donne à son tour l'accolade.

De Breganze, le comte Viola, Tomasoni, de Padoue, faisaient leur tour du monde en 1876. Ils étaient venus à Québec où j'avais fait leur connaissance.—L'un d'eux—Viola—était même tombé gravement malade à l'hôtel St-Louis ; je lui avais fait donner des soins par l'éminent docteur Vallée. Celui-ci l'avait sauvé, et depuis Viola avait voué un souvenir de reconnaissance à Québec et aux Québécois. Je connaissais ce faible de mon ami et je savais lui faire plaisir en priant l'honorable M. Paquet de me l'adjoindre comme représentant de notre Province à l'Exposition Internationale de Venise, ce que le ministre avait gracieusement fait. Viola était un de ces savants modestes, âpre au travail, ayant beaucoup d'entregent malgré une certaine froideur ; de Breganze était le type du beau, du hardi lombard, l'œil énergique, pénétrant, fort bien pris de sa personne et n'ayant pas l'air d'y songer, toujours d'une élégance dénotait bien l'homme du monde, et non pas le *dude* fin de siècle, tel qu'on nous le sert maintenant. Le comte d'Orsay l'eut trouvé fort con-

venable et son esprit aurait frappé le duc de Morny. Tout de même, il n'aurait pas été du goût de lord Arsouille, ou du prince Citron. Tomasoni avait une tête de magistrat : il était jurisconsulte recherché dans son pays ; ses connaissances géographiques en avaient fait un spécialiste qui honorait par ses travaux plusieurs sociétés savantes d'Italie et de l'étranger. Pour tout dire, il était de Padoue, la célèbre ville universitaire. Il y avait passé la plus belle partie de son existence et il y était mort trois mois avant mon arrivée à Venise. Quand Viola et de Breganze m'annoncèrent ce départ, je ne pus m'empêcher de songer à ce cri de l'âme de Jean Racine :

— Plus je vois décroître le nombre de mes amis, plus je deviens sensible à ceux qui me restent.

Après m'avoir demandé des nouvelles de ses connaissances du Canada, le comte Viola me dit :

— Vous êtes mon hôte ; dites-moi où envoyer quérir vos bagages ?

— Je suis chez Panozetti, rue du Lion.

— Vous habitez l'une des plus petites rues de Venise, dirent-ils, et ils se mirent à rire aux éclats.

Une heure après j'étais installé dans le palais du comte, place san Stefano.

On me présente à la famille. La comtesse est charmante ; le père du comte, vieux militaire, est le type de la discipline et de la bonté ; puis il y a un petit chérubin au milieu de tout cela qui donne un air de fraîcheur et de gaieté aux meubles antiques, aux grandes salles, aux portraits d'ancêtres qui nous entourent. En m'installant dans la chambre d'honneur, Viola m'embrasse et me dit.

— Vous êtes chez vous.

Oui, je suis chez moi ; j'ai pour chambre à coucher une salle de 35 pieds de long sur 25 de large. Elle est dallée en mosaïque. Les murs sont à fresques, encadrés d'obsidienne et de cuivre. Au plafond il y a une peinture ovale qui représente un sujet mythologique. Les meubles sont en vieux palissandre, les tables, les chaises, en ébène incrustée de cuivres repoussés.

Ce soir nous faisons un dîner charmant. Les murs de la salle à dîner du palais sont entourés d'anciennes tapisseries ; sur le canapé sont couchées deux levrettes ; le vieux comte caresse sa barbe de doge et nous raconte ses campagnes. Vraiment, en fermant les yeux et en se reportant vers le passé, on se croirait au lendemain de l'un des succès de Marco Polo. J'aime cette hospitalité simple, douce, sans faste, et qui pour cela n'en est pas moins princière. La société vénitienne ouvre ses portes difficilement, mais une fois dans la place, on est de la famille et l'on est traité comme tel.

Après le dîner, nous montons en gondole et faisons le grand Canal dont la ligne d'un moiré sombre fait détacher en colonne de feu la façade

de Saint-George Majeur. Toute l'église est illuminée en l'honneur des Congressites, et ce mur d'or est soutenu par des pilotis faits avec des lanternes aux trois couleurs d'Italie. Plus tard, je devais m'extasier dans ce temple devant les stalles du chœur. Elles sont au nombre de quarante-huit et, sur chacune d'elle, le flamand Albert de Brûle a sculpté, d'une façon magistrale, l'une d-s scènes de la vie de Saint-Benoit.

Le grand Canal est encombré par les gondoles ; au milieu de la cohue nous arrivons à la place Saint-Marc et nous allons au palais ducal visiter la section du Canada, puis celle de France. Des fenêtres de ma section nous embrassons tout le coup d'œil. Le spectacle est féérique. Toutes les Procuraties ruissellent de lumières ; à droite le Campanile porte au front une étoile formée par des feux électriques ; au fond la basilique de Saint-Marc se détache comme un coffret mauresque en filigrane d'argent. Je regarde maintenant ce que la main humaine peut créer de plus artistique, de plus éblouissant. Je me rassasie de toutes ces splendeurs, je ferme les yeux pour mieux me les fixer dans la mémoire, puis je les rouvre pour m'en rassasier encore. Sur la place, à mes pieds, des milliers d'hommes et de femmes passent et admirent. Tous les costumes se dessinent dans cette mer lumineuse, pendant qu'au-dessus de nous, dérangé dans leur quiétisme séculaire, les pigeons de Saint-Marc tournaient affolés.

A minuit nous quittons le côté droit des Procuraties pour passer à celui de gauche ; nous allons chez un ami du comte Viola. Il y a soirée chez lui ; l'on me présente aux dames. La société ici est très accueillante, riieuse, spirituelle, peu méchante. Les hommes se font de grandes démonstrations d'amitiés et s'embrassent trop fréquemment.

Les Vénitiens sont noctambules ; de chez l'ami de Viola nous allons à la *brasserie Bauër*. Les femmes s'y rendent en gondole ; nous, nous jouons des coudes dans les rues étroites et nous finissons par arriver. Tant bien que mal nous nous entassons dans un coin, et la bière viennoise aidante, nous finissons par faire un vrai pic-nic de fromage de Palerme et de ces gros saucissons d'Italie qui ressemblent à des troncs d'arbres sciés. J'aurai l'occasion de revenir sur cette brasserie Bauër, qui joue un grand rôle dans le *high life* vénitien. A deux heures du matin la gondole de Viola vient se mettre à nos ordres, et glissant au fil de l'eau nous allons ainsi rêvant, causant, fredonnant par le grand Canal, jusqu'à ce que la petite rue de San Vidal nous avertisse que nous sommes près du palais hospitalier du comte. Nous nous disons bonsoir ; je ferme les volets, par crainte des moustiques, je bois un doigt de vin de Breganze, je prie pour les miens et je m'endors comme un simple mortel passé à l'état de Vénitien.

Décidément on se fait à tout.

FAUCHER DE SAINT-MAURICE.

(à suivre)

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

LA MÉDECINE ET L'HYGIÈNE.—PASTEUR ET LA THÉORIE DES GERMES.—LE CHOLÉRA ET LA CONSOMPTION.—LA MONTAGNE TREMBLANTE.

Il paraît que le veau d'or qui a toujours eu ses adorateurs, est à la veille d'être jeté par terre et brisé avec son piédestal : la découverte de gisements immenses de cet affolant minéral menace en effet de réduire à l'humble médiocrité les louis d'or, qui ne seraient peut-être bons, avant longtemps qu'à servir de boutons à deux ou quatre trous, ou sans trous du tout, puisque les trous eux-mêmes disparaissent.

Quel est le dieu, ou quelle est la déesse qui remplacera cette divinité tombée ? nous n'essaierons pas de répondre à l'intéressante question, qui nous *intéresse* bien peu d'ailleurs ; nous mentionnons seulement le fait extraordinaire, parce que la plume semble aujourd'hui avoir été donnée à l'homme, pour écrire du nouveau, de l'extraordinaire, du merveilleux, et cela tout le temps, à chaque ligne, tellement nous sommes, depuis un quart de siècle, dans une période de mutations subites, de découvertes étonnantes. C'est ainsi que, lorsque nous étudions l'art de guérir, cette même pensée nous inonde, et le même ordre de faits surprenants continue à se dérouler devant nous ; et l'évolution, ou la révolution opérée est si complète, que les termes semblent perdre de leur signification, avant de cesser d'exister complètement, afin de faire place à d'autres exprimant plus exactement la vérité. En effet, la médecine envahie incessamment par l'hygiène, lui cède graduellement le terrain dont elle était seule maîtresse jusqu'aujourd'hui, et *l'art d. guérir* ne sera plus avant longtemps que *l'art de prévenir*, si l'en en juge d'après la part prépondérante que prend de plus en plus cette science d'hier qu'on appelle : Hygiène.

Les travaux de génie de l'immortel Pasteur ont opéré cette grande transformation.

Jenner, faisant une découverte de pur hasard, nous avait donné le vaccin protecteur de la picote ; Pasteur, lui, a créé toute une méthode, et sa doctrine puissamment appuyée sur l'expérimentation constante d'une



M. le docteur SEVERIN LACHAPPELLE.

longue vie de laboratoire, après nous avoir donné toute une riche collection non-seulement de remèdes guérisseurs, mais de remèdes préventifs de tout un groupe de maladies, en face desquelles l'homme sans armes était demeuré impuissant, nous en promet une nouvelle, plus nombreuse encore pour demain, pour l'avenir, car, répèterons-nous, ce n'est pas une découverte du hasard, mais toute une méthode de génie que la découverte du grand Pasteur.

Transformer les virus, qui tuent, en vaccins qui protègent la vie, voilà toute la sublime méthode du savant, qui est la plus grande gloire de la France et l'orgueil du monde entier.

Il prend le virus d'une maladie, le cultive, en atténue la virulence, le *domestique*, ou plutôt après l'avoir *domestiqué*, pour me servir de cette heureuse expression qu'on a déjà employée pour exprimer plus clairement l'opération, il l'inocule et développe ainsi pour certaines maladies la même immunité que les vaccinés possèdent contre cette autre maladie, que nous avons déjà mentionnée plus haut, qui est la terreur de tout le monde et du sexe beau en particulier : disons en passant, au sujet de cette dernière, qu'avant Jenner, elle faisait tellement de ravages en Angleterre, qu'il suffisait de ne pas en avoir été victime, pour une femme, pour être belle.

L'axiome médical suivant nous donne le mot de l'énigme, la réponse au *quomodo fiat istud* : une première attaque d'une maladie maligne protège contre une deuxième attaque.

Nul doute qu'on ne saurait préciser où s'arrêteront les conséquences heureuses de cette doctrine moderne, qu'on appelle la doctrine des germes, et qui permet à la médecine d'affirmer ses droits à un positivisme qu'elle a inutilement essayé d'avoir jusqu'ici. Il y a d'ailleurs de quoi satisfaire, et matière suffisante à la réjouissance.

Nous n'allons plus à tâtons, dans des ténèbres souvent homicides, nous connaissons notre ennemi et nous pouvons l'empêcher d'entrer dans la place : le germe, voilà l'ennemi.

Ces germes, paraissant tous appartenir à la même famille, n'ont pas tous cependant les mêmes mœurs, les mêmes habitudes ; nous connaissons ces distinctions, et ces connaissances nous aident à les combattre plus facilement : prenons un exemple

Le germe du choléra ne voyage que par les sentiers connus : il ignore le désert. Il s'attachera aux pas de l'homme, sur les voies de chemin de fer, sur les bateaux : on voit de suite l'utilité de cette notion exacte ; il suffit de mettre une sentinelle pour l'arrêter au passage, et si l'on pouvait localiser les portes d'entrée d'un pays, on pourrait, sans hésitation, garantir qu'il est à l'abri de toute atteinte du mal asiatique. Notre pays possède en partie ce précieux avantage, et nous pouvons affirmer que le choléra ne nous viendra jamais par mer ; la quarantaine de la Grosse Ile, est, comme un poste avancé, qui barre le chemin.

Cette notion nouvelle de la maladie nous a donné des moyens nouveaux : la désinfection et l'isolement ; la désinfection qui tue le germe, l'isolement qui protège contre son envahissement.

Prenons une autre exemple.

Le germe de la consommation, quoiqu'é moins actif, est bien plus redoutable que celui du choléra ; il tue, depuis des siècles, un septième de la population. Cette proportion, dans certains pays, est même plus considérable.

Comment agit-il ? Il agit lentement, désorganisant petit à petit l'organe qu'il a envahi, le poumon particulièrement. Comment se communique-t-il ? *Nous savons que l'air expiré du malade ne peut communiquer la maladie.* Le germe n'existe que dans les excréments qui le contiennent en grande quantité, mais leur humidité et leur viscosité le retiennent captif, et ce n'est que lorsque ces liquides sont desséchés, que lorsqu'ils forment une poudre impalpable, que le germe devient libre et prend sa volée pour aller se déposer sur une muqueuse déjà malade, et y pénétrer, d'autant plus facilement, que le terrain est mieux préparé par la misère physique et ses nombreuses variétés : la pauvreté, l'épuisement, l'alcoolisme, et cette autre grande misère de l'homme, qui pardonne si rarement, et qu'on appelle l'hérédité.

Cette connaissance, que nous avons du germe de la consommation, doit nous guider, dans la lutte que nous lui faisons, et doit empêcher l'affolement qui menace d'envahir nos familles, qui menace surtout le pauvre consommateur d'un isolement, qui serait dans ce cas-ci barbare, parce qu'il ne serait pas justifiable, n'étant pas appuyé sur la donnée exacte de la maladie : se protéger contre les crachats, contre leur infection, contre leur contagion, voilà qui suffit : une solution désinfectante, dans le crachoir, va détruire le germe, comme un lavage désinfectant rendra indemne le mouchoir.

En attendant qu'un autre Kock nous donne un remède plus sûr contre la consommation, en attendant plutôt que la méthode de Pasteur nous conduise à cette nouvelle conquête de la science, il convient de dire ici, que l'observation nous a donné un mode de traitement dont les bienfaits sont indiscutables

La consommation n'existe pas sur les hauteurs, sur les plateaux élevés : le germe n'y peut pas vivre, et la composition de l'air qui le tue lorsqu'il est en pleine liberté, semble également le détruire chez les sujets, où il a pénétré ; les moines du Mont St-Bernard ne meurent jamais de la consommation. Cette observation a donné naissance à ce mode de traitement qu'on appelle l'aérothérapie.

Guérir par l'air, voilà qui est bien meilleur que de prendre de l'huile de foie de morue, de la créosote, etc. Des établissements surgissent de toute part, dans le but d'y guérir ces malades désespérés ; nous sommes à

la veille d'avoir le nôtre. Le gouvernement de Québec vient d'accorder gracieusement une partie de son royal domaine à un jeune confrère, Monsieur le Docteur Camille Laviolette, qui veut doter notre pays d'une institution de ce genre. La Montagne Tremblante située au milieu de nos Laurentides, à une hauteur de plusieurs mille mètres, chargée d'un atmosphère résineuse et parfumée va devenir bientôt le séjour de ceux qui voudront réagir contre une fatale influence héréditaire, et contre les effets des accidents trop nombreux de la vie.

Nul doute que les résultats devront être satisfaisants.

Il ne faut pas oublier que la médecine ne doit pas être un art complexe, et qu'elle ne doit pas continuer la pratique d'un mysticisme qui constituait toute sa force à une époque reculée ; et nous sommes obligés d'admettre que, dans bien des cas, l'eau et l'air suffisent.

SANITAS.

Février, 4, 1895

MODES ET MONDE

Une grande réaction doit bientôt, dit-on, s'opérer dans le royaume des modes.

Quelques dames françaises appartenant aux plus hautes classes de la société vont créer une ligue dite : ligue de la simplicité !

Remarquez que ce n'est pas encore fait, mais, enfin, l'idée en est jetée, c'est déjà quelque chose ; espérons qu'elle tombera en terre fructueuse et produira des bons fruits. On ne sait pas encore si cette ligue projetée, —qui est la réaction amenée par l'excès,—si cette ligue, dis-je, se contentera de diminuer le nombre des garnitures, ou si elle les fera disparaître tout à fait ; mais on peut compter sur une grande amélioration et toutes les bourses, les plus modestes comme les mieux garnies, y trouveront leur compte.

En attendant les caprices de la toilette vont leur train.

Je croyais qu'on ne pouvait plus exagérer l'ampleur des manches et des jupes, cependant, il y a tendance prononcée à ce qu'elles augmentent davantage en volume. Il y a quelques robes qui ont jusqu'à sept verges de largeur et il faut vraiment des femmes de rotondité et de force peu communes pour porter tout cela avec grâce.

On assure qu'en Angleterre les manches bouffantes perdent de leur popularité. D'abord la princesse de Galles et ses filles leur sont antipathiques et depuis le mariage du jeune prince Adolphe de Teck, frère de la duchesse de York, à Lady Margaret Grosvenor, très-riche héritière et fille du duc de Westminster, la mode tend beaucoup à disparaître.

Le prince Adolphe, qui, par parenthèse, est un fort joli garçon, a pris les manches gigots tellement en horreur qu'il a lui-même passé en revue le trousseau de sa fiancée et demandé avec instance qu'on ne donne à ses robes qu'une ampleur à peine accentuée.

Lady Margaret en se conformant à ce désir a fait preuve non seulement de beaucoup d'obéissance, mais de beaucoup d'amour aussi, en sacrifiant de la sorte la crainte de paraître démodée au désir de son fiancé.

Moi, je n'aime pas un homme qui s'occupe de ces intimes détails de toilette ; ce sont des frivolités qu'on laisse aux femmes et qui sont tout à fait indignes du sexe fort.

Les grands cols de dentelle sont encore très portés sur les corsages. Quelque fois ils sont remplacés par un autre col en velours de nuance très claire, brodé de soie ou de perle, avec parements de même genre pour les poignets.

A toutes ces broderies brillantes, beaucoup accorderont la préférence aux ornements en dentelle, pourvu toutefois que la dentelle soit belle et non pas à dessins épais et communs qui répugnent à un goût délicat.

Les garnitures aident beaucoup à gêner ou embellir une toilette. Quand elles sont mal choisies, elles déparent la plus jolie étoffe ; au contraire, elles contribuent beaucoup à donner du prix à un tissu joli mais de fabrication peu dispendieuse.

On parle beaucoup de faire revivre la robe polonaise ou genre princesse ; cette nouvelle ne manquera pas de faire plaisir aux femmes qui sont sveltes, car rien n'est plus seyant aux tailles élancées que ce genre de toilette qui dessine les contours du corps dans toutes ses perfections.

Avec la robe princesse on portera un tablier de couleur claire, presque toujours en soie ou en velours et qui donnera certainement à la toilette tout entière une enviable élégance.

Les corsages disparates,—ou ce que nous appelons plus familièrement des *matinées*,—sont plus portés que jamais. Tant mieux car leur commodité n'a d'égal que leur succès. Pour les toilettes d'intérieur ou de soirée intime, ces corsages sont en soie, chiffon, gaze ou satin, mais on prèdit au calicot pour la saison d'été la plus grande vogue qu'il n'ait jamais eue. Rien de plus rafraichissant que la vue de ces jaquettes claires et charmantes dans leur blancheur immaculée. Malheureusement nous n'y sommes pas encore à cet été tant désiré et les neiges qui s'accumulent dans nos rues ne nous en donnent guère l'illusion.

Figurez-vous, chères lectrices,—ça c'est un secret que je vous dis tout bas—que dans un journal de modes américain, on parle de poser à nos corsages des buscs d'une raideur extraordinaire et assez larges pour donner à la taille l'apparence... je ne sais trop comment expliquer cela dans un

français qui ne braverait pas l'honnêteté des mots, enfin qui donnerait à la taille l'apparence d'une planche, quoi !

Il n'y a que les Yankees pour avoir des idées comme ça. Cette mode assez originale trouvera des femmes déjà prêtes à l'adopter, mais, mon Dieu, il en est d'autres qui passent devant mon esprit au moment où j'écris ces lignes pour qui cette innovation sera pénible, et, tout au fond de moi-même, je redoute des catastrophes.

Aucun changement notable dans les formes de chapeaux. Elles ont d'ailleurs toutes été essayées, toutes exploitées et après avoir été jusqu'aux extravagances, on est revenu au bon sens et maintenant la femme qui réussit à se coiffer d'un chapeau qui convienne à son âge et à son visage est celle qui est le plus à la mode.

On doit apporter beaucoup de soin dans le choix d'une voilette, car bien que cela ne paraisse qu'un petit accessoire dans la toilette, cependant il contribue beaucoup à vous rendre ou plus jolie ou plus laide. Les voilettes de couleur brune, blanche et bleu marine sont toutes portées, mais la voilette favorite des parisiennes est noire avec bordure et petits pois blancs.

Une voilette crème est aussi très élégante mais ne doit pas être portée sur une figure trop pâle. Le noir est très fashionable et va avec tous les chapeaux ; c'est une couleur toujours de saison et qui ne sera jamais mise de côté, car elle est seyante à tous les teints.

La voilette ne doit pas être nouée mais retenue au chapeau par une épingle.

* * *

A propos de toilettes, laissez-moi vous raconter une petite vengeance féminine des plus raffinées.

Deux dames, également bien posées dans la société d'une ville importante de l'Ouest, se trouvaient être deux beautés rivales et se haïssaient en conséquence. Les apparences cependant étaient sauvées ; on se rencontrait partout sur le pied de la plus grande intimité, on s'invitait mutuellement, et bien que l'histoire ne l'ajoute pas, je suis sûre qu'on devait s'embrasser à chaque rencontre.

Ces choses-là, vous le savez comme moi, se pratiquent toujours dans le

meilleur monde. Ce sont de ces petites hypocrisies propres à notre sexe et que nous pratiquons avec un art infini.

Les relations donc étaient extrêmement affectueuses et amicales entre madame A et madame B, ce qui ne les empêchait pas de se dire entre des "ma chère" les choses les plus désagréables possibles.

Un jour, madame A lança des invitations pour un grand bal, qui devait, pour me servir d'une phrase stéréotypée, être "l'événement de la saison." Cette bonne âme se donna un mal infini pour savoir quelle toilette madame B se proposait de porter pour l'occasion.

Soit par l'entremise d'une femme de chambre peu discrète, soit par une couturière trop complaisante, madame A apprit que la robe de madame B serait en magnifique brocart de soie couleur vieux rose.

Aussitôt madame A se mit en campagne et n'eut de repos que quand elle se fut procuré plusieurs pièces de la même étoffe et de couleur parfaitement identiques.

Elle en fit des portières, des rideaux, des draperies dans tous les appartements où devaient se tenir ses invités.

Vous pouvez imaginer quelle fut la stupéfaction, la surprise et la rage de madame B dont la toilette fit sensation, mais non pas celle qu'elle avait espérée.

Madame B fut bientôt le centre de tous les regards. On souriait malicieusement, on chuchotait autour d'elle et instinctivement chacun s'éloignait pour mieux faire la comparaison entre le ton de sa toilette et celle des tentures.

La situation n'était plus tenable, et madame B, qui semblait maintenant habillée de tapisserie partit au plus vite sans prendre congé de son hôtesse.



Au moment où j'écris ces lignes, le carnaval bat son plein.

Partout on n'entend parler que bals, réceptions, soirées de cartes et fêtes intimes,—les meilleures de toutes celles-là. Mon courrier va donc arriver en carême et réveiller avec lui comme un écho de cotillons joyeux, comme un parfum des fleurs après un bal...

Si elle n'évoque que de gais et bons souvenirs, c'est assez pour faire oublier les rigueurs amères d'une austère pénitence.

Le carnaval, très-paisible tout d'abord, s'est soudainement animé d'une manière très-brillante. Pendant les dernières semaines, ça n'a été qu'une tourbillon de plaisirs.

Ils ont été en si grand nombre que je craindrais en commençant à les énumérer ici d'en oublier quelques-uns.

Les réceptions surtout ont eu une vogue inusitée ; on en a vu jusqu'à deux le même jour et dans les mêmes cercles.

Voilà ce que j'appelle un amusement charmant. On entre, on donne la main à une infinité de connaissances qu'il faudrait un mois pour visiter chacune séparément ; on cause en dégustant une glace, la musique du rire s'unit aux sons d'un délicieux orchestre, on repart quand bon nous semble enchanté de son après-midi.

Dans quelques endroits, les messieurs ont été systématiquement bannis de ces réunions ; je le regrette pour eux, mais ils se sont attiré avec leurs grands airs blasés cette espèce d'ostracisme.

Les matinées de cartes ont eu beaucoup de succès. C'est gentil que ces réunions de l'après-midi qui rompent agréablement la longueur d'une journée.

Cette mode nous vient de Québec, où, si je ne me trompe, madame T. Chase Casgrain, une élégante de la capitale, fut une des premières à l'inaugurer.

Une autre charmante manière québécoise usitée dans les soirées à la capitale, ce sont les quarts d'heure de causerie. Quand, pour une raison ou pour une autre, l'hôtesse ne veut pas qu'on danse dans sa maison, elle fait distribuer des programmes, sur lesquels au lieu d'insérer des danses, chaque invité y met son nom pour un quart d'heure de conversation. Cela n'a que le défaut de faire passer le temps trop vite en agréable compagnie.

Et quand la compagnie n'est pas aimable ? . . . C'est la sans doute le revers de la médaille, mais fussiez-vous ennuyées jusqu'à la mort, jeunes filles, il ne faut jamais le paraître.

C'est un conseil que je donnerai surtout aux jeunes débutantes qui ne sont pas encore assez maîtresses d'elles-mêmes pour cacher leurs impressions.

Non-seulement, on doit sembler s'intéresser à toutes les fadaïses qui

peuvent vous être débitées, mais savoir rire sans effort au récit d'une anecdote dont le mot de la fin a depuis longtemps, par la répétition, perdu tout son sel.

Il ne faut pas croire que la causerie soit un art facile.

Dans les romans, on lit de ces conversations brillantes où le héros et l'héroïne se disent de si jolies choses et tout cela semble venir si naturellement. Quelque fois même, à vos heures d'inspiration, on peut imaginer dans son esprit une série de questions et de réponses extrêmement habiles, mais, hélas, quand vient la réalité, ces choses spirituelles n'ont plus leur à propos.

La salle d'un bal est sans contredit l'endroit où la causerie se fait le plus difficilement ; cependant, il faut apprendre à en maîtriser les circonstances et trouver quand même quelque chose à dire. Surtout, pas d'air ennuyé ; si votre danseur est un imbécile, ce qui arrive quelque fois, il faut apprendre à dissimuler la contrariété que l'on en éprouve et ce, autant par charité pour le prochain que par amabilité pour ceux qui vous reçoivent. Vous le leur devez bien.

On a beaucoup parlé des bals de mesdames Louis Beaubien et Rodrigue Masson. Ces bals poudrés sont en vérité très-gentils et il y a des jeunes têtes sur lesquelles ce frimas des ans sied à merveille. Pour obtenir tout l'effet voulu, il faut que la poudre soit mise soit par un perruquier, soit par quelque personne qui s'y entende bien, autrement, elle tombe par paquets sur les cheveux, ce qui en gêne l'aspect.

Les habitués des salons de mesdames Mathieu et Bureau, au St-Lawrence Hall, n'oublieront pas de sitôt les agréables veillées du dimanche. Madame Wilfrid Prévost, de Terrebonne, étant venue plus tard se joindre à ces dames pour recevoir, ces réunions intimes ont pris les proportions des grandes réceptions.

C'est alors que nous avons eu le plaisir d'entendre un charmant récit de voyages donné par mademoiselle Prévost et qui a été fort goûté de tous ses auditeurs. On ne saurait vraiment apporter à une causerie plus de grâce captivante et de naturel parfait. Les descriptions si claires, si vivantes ont été faites dans un style agréable, agrémenté d'une diction très-agréable.

Je suis bien aise d'avoir l'occasion de féliciter de nouveau la jeune conférencière,—le mot n'est pas trop prétentieux,—sur son joli talent. J'aim

à espérer que nous aurons encore l'avantage d'entendre d'autres souvenirs de ses voyages et que son exemple sera suivi par d'autres femmes.

On sera peut être scandalisé en certains milieux de ces encouragements pour ce qui pourrait sembler une tendance trop prononcée pour l'émancipation féminine.

Pourtant, je n'envie pas, pour mon sexe, les discussions acrimonieuses d'une tribune politique, mais je désire pour la femme un domaine où sa fine intelligence puisse s'y développer dans toute sa compétence, et je crois que les conférences seraient un des moyens à sa portée, par lequel elle pourrait intéresser et instruire par le récit de ses impressions, de ses recherches, de ses découvertes scientifiques avec ce charme et cette grâce particulière dont son sexe a le secret.

Le bal donné au Windsor par les citoyens montréalais à Lord et Lady Aberdeen a été très brillant.

Le coup d'œil présentait un spectacle féérique ; ces toilettes superbes, ces décors mirabolants, cette musique entraînant faisaient rêver aux splendeurs des cours de la vieille Europe.

La société canadienne-française a assisté en grand nombre à ce bal, désireuse par son empressement de témoigner à Leurs Excellences sa reconnaissance pour toutes les amabilités dont nous avons été l'objet durant leur court séjour à Montréal.

FRANÇOISE.

LES DISPARUS

SIR JOHN THOMPSON

Né de parents peu fortunés, Sir John Thompson débuta comme reporter et quelque temps après, il entra dans une étude d'avocat, où il obtint ses degrés et ses titres à la profession.

Élu conseiller municipal de la ville d'Halifax, il était ensuite nommé député à la législature locale, puis enfin premier ministre de la province. Nommé juge, il quittait bientôt ces fonctions pour aller prendre la direction du Ministère de la Justice à Ottawa, et à la mort de Sir John Abbott, il lui succédait à la tête du cabinet fédéral.

Voilà en quelques mots la vie de cet homme remarquable, qui est parvenu aux plus hautes fonctions avant l'âge de cinquante ans.

On se rappelle les circonstances dramatiques qui ont causé la mort de Sir John Thompson. Appelé à Londres par Sa Majesté Britannique pour recevoir le titre officiel de Conseiller Privé de la Reine, il succombait à sa sortie de l'audience royale, au milieu de ses collègues, frappés de stupeur.

Sir John Thompson est mort à son poste comme un soldat.

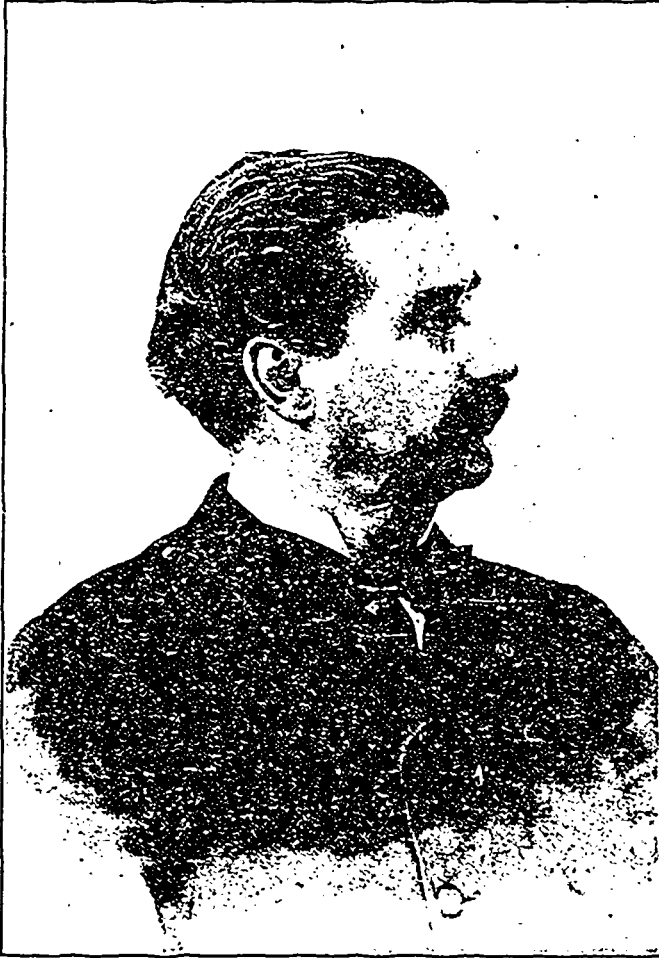
Si quelque pensée pouvait adoucir la douleur des siens, c'est certainement celle qui s'attache à la fin tragique même du premier ministre canadien, en laissant dans l'esprit de ses compatriotes et de toute sa famille l'impérissable souvenir, dans sa tristesse même, d'une mort glorieuse comme couronnement d'une belle et laborieuse carrière.

Sir John Thompson autrefois protestant, s'était converti au catholicisme, et depuis cette époque, jusqu'à sa mort, il n'avait cessé de remplir ses devoirs religieux, aussi sévèrement et aussi consciencieusement qu'il accomplissait ses obligations sociales.

X...



Sir JOHN THOMPSON.



L'honorable Mr. HONORE MERCIER.

Photographie de Quéry, frères.

HONORÉ MERCIER

Que pourrions-nous dire de l'honorable M. Mercier qui ne soit connu de tout le monde ?

Il naquit de parents modestes, débuta comme avocat dans une petite ville, et après une lutte prolongée dans l'arène politique, il arrivait enfin aux premières fonctions de sa province. On se rappelle sa chute retentissante et les circonstances cruelles qui vinrent encore l'aggraver. Mais ceci est du domaine politique, où nous n'avons rien à voir.

Après sa sortie du pouvoir, l'honorable M. Mercier se remit courageusement à l'œuvre pour réparer les brèches faites à sa situation de fortune. Mais, hélas ! malade, miné par les chagrins et principalement, il faut bien le dire, attristé et abattu par l'ingratitude de ses amis, il ne fut plus, dans ses dernières années, que le pâle reflet du Mercier d'au paravant.

Parfois un éclair de vigueur, une poussée d'énergie, une secousse nerveuse de tout son être physique et moral venaient réveiller dans le public le souvenir de l'homme puissant du passé. Mais bientôt la tristesse et la maladie reprenaient leurs droits inéluctables et Mercier retombait, affaibli après chaque effort.

Enfin, après une lutte prolongée, soutenue contre une maladie qui ne lâchait pas sa proie d'un instant, l'honorable M. Mercier succombait et abandonnait la vie sans regrets ni amertume.

Cet homme fut une force. Il aimait ses amis pour qui il a toujours été d'un dévouement sans bornes, par contre, il combattait ardemment ses adversaires, mais toujours avec des armes loyales et dans l'espoir de les amener à sa cause.

Et cette cause était belle et grande. Il avait rêvé l'union de tous ses compatriotes d'origine française, mais, comme tous les beaux rêves, celui-là s'est éteint dans une amère désillusion.

Mercier a été un grand canadien-français, aimé de la majorité des siens autant qu'il était craint de ses adversaires.

Le peuple lui a rendu un éclatant tribut à sa mort et il restera, dans notre histoire, comme une des plus grandes figures de nos célébrités nationales.

JOSEPH TASSÉ

Encore un homme de lutte qui vient de s'en aller pour toujours.

L'honorable M. Joseph Tassé, sénateur, a débuté comme journaliste et employé du gouvernement, à Ottawa. Chercheur, studieux et travailleur, la vie sédentaire des bureaux finissait bientôt par lui être insupportable, et il brisait toute étreinte pour se lancer hardiment dans les luttes politiques.

Ses débuts furent brillants et après plusieurs secousses violentes où il s'était sacrifié pour ses amis, .. acceptait la position de sénateur à l'âge où l'homme débute généralement en politique.

Quoique sénateur, il n'en resta pas moins très militant, et comme directeur de *La Minerve*, il fit de magnifiques campagnes en faveur de l'idée politique qu'il défendait. Maintes fois, il fut question de le faire rentrer dans la vie active, mais il refusa toujours, préférant son cher journal à toute autre gloire. Pour cela, il ne restait pas à l'écart et chaque fois que sa parole pouvait être utile à sa cause, il la prodiguait dans les réunions avec un courage et une tenacité que ses adversaires mêmes n'ont jamais pu lui contester.

Comme tous les hommes de pensée et d'action, chez qui la vie se dépense d'une façon excessive, Tassé fut atteint très jeune d'une maladie grave provenant d'un surcroît de travail et de préoccupations.

Il fut admirable de grandeur d'âme dans ses derniers moments, et par une coïncidence qu'on pourrait appeler providentielle, lui qui avait été l'adversaire indomptable de Mercier, quittait la vie, dans les mêmes circonstances et à la suite d'une maladie analogue à celle qui avait broyé son implacable ennemi politique.

Séparés dans la vie, la mort les unissait, en inscrivant dans l'histoire les noms de deux hommes qui furent convaincus et sincères dans leurs opinions politiques.



L'honorable M. JOSEPH TASSE.



M. le docteur E.-E. DUQUET.

Photographie de Quincy, frères

EVARISTE DUQUET

Ce nom seul éveille chez tous ceux qui l'ont connu intimement ou seulement approché, des sentiments et des souvenirs de profonde amitié ou de sincère sympathie.

M. le docteur Evariste Duquet avait d'abord embrassé la carrière commerciale, mais, attiré par la fascination particulière qu'exerce les sciences médicales, il s'y donna enfin corps et âme, et jamais étudiant ne fut plus assidu et plus consciencieux.

Reçu médecin, il devint spécialiste et s'adonna avec ardeur à l'étude des différentes maladies mentales.

Très rapidement il devint une des lumières de cette science, non seulement au Canada, mais même aux Etats-Unis et en Europe. A Washington, au congrès international des aliénistes, il étonnait les assistants, lui si jeune, par un exposé clair, concis et très documenté, d'un système de classification des maladies mentales, système qui a été adopté depuis par presque tous les spécialistes. En 1889, à Paris, devant une autre réunion internationale, présidée par le célèbre docteur Falret, il lut un travail sur une question médico-psychologique qui fit l'admiration de tous.

Depuis longtemps le gouvernement de Québec lui avait confié la direction de l'asile de St-Jean de Dieu de la Longue Pointe. Et à son retour d'Europe, il avait la satisfaction légitime d'être recherché de toutes les sommités étrangères et des sociétés médicales universelles, qui se faisaient un honneur de l'inscrire parmi leurs membres les plus autorisés.

Duquet était d'une droiture, d'une loyauté, d'une franchise à toute épreuve. Doué d'un cœur tendre dont il se méfiait, il cachait soigneusement son extrême sensibilité sous une apparence grave et froide.

Comme tous les hommes d'élite, Duquet est mort victime de son dévouement, à la suite d'une pneumonie contractée au chevet d'une pauvre femme abandonnée de tous.

En rendant un glorieux hommage à M. le docteur Duquet, nous sommes convaincus d'être l'écho de tous et de ses confrères en particulier qui regrettent en lui la perte d'un savant modeste et d'un grand cœur.

X...

Chanson chantée

Musique de Ernest Savigne.

F. de Valse

Je l'ai-me-rai — tant que les brondel — les Fe

— vont launide moussé au ve — vil des beaux jours

de l'ai-me-rai tant que les touate — rel — les

Pour ce-ront tout bas — la chan-son des a-mours
 Je t'ai-me-rai tant que l'her-be fleu-ri-e Se bai-gne-ra dans
 l'om-bre et la frai-cheur — Je t'ai-me-rai belle a-me de ma
 vi-e Je t'ai-me-rai — tant que bat-ti-ra mon cœur.

RALL.
Rit.
Rit.

2^e Couplet

Je t'aimerais, tant qu'on verra l'étoile
 Brillar, comme une perle, à la route des Cieux;
 Je t'aimerais, tant que des nuits le voile
 Cachera sous ses plis, les groupes amoureux;
 Je t'aimerais, tant que l'âme qui prie
 Verra monter ses yeux jusqu'au Seigneur;
 Je t'aimerais, belle âme de ma vie,
 Je t'aimerais tant que battra mon cœur.

3^e Couplet.

Je t'aimerais, tant que la brise pure
 Carressera, le soir, la rose au sein vermeil;
 Je t'aimerais, tant que dans la nature,
 Un seul rayon luira d'amour et de soleil;
 L'amour, vois-tu, c'est l'extase infinie,
 Le rêve d'or de l'éternel bonheur;
 Je t'aimerais, belle âme de ma vie,
 Je t'aimerais tant que battra mon cœur.





M. ERNEST LAVIGNE.

Photographie de Quéry, freres.

“ L'ELECTEUR ”
Journal d'information politique et générale
 QUOTIDIEN ET HEBDOMADAIRE

Tirage certifié - - - - 11,975

Les hommes d'affaires, négociants, industriels, qui désirent se mettre en communication avec le public, ne sauraient mieux faire que de lui parler par l'organe de *L'Electeur*.

DÉPARTEMENT TYPOGRAPHIQUE

Ouvrages typographiques de tous genres exécutés avec soin et promptitude : Livres, Factums, Comptabilité, Formules en tous genres, Circulaires de Commerce, Placards, Programmes de Théâtre, Cartes de Visite, etc., etc.

LE MONDE

CE Journal est reconnu comme l'organe du “**Tout Montréal,**” du public littéraire et des familles où l'on sait apprécier le Beau.

Ce Journal possède une clientèle de choix et s'efforce toujours de mériter le patronage de ceux dont l'opinion a de la valeur.

Morale : LE MONDE est le Journal, où l'on doit annoncer quand on a un article de valeur à offrir.

Dr J.-G.-A. GENDREAU



CHIRURGIEN-DENTISTE

20, Rue St-Laurent, Montréal

Extraction de dents sans douleur par l'électricité et par anesthésie. Dents posées avec ou sans palais, d'après les procédés les plus nouveaux. Heures de bureau de 9 a. m. à 6 p. m. Tél. 2818.

“ LA SEMAINE ”

REVUE DE LA PRESSE

Nous conseillons fort à tous nos lecteurs qui n'ont pas les moyens de souscrire à un grand nombre de journaux et qui désirent se renseigner sérieusement sur tous les événements politiques et autres du monde entier, de souscrire à **LA SEMAINE**, revue hebdomadaire de la presse, qui les mettra impartialement au courant de tout ce qui se passe de par l'univers.

LA SEMAINE est une revue de 16 pages à deux colonnes.

Abonnement : un an \$2.00
 6 mois 1.25
 3 mois75

Numéro spécimen adressé gratis sur demande. Adresse : **LA SEMAINE**, 11 et 13, Rue Buade, Qué.

LE CANADA,

JOURNAL QUOTIDIEN

Publié par la Compagnie d'Imprimerie **Le CANADA** (limitée)

Adresser toutes communications concernant la Rédaction à
RODOLPHE LAFERRIÈRE, Secrétaire de la rédaction.

LE CANADA, † **JOURNAL** † **HEBDOMADAIRE** † **A 16 PAGES**

Abonnements et Publicité, à l'Administration du **CANADA**

568 et 570 Rue Sussex, Ottawa.

ANNONCEZ-VOUS ?

La circulation du *HERALD* est trois fois plus considérable qu'elle était une année passée. C'est le seul journal du matin de Montréal qui se vend à *Une Cent*. Et le seul journal quotidien du Canada qui publie chaque samedi un numéro à *Une Cent* avec des illustrations en demi-teinte. C'est également le seul journal de Montréal qui publie deux éditions par jour, une le matin, et une le soir. Les annonces paraissent dans les deux éditions pour le même prix.

Si vous mettez votre annonce dans le "*HERALD*" de Montréal,
ÇA VOUS PAÏERA.

<p>L'ÉTOILE Journal Quotidien PUBLIÉ par LÉPINE & CIE A LOWELL, MASS.- E.-U. Abonnements: Un an, \$2.00; Six mois, \$1.50; Trois mois, 75c. Toutes Correspondances ou Communications doivent être adressées à L'ÉTOILE, 67 rue Market, Lowell, Mass.</p>	<p>W.-H.-D. YOUNG, L.D.S.D.D.S. Chirurgien-Dentiste 1694 Rue Notre-Dame Téléphone 2515 Procédés nouveaux pour conserver les dents. Travail de première qualité. Dents extraites de plusieurs manières. Râtelier complet commandé le matin et livré le soir même.</p>
--	--

ACHETEZ DIRECTEMENT

DE

SIMPSON, HALL, MILLER & CO.

1794 RUE NOTRE-DAME

FABRICANTS

D'Articles en Argent Massif et en Argent Plaqué,
Poterie Artistique, Riche Verrerie Polie,
Lampes de Salon et de Banquet en grande variété.

CHAMBRE D'ETALAGE

1794 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

A. J. WHIMBEY,

Gérant pour le Canada.

L.-C. DE TONNANCOUR
Marchand-Tailleur

8 COTE ST-LAMBERT

LE MEILLEUR CHOIX DE

Marchandises Anglaises et Françaises

A MONTRÉAL

Spécialité:

COSTUMES et MANTEAUX
FOUR DAMES

FUMEZ LES CIGARES

ROSE BUD
ET
RELIANCE

TASSÉ, WOOD & CIE

---LES---

PIANOS PRATTE

sont recommandés par tous les artistes qui les ont examinés.

ALBANI.

— — — — —
 Votre piano est excellent sous tous les rapports et m'a donné entière satisfaction. Je vous en félicite.
 31 janvier 1892.

EA. ALBANI GYE.

LLOYD.

— — — — —
 Votre excellent piano vous fait honneur; le son est riche, plein, et possédant ce "velouté" si apprécié des artistes et la touche est tout ce que le musicien le plus exigeant puisse désirer. Vos pianos sont certainement appelés à un grand succès auprès des artistes et des personnes à la recherche d'un piano de premier ordre.
 9 juin 1892.

EDWARD LLOYD.

GUILMANT.

— — — — —
 J'ai trouvé votre piano excellent; le mécanisme est agréable et la sonorité est belle. Les sons se prolongent avec intensité, ce qui est un rare mérite.
 24 septembre 1893.

ALEX. GUILMANT,
 Organiste de la Trinité, Paris.

REMENYI.

— — — — —
 Le son riche et le mécanisme splendide du Piano "Pratte" m'ont plu immensément.
 28 octobre 1892.

ED. REMENYI.

PELLETIER.

— — — — —
 Les pianos droits de votre fabrication—si j'en juge par celui dont j'ai fait l'acquisition—réunissent toutes les qualités artistiques.
 23 novembre 1893.

R. OCT. PELLETIER,
 Organiste de la Cathédrale.

COUTURE.

— — — — —
 Votre piano est l'instrument le plus satisfaisant et le plus parfait qu'on puisse désirer.
 16 décembre 1893.

G. COUTURE,
 Maître de Chapelle à la Cathédrale et directeur de la Société Philharmonique

DUCHARME.

— — — — —
 C'est un vrai piano d'artiste qui vous fait honneur à vous et au pays. Celui dont j'ai fait l'acquisition est vraiment un petit bijou, aussi remarquable par la puissance, l'ampleur et la beauté du son que par les qualités de ses vibrations douces et veloutées.
 Vos instruments méritent aussi une attention toute spéciale pour la perfection de leur mécanisme. Toucher facile et absolument agréable sous les doigts.
 17 janvier 1894.

DOMINIQUE DUCHARME,
 Organiste au Gén.

PRUME.

— — — — —
 Vos pianos se distinguent autant par la délicatesse du toucher qui permet de produire les nuances les plus variées, que par la qualité sympathique et la pureté du son. L'égalité et la précision du mécanisme sont admirables. Je me ferai un plaisir de les recommander à tous ceux qui désireront entrer en possession d'un instrument parfait sous tous les rapports.
 19 mars 1894.

F. JÉHIN-PRUME,
 Violoniste de sa majesté le Roi des Belges.

MARTEAU.

— — — — —
 Je ne puis partir sans vous exprimer mon admiration d'un si beau piano. J'ai été enchanté du son magnifique et de la touche si délicate qui font le charme de tout artiste.
 7 avril 1894.

HENRI MARTEAU.

Les Pianos Pratte sont fabriqués et à vendre seulement par

L. E. N. PRATTE
 Manufacture et Magasins, N° 1676 rue Notre-Dame
 MONTREAL.